Nº 776 41e Année T. CCXXIII 15 Octobre 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, **5 fr. 75 ;** plein tarif **6 fr. 50**

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Une nouvelle année boursière vient de commencer. Son début aur été peu favo-ble. A Paris, à Londres, à Berlin, à New-York, pour ne citer que les quatre points rdinaux de l'activité financière, la baisse a sévi. Elle a été profonde sur les marchés glo-saxons, moins sensible chez nous.

Les causes de ce nouveau recul sont connues. La principale est la dépression subie r les diverses matières premières nécessaires à l'industrie et qui vient d'être compagnée par le « dumping » russe des blés, sans lequel les prix mondiaux des réales seraient en hausse appréciable et suivie, en raison des mauvaises récoltes l'année.

La déflation entraîne tout naturellement un fléchissement des facultés d'achat d'un and nombre d'individus, et consécutivement une diminution de leur capacité épargne. Les marchés financiers sont donc affectés doublement par la baisse des ix, qui entraîne à la fois une réduction des bénéfices des sociétés industrielles nt les titres sont cotés, et une contraction du volume des négociations.

Il va sans dire qu'une reprise quelconque, de qualité durable, c'est-à-dire non ovoquée par des manœuvres spéculatives, ne saurait être espérée tant que la flation ou ses conséquences immédiates continueront à dominer l'économie mon-ale. C'est pourquoi il faut compter encore avec l'influence déprimante de la publi-tion attendue de résultats peu reluisants par nos entreprises coloniales, minières, trolières, caoutchoutières et textiles.

Toutefois, en France, il est un élément latent de hausse : l'élévation constante des ix de détail, autrement dit du coût de la vie. Les indices viennent de manifester e hausse de 25 points à l suite de la mise en vigueur de la loi sur les assurances ciales. D'autres hausses seront encore enregistrées par les denrées alimentaires au urs des mois qui vont suivre, en conséquence de récoltes déficitaires. Or, toute nsion des prix de détail, lorsqu'elle n'est pas accompagnée par une augmentation ncomitante des moyens d'achat de la majeure partie de la population, a pour effet obliger les bénéficiaires de revenus fixes à s'assurer de nouvelles ressources, soit r le travail, soit par la spéculation.

On commence d'abord par préférer aux obligations les actions offrant un revenu nsiblement égal. On se porte ensuite vers les valeurs à revenu variable susceptibles enregistrer une hausse. Et l'on tombe finalement dans la spéculation pure. Ce ocessus a pu être observé par chacun au cours des années 1925, 1927 et 1928, années hausse des prix.

Par ailleurs, s'il est indéniable que nombre d'entreprises françaises sont touchées r la crise actuelle — affaires coloniales, minières, maritimes, hôtelières, industries luxe, etc. — ou vont être touchées par elle — chemins de fer, charbonnages, étrolifères, sidérurgiques, — il est non moins certain que d'autres branches — âtiment, électricité, gaz — conservent un haut degré d'activité et qui n'est pas près disparaître si — comme tout porte à le croire — l'emprunt colonial est voté.

L'irrégularité v ainsi prédominer.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés* impersonnellement *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* personnels *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1130.

VIRGILE

Le quinze octobre mil neuf cent trente, il y aura deux mille ans que naquit à Andes, petit village du territoire herbageux de Mantoue, Publius Virgilius Maro. L'histoire ne nous a laissé sur ce Gaulois cisalpin que de parcimonieux témoignages, et nous ne connaissons point l'intimité de sa vie, comme nous aimerions. Son père exploitait une modeste ferme et élevait des abeilles; on raconte aussi qu'il avait exercé le métier de potier. Sa mère s'appelait Magia. Cette fille d'un appariteur d'un magistrat de Mantoue arrivait au terme de sa grossesse, lorsqu'elle eut, une nuit, un songe prophétique. Elle rêva qu'elle accouchait d'un rameau de laurier, et que ce rameau, dès qu'il eut touché terre, s'y enracina, grandit comme un arbre et se chargea de fleurs multicolores et de fruits variés. Le lendemain, comme elle marchait dans la campagne, les douleurs de l'enfantement la prirent, et ce fut sur le bord d'un fossé que Magia mit au monde Virgile. Selon l'usage, à l'endroit même où naquit le poète, on planta une branche de peuplier, et le grand arbre auquel cette branche menue donna bientôt naissance devint plus tard, pour les femmes enceintes, le pieux objet d'un culte et d'un pèlerinage.

Virgile avait douze ans, lorsque son père l'envoya faire, à Crémone, ses études. Sous la direction du *Grammaticus*, ce fils de paysan y étudia la langue grecque, la métrique,

la poésie, l'histoire. De Crémone, après avoir, dès l'âge de quinze ans, quitté la robe prétexte et revêtu la toge du citoyen, il se rendit à Milan. Là, comme la seule profession qui s'ouvrait devant les jeunes gens bien nés ou bien doués était celle du barreau, il fit, près d'un avocat ou d'un rhéteur en renom, un apprentissage dont sa poésie, comme l'écrit M. André Bellessort, « nous prouve qu'il retira des leçons d'éloquence ». Cependant, ajoute ce judicieux critique, qui est bien l'homme qui comprend le mieux et qui sent, avec le plus de ferveur et le plus d'intimité, toute la pureté savante de l'âme de Virgile, « sa timidité, sa gaucherie, sa parole embarrassée, sa voix d'une suavité divine lorsqu'il récitait des vers, mais vite fatiguée, tout en lui, son physique et son âme, l'éloignait des combats oratoires du Forum. On dit que plus tard il ne plaida qu'une fois. Ce n'est pas la seule ressemblance qu'il ait avec notre Corneille, car il ne se défit jamais de son air provincial ou plutôt paysan. Horace songe à lui quand il nous parle de ce beau génie caché sous une enveloppe inculte, de cet homme, le meilleur des hommes, si mal rasé, si rustique avec sa toge tombante et ses chaussures trop larges. Un grand jeune homme qui semble avoir poussé aussi vite que le peuplier planté à sa naissance, des traits et un teint brun qui accusent fortement son origine campagnarde, mais des yeux contemplatifs et candides, et des rougeurs pour un rien; une rusticité de manières d'où se dégage une impression de douceur charmante : c'est ainsi que nous nous le représentons lorsque après un séjour de deux ans à Milan, il vint à Rome. »

C'était au temps où le peuple romain voyait sa vieille ville aux ruelles rampantes se transformer. La brique y supplantait le bois, et le marbre couronnait de fastueux édifices les collines sacrées. La République agonisait dans le luxe qui naît d'une richesse subite, et dans la corrup-

tion qu'engendre le régime des magistratures électives. Virgile dut voir les candidats dresser au milieu du Forum des tables de banque où ils achetaient sans pudeur les voix des citoyens. L'intérêt public avait fait place au seul culte sanglant des intérêts privés et des sauvages cupidités personnelles. Rome assistait à la fin d'un cycle de son histoire, et les âmes soucieuses de son avenir, n'espérant le salut que dans la monarchie, hésitaient entre César et Pompée. Toutefois, dans cette société, qui se décomposait pour se composer autrement, de jeunes intelligences, illuminées par la culture hellénique, travaillaient beaucoup plus à édifier qu'à détruire. La Grèce renaissait à Rome; son esprit universalisateur s'y implantait, et la philosophie, les arts et les sciences, qui avaient fait d'Athènes la cité du savoir, la mère de l'éloquence et la reine de marbre des villes bien bâties, devaient, en s'y revivifiant, préparer et assurer au monde une ère nouvelle de grandeur et de civilisation.

Virgile dut alors séjourner sept ou huit ans dans la Ville Eternelle. Catulle était mort lorsqu'il y arriva, et le poème de Lucrèce — qui, dans un accès de démence, s'était, dit-on, suicidé le même jour où le poète des *Géorgiques* avait revêtu la toge virile — venait de paraître. Catulle l'initia aux grâces sensibles et savantes de la poésie alexandrine, aux frémissements délicats et spontanés de Sappho. Mais ce fut, à n'en pas douter, le poème de Lucrèce qui exerça sur lui la plus forte et la plus durable influence. Virgile ne partageait point ses idées; mais, comme l'écrit M. André Bellessort, « la tristesse de ce poète amer fortifia sa mélancolie. Il fraternisa avec lui dans sa pitié pour les pauvres êtres que nous sommes. Il en aima davantage l'humanité; mais il lui rêva un autre bonheur que d'avoir au-dessus de sa tête un ciel vide. Son sentiment de la nature s'élargit et s'approfondit devant cette imagination cosmique et les trouées de lumière dont elle perçait la nuit des âges.

Il respira dans ce poème des souffles qui partaient de l'origine du monde... Enfin, l'exemple de Lucrèce lui prouvait qu'il n'y avait point de sujet que la poésie latine ne fût désormais en état d'aborder. »

A l'enseignement qu'il tirait de ses lectures, Virgile ajouta celui qu'il puisait dans les fréquentations d'amis, d'Horace surtout et de Cornélius Gallus, qui brûlaient comme lui d'un tendre amour pour les travaux des Muses. Il fut aussi l'élève du rhéteur Epidius, et s'attacha particulièrement à écouter le philosophe épicurien Siron, un des nombreux amis de Cicéron.

Ce fut dans ce milieu cultivé qu'il rencontra Mécène, et qu'il put aussi, on le présume du moins, apercevoir Octave, qui comptait au nombre des auditeurs d'Epidius. Bref, lorsque vers l'âge de vingt-six ans Virgile quitta Rome et retourna habiter son village, il laissait derrière lui des amis solides et des soutiens vigoureux. Il travaillait dans la paix inspiratrice des champs et, sans doute, s'occupait entre temps à gérer son modeste héritage, quand, en 43, Asinus Pollion fut nommé gouverneur de la Cisalpine. Ami de Gallus et de Cicéron, ce jeune gouverneur ajoutait à ses qualités d'administrateur le talent d'un poète tragique. Trop heureux de rencontrer, au fond d'une province, un homme avec qui il pût s'entretenir de ses goûts poétiques, Pollion fit bon accueil au poète qui lui fut présenté. Virgile lui lut ses premières *Bucoliques*, et Pollion, transporté par la suave et nouvelle harmonie de leurs vers, encouragea Virgile à persévérer dans sa tâche. Or, durant que le Mantouan travaillait à doter les Lettres latines d'une poésie qui laissait bien loin derrière elle la rocailleuse âpreté d'un Ennius, Rome voyait Octave arriver dans ses murs. Il revenait pour distribuer des terres aux vétérans des armées. Huit mille soldats étaient à établir. Chaque vétéran devait recevoir, dans le territoire attenant à dix-huit des plus riches villes d'Italie, une cinquantaine d'hectares, sans

compter les troupeaux, les esclaves, les instruments agricoles. Le district de Crémone ne suffisant pas, on empiéta sur celui de Mantoue, et Virgile fut ainsi dépouillé de son modeste héritage. Quittant alors son village, il reprit la route de Rome, se fit présenter à Octave, et lui parla en faveur de la maison de ses pères. Persuadé que sa propriété lui serait restituée, il regagna Andes. Mais le centurion qui s'était établi sur ses terres refusa de les rendre; et, comme Virgile insistait, le vétéran tira son épée et poursuivit le poète. Pour éviter la mort, Virgile, dit-on, se jeta dans le Mincio, le traversa à la nage, et, retournant à Rome, dit un adieu définitif à l'habitation et aux champs paternels. Les amis qu'il y avait laissés le reçurent avec joie, et Mécène en fit un de ses familiers. « Mécène, écrit M. André Bellessort, est une des figures les plus singulières de l'époque. Absolument dévoué à Octave, autant par sympathie personnelle que par patriotisme, il ne rechercha jamais le pouvoir apparent, bien qu'il aimât à briller. Il est de ceux qui pensent qu'une demi-obscurité officielle les met plus en valeur. Il a tous les dehors d'un efféminé. Il porte une robe traînante comme s'il sortait d'une orgie. Il ose paraître en public la tête couverte d'un capuchon féminin, escorté de deux eunuques qui semblent plus hommes que lui. Cependant il adore sa femme, sa jolie femme fantasque dont la danse est divine et dont les caprices lui font perdre le sommeil. Il est poète, mais d'une préciosité folle, d'une mièvrerie que Sénèque qualifie de monstrueuse. Et pourtant il admire Virgile; il protège les génies les plus robustes et les plus sains. Il excelle à grouper autour de lui et autour d'Octave les hommes de lettres. Homme d'Etat, il conçoit, comme Richelieu, la nécessité, pour un gouvernement restaurateur de l'ordre, de s'appuyer sur l'énergie nationale qu'est la littérature. » Or, s'il est un poète qui sut entrer dans ses vues, ce poète est Virgile. Quel autre, mieux que lui, eut le sentiment de

l'intérêt romain, et comme la prescience de la grandeur de Rome et de ses destinées? Aussi, dès qu'il revint dans ses murs en y apportant les *Bucoliques* à peu près terminées, Virgile se vit gratifié par Mécène d'une maison sur le mont Esquilin, et indemnisé par Octave, qui lui fit don d'une terre en Campanie, de la perte de son patrimoine ancestral. Il put, dès lors, travailler en paix selon la très noble ambition qui le portait à être le poète intégral de la poésie pure. Par le choix qu'il sut faire, pour les chanter en vers qui unissent la fluidité de la musique à la saine lumière d'un paysage précis, des pensées les plus hautes et des sentiments les plus purs, Virgile fut le plus grec des poètes latins et le plus parfait représentant romain de la poésie telle que la voulait Platon, de cette poésie essentiellement créatrice, qui ne se contente pas d'être une vaine caresse pour l'oreille et pour l'âme, mais qui, jaillie des profondeurs d'une âme en qui chantent et fermentent les vertus d'une race et les possibilités d'une terre, sait que son chant doit être un facteur de puissance et de fécondité, une exaltation des énergies latentes d'un sol et d'un peuple donné, et une allégeante incantation dont la cadence coordonne un effort collectif et facilite l'enfantement des âmes, des cités, des Etats. Dans les *Bucoliques,* en effet, Virgile fut le poète des saines intimités que l'amour et la contemplation des paysages et des sites où se passa leur enfance communiquent aux cœurs dignes de leur colloque et de leur enseignement. Dans les *Géorgiques,* il devint le chantre patriarcal de la famille, fondement de la cité, et de la vie des champs, conservatrice émérite de la santé physique et morale des races. Dans l'*Enéide* enfin, il sut s'aider de son génie lyrique pour faire, de ce poème épique, un testament politique d'une vigueur toute platonicienne.

On a, mais bien à tort, reproché à Virgile de s'être trop, dans les *Bucoliques,* inspiré de Théocrite. Certes,

les grâces de Théocrite se retrouvent d'un bout à l'autre de ces petits poèmes. On sent bien que Virgile a dû lire et relire le poète alexandrin des *Idylles*. Mais il l'a lu pour se l'assimiler, et l'imitation n'est ici, dans le décor de la forme conventionnelle du genre, qu'une transposition parfaitement adaptée aux goûts du transposant et aux besoins du temps dans lequel il vécut. Si les Romains, souffrant déjà d'un excès de concentration urbaine, aspiraient au repos et à la vie tranquille, combien plus devaient tourmenter l'âme mélancolique et tendre du paysan déraciné de Mantoue, les bruits et la fébrile agitation des villes? Virgile donc, tout en mettant à profit la science et l'art dont les alexandrins lui fournissaient de ravissants modèles, sut unir, dans les *Bucoliques*, les qualités réalistes de son esprit romain aux tendresses subtiles, enthousiastes et rêveuses de son âme celtique. De ce fait, le génie de Virgile prit la figure du génie de la France; aucun poète latin n'y exerça une influence aussi diversement profonde et ne fit autant pour répandre, sur le sol de la Gaule, le bon renom du droit et de l'ordre romains. Les *Bucoliques* ne sont donc pas une œuvre artificielle. Si elles ne créaient point la poésie pastorale, elles lui faisaient chanter de nouveaux thèmes sur de récents pipeaux. Virgile faisait entrer la pastorale dans le théâtre des âmes, et s'exhaler sous le masque rustique des sentiments choisis. La Pastorale, en effet, comme l'écrit M. André Bellessort, « est un des aveux les plus mélancoliques de l'impuissance des hommes à trouver le bonheur dans les progrès et les raffinements de la civilisation. Elle oppose la nature à la cité, la vie du berger à celle du citadin. Mais elle ne les oppose pas telles qu'elles sont en réalité : la nature souvent dure et marâtre; la vie du berger, rude, grossière, laborieuse et végétative. La nature qu'elle peint est une nature idéale qui nous ramène à l'âge d'or, et les bergers qu'elle met en scène ne sont que des transfuges de la ville, de

beaux esprits et des âmes sensibles en villégiature. Si elle prend ses personnages parmi les vrais habitants de la campagne, elle commence par les dépouiller de la plupart des défauts qu'ils ont en commun avec les gens de la ville et de ceux qui les caractérisent le plus, comme l'avarice, la défiance, le culte de la force brutale, la rudesse du sentiment. Elle ne leur laisse guère de leur patrimoine moral que la frugalité et un certain tour naïf. Les plaisirs qu'elle leur accorde paraissent simples; mais ils ne le sont pas, car ils supposent une culture très délicate, des loisirs où l'âme s'étudie et s'affine. Pourtant, tout n'est pas faux dans cette conception. La vie de l'homme des champs s'y prête; elle est moins compliquée que la nôtre, plus à l'abri des imprévus; par sa monotonie, elle incline aux songes et aux longues méditations Grâce à la solitude relative où elle le maintient, il a peut-être moins de vices que nous. L'innocence est une des formes de l'ignorance. Et justement il arrive toujours une heure où l'homme, plus malheureux de savoir qu'il ne peut être heureux, soupire après son ignorance perdue, et dans l'impossibilité de la retrouver, aime du moins qu'on lui en représente l'image. C'est l'heure de la Pastorale. »

La Pastorale implantée à Rome, Virgile, avec les *Géorgiques,* y introduisit le génie didactique d'Hésiode. Il le fit avec un succès magistral. Les *Géorgiques,* en effet, sont le poème le plus révélateur des grâces de son âme et des pensées les plus chères à son cœur. Tout, dans cette œuvre de maturité et de modestes mais enthousiastes loisirs, est également achevé, et la virgilienne perfection du détail s'y marie, comme la vigne à l'ormeau, au solide tronc d'un ensemble parfait. Virgile allait avoir trente-trois ans, lorsqu'il entreprit la composition de ce vaste poème, qu'il retoucha, polit et remania durant près de sept ans. De santé délicate, il vivait alors dans sa villa de Nole, en Campanie, à

Naples aussi, où il acheva, nous dit-il, de composer cet ouvrage.

Jusqu'ici, il n'avait chanté, sur des pipeaux siciliens, que des chansons de bergers. Mais, de plus en plus préoccupé du sort des hommes et du monde romain, de plus en plus attiré, après tant d'exactions, de bouleversements et de troubles, par l'attrait du repos au sein de la nature et par le goût profond de la vie saine et stable des champs, Virgile sentit sa grande âme lyrique respirer à l'étroit dans le cadre restreint de la poésie pastorale. Il quitta Théocrite pour Hésiode et Lucrèce. En se décidant à chanter, non seulement le poème de l'agriculture italienne, mais la divine gloire des champs du monde entier, Virgile s'ouvrit la voie qui lui permit d'être vainqueur et de faire voler son nom sur les bouches des hommes. A défaut peut-être du choix du sujet, la qualité de la matière lui appartient en propre, tout aussi bien que l'art avec lequel il a su la traiter. S'il se servit des enseignements qu'il puisa dans les traités que Caton l'Ancien et Terentius Varron avaient écrits en latin avant lui sur la culture agricole; s'il mit à profit les trésors que lui offraient les œuvres savantes des Grecs : Aristote, Xénophon, Théophraste, Aratus, Eratosthène et Nicandre, Virgile sut ajouter à ces sources des aperçus qu'il tira sans doute de l'acquis personnel de son expérience.

On a dit que ce fut Mécène qui engagea Virgile à composer un poème sur l'agriculture et les bienfaits du retour à la terre. L'ami d'Octave, secondant les desseins de son maître, aurait voulu réveiller chez les Romains et surtout chez les vétérans devenus possesseurs de terres en Italie, l'attrait des travaux agricoles, les réconcilier avec la vie des champs, et leur donner le goût de leur nouvel état. Le fait est possible. Les guerres civiles avaient dévasté la péninsule italique, et il était urgent de remettre en honneur le travail de la terre. Mais le moyen conseillé par Mécène pouvait-il aboutir? « Etait-il possible,

écrit M. E. Benoist, d'inspirer l'amour de l'agriculture aux vétérans des guerres de César, enrôlés une seconde fois sous les drapeaux d'Antoine et d'Octave? N'avaient-ils pas trop longtemps vécu de la vie des camps pour mieux valoir que leurs prédécesseurs, les soldats de Marius et de Sylla, incapables de rester sur les terres qu'on leur avait assignées? Les paysans dépossédés et transplantés dans d'autres régions avaient-ils, au milieu de leurs infortunes, l'esprit assez libre pour se laisser séduire aux accents de Virgile et se voir reprendre leurs travaux sur des champs inconnus et dans des contrées où tout était nouveau pour eux? » Comme il fallait s'y attendre, de telles visées politiques pratiquement échouèrent; nous le savons par Columelle et par Pline. Mais, quelle que soit la part de Mécène dans la composition des *Géorgiques,* la gloire de Virgile est d'avoir dépassé une poésie de commande et d'avoir fait une œuvre originale d'un sujet qui, en admettant même qu'il lui ait été proposé, a été traité comme s'il était spontanément sorti des sources mêmes de son génie assoupli, des profondeurs de son inspiration et de sa sublime et savante tendresse pour la Nature.

Philosophe et historien tour à tour, géographe et astronome, agriculteur et théologien, apiculteur et physicien, ce grand poète, avec une conscience qui toujours se montra soucieuse d'enfermer la plus riche matière sous la plus noble forme, utilisa le fruit de ses longues lectures pour édifier une œuvre que devaient avant tout inspirer, soutenir et conduire le souffle de Lucrèce et la pieuse sagesse du génie ménager et minutieux d'Hésiode. Sans partager toutes ses doctrines, en visant même, je crois, à en réfuter les conséquences les plus désespérantes, Virgile sut, comme Lucrèce, se pencher avec tendresse et douleur sur tous les maux qui affligent notre pauvre humanité. Il fut, comme lui, et avec un enthousiasme moins tragique peut-être, mais tout aussi fervent, emporté par

cette conception, exaltante et grandiose, d'une Nature dont la vie se manifeste à nos yeux par une suite constante de prodiges éclatants. Mais, au lieu de n'y voir qu'une puissance aveugle se déployant en magnificences illusoires et fortuites, Virgile estima que la force qui *agissait* la Nature était conduite et réglée par une force plus haute, par une Providence qui, si l'on se soumet avec intelligence aux lois qu'elle a fixées, devient l'artisane du bonheur des humains, sanctifie leurs travaux, affermit leurs espoirs et les comble en retour d'abondance et de paix. Si Virgile apprit encore de Lucrèce l'art de varier et d'animer son poème par des épisodes qui en dégagent l'esprit et la portée morale, et s'y gravent avec suite comme autant d'opportunes illustrations des préceptes, ce fut à Hésiode qu'il emprunta la grande idée qui, telle une formule éthique magnifiant le travail, est maintes fois reprise au cours des *Géorgiques*. Pour Virgile, comme pour Hésiode, le travail est une loi auguste et nécessaire; il est, non par lui-même, mais par ses résultats, le bienfaisant et sûr dispensateur de la joie. « C'est le Père lui-même, chante-t-il aux agriculteurs, qui a voulu que ne fût point aisée la voie de la culture; et c'est Lui, le premier, qui exigea qu'on remuât la terre avec méthode, aiguisant par les soucis l'intelligence des mortels, et ne souffrant pas que son royaume s'engourdît dans une torpide indolence. » Travail et prospérité s'appellent comme labourage et bénédiction, car la Nature, pour le divin Virgile, est conduite et réglée par une Providence qui rend heureux et florissants ceux dont l'effort agit pour seconder l'ordre qu'elle a prescrit. Les dieux champêtres eux-mêmes nous initient par lui à la religion pastorale du labour et du labeur, et c'est une prière, une glorification du Père universel, que de faire fructifier la terre, prospérer un foyer, étinceler la glèbe fraîchement retournée et enlacer par la vigne les branches des ormeaux. Gardien vigilant de l'esprit religieux, soutien de

la famille et fondement de la justice, le travail doit devenir, dans la pensée virgilienne, la sauvegarde de ces vieilles mœurs agricoles qui ont valu aux ancêtres de Rome leur glorieuse rudesse, qui ont fait de leur ville la merveille du monde et des races latines les arbitres des peuples.

Tels sont les grands traits qui, en leur assurant le succès que l'on sait, firent des *Géorgiques* un poème national et religieux à la fois. National, ce poème ne l'est pas seulement parce qu'il chante les terres de l'Italie, ses oliviers, ses troupeaux, ses moissons et ses vignes. Le patriotisme de Virgile s'élargit en effet et s'universalise, et sa Muse rustique, tout en restant la Muse d'une terre déterminée, semble bien, par endroits, s'adresser à tous les peuples et à toutes les races appelés par Auguste à goûter aux bienfaits des disciplines et de l'ordre romains. Il l'est surtout parce qu'en exaltant, par la magie d'un magnifique vers, la divine gloire de la vie agricole, Virgile exalte en même temps les vertus qui donnèrent, à la race latine, la foi tenace qu'elle eut dans son destin et le rude courage de le réaliser. Religieux, le poème l'est non seulement parce que la Nature, avec laquelle les laboureurs sont toujours en contact, leur communique un peu de son mystère et de sa vie profonde, mais aussi parce que l'agriculture, inséparable autrefois de la religion d'Eleusis et des mystères de Bacchus, était l'instigatrice de leurs rites sacrés, et participait de leur saint caractère. Adversaire naturel du pessimisme né des théories de Lucrèce, ce « Platon des Poètes », comme l'appelle Alexandre Sévère, crut alléger le fardeau de la vie en nous montrant et nous faisant sentir s'apitoyer sur nous et sur tout l'univers le regard des dieux proches. Prêtre de la Nature, Virgile célébra le travail pour établir, par la prière et l'effort quotidien, un commerce familier et constant entre le monde divin et le monde des hommes, et c'est de ce mariage du ciel et de

la terre qu'il fait naître les biens physiques et moraux. Enfin, comme l'écrit Michelet, en pensant à l'épisode orphique d'Aristée, « ce chant, plein d'immortalité dans le mystère des transformations de la Nature, contient notre meilleur espoir; que la mort n'est pas une mort, mais une nouvelle vie commencée ».

Si ce n'est point, comme nous l'avons fait entendre, dans le détail inédit des préceptes que se révèle l'originalité du poème, elle transparaît clairement dans l'esprit qui l'anime et dans l'art souverain avec lequel Virgile mit en œuvre, pour glorifier la science et le travail par la bouche des Muses, les matériaux qu'il avait recueillis. Les *Géorgiques* se divisent en quatre chants. Une heureuse gradation nous conduit de la terre brute et des moissons qui la couvrent aux arbres et aux vignes qui en sont la parure, aux troupeaux qu'elle nourrit, et enfin aux abeilles en qui semble habiter, comme dans l'âme humaine, une étincelle de la pensée divine. Ces quatre livres sont groupés deux à deux. Chaque groupe a son préambule et se termine par des épisodes, qui se rattachent au sujet principal en y tenant comme le rôle que la tragédie grecque a dévolu au chœur. Ce parfait équilibre de leur composition, l'accord constant qui règne entre le détail et l'ensemble, le style et la pensée font des *Géorgiques* un poème accompli. Simple et concis dans les préceptes, le vers en est éclatant et épique dans les comparaisons. Virgile, d'un raccourci nerveux, sait y noter sur le vif les plus humbles remarques, ciseler à sa place l'image la plus juste, décrire sans appuyer, suggérer sans cesser d'être clair, rêver tout en étant positif et précis, varier le rythme ou briser la cadence au gré de l'émotion, et parler vraiment, avec l'accent et l'harmonie requis, le pur langage dont se servent les dieux et les héros qui les servent. Toutes ces qualités qui font des *Géorgiques* le poème le plus parfait et le plus virgilien de Virgile, le poète les doit, pour la plus

grande part, à la perspicace tendresse de son âme, qui se laisse intelligemment pénétrer par le charme infini qu'elle éprouvait à respirer dans le printemps serein de l'âme universelle, et à s'émouvoir au contact du monde, de l'expérience des hommes et de ces frères inférieurs que sont pour eux les animaux.

Virgile, dans les *Géorgiques,* avait chanté la terre, les troupeaux et le foyer rural, soutien de la cité. Il restait à ce poète lyrique de la maison paysanne et de la vie campagnarde à faire chanter à sa Muse le plus beau chant politique latin. L'*Enéide,* en effet, devait donner aux rustiques Romains des aïeux dignes de les conduire et de les éduquer, des héros capables de leur servir de modèles et de faire passer dans le domaine des actes les rayonnantes puissances de l'idéal que sut communiquer, aux âmes de son temps, le grand prophète dont le génie sut prédire, exalter et chanter les destinées de cette Rome Eternelle qui répandit, partout où ses légions s'établirent, les bienfaits de l'ordre, les loisirs de la paix et l'abondance qui suit l'organisation patiente et avisée du travail.

Ce fut en l'an 29 que Virgile commença l'*Enéide.* La préparation et l'exécution de ce poème, qui fut et qui demeure un des anneaux de la chaîne des traditions du monde civilisé, lui demandèrent onze ans. Il mourut sans l'avoir mis au point. Comme Racine ses tragédies, Virgile, dit-on, commença par écrire en prose l'*Enéide.* Pour établir son plan, en fixer l'ordonnance et en assurer, dans la mesure du possible, la vraisemblance historique, il passa des années à se documenter sur les anciens usages des Romains, sur leurs rites sacrés, leurs lois religieuses et leurs coutumes civiles. Aucun détail ne le laissa indifférent, et sa minutie en vint jusqu'à noter les formes périmées des armes d'autrefois. Sans s'astreindre à l'ordre des livres, il les écrivait selon le gré de son inspiration. Pour compléter sa documentation sur les voyages

d'Enée, pour les peindre avec l'éclat et la solidité que donne à l'imagination la familiarité ou la vision directe des paysages et des sites, Virgile se résolut à visiter la Grèce et l'Asie Mineure. En cours de route, une insolation le frappa à Mégare, et il ne put que très péniblement gagner Athènes. Quand le poète y parvint, Auguste, qui était en Grèce depuis deux ans, se disposait à retourner en Italie. Jugeant le chantre d'Enée incapable de continuer son voyage, il le persuada de revenir avec lui. La traversée fut très dure. A peine débarqué à Brindes, Virgile, se sentant perdu, supplia ses amis de mettre au feu le poème qu'il ne jugeait qu'ébauché. Cette recommandation, Virgile la leur avait déjà faite avant de se mettre en voyage; il voulait, au cas où il ne reviendrait pas, que, sans même épargner les livres qu'il avait lus devant Auguste et qui avaient fait écrire à Properce : *Nescio quid majus nascitur Iliade,* l'*Enéide* fût brûlée tout entière. Comme ses amis résistaient, Virgile exigea qu'on lui remît son manuscrit; il voulait lui-même le livrer aux flammes. Vaincu par la tristesse des assistants, qui répondaient en secouant la tête, Virgile se tut, et peu après rendit l'âme. C'était le 21 septembre de l'an 19 avant Jésus-Christ.

Quelque inachevée qu'elle soit, et quelque regret que l'on ait de la perfection à laquelle rêvait de la conduire le tourment du parfait et le goût du fini qui angoissaient Virgile, l'*Enéide* nous reste, nous l'avons dit, comme son véritable testament politique. Reliant le présent au passé et la pensée à l'acte, ce poème épique est le chant de volonté créatrice aux accents duquel se construisirent, sur le sol exhaussé des énergies nationales, la stoïque grandeur et la hauteur morale de la civilisation des Romains. National, ce poème l'est par son sujet même, qui est de chanter la naissance de Rome et la fondation de l'Empire romain. Dès le début de l'invocation et jusqu'au dernier vers, l'image de Rome ne cesse pas d'appa-

raître comme la clarté d'un phare dans un ciel de tempête. Enée lui-même n'a qu'un but : chercher et trouver l'emplacement de la ville dont l'édification marquera le terme de ses maux et assurera la gloire et le repos de sa postérité. L'*Iliade* et l'*Odyssée* n'avaient chanté et exalté que des héros. Virgile entonne l'épopée d'une race, et il chante, comme Platon le voulait, en exaltant les vertus des pères pour éduquer les fils et les maintenir à la hauteur acquise par le mythique et lyrique héroïsme ancestral. La plus grande gloire de Virgile est d'avoir su concevoir un idéal approprié aux vertus de la race romaine, et d'avoir pu, par la magie de l'imagination, la suggestion de l'histoire, l'émotion de la foi religieuse et l'enthousiasme qui naît du sentiment que l'on continue les traditions d'un passé de gloire et de réputation, le lui imposer. Pour réveiller l'héroïsme latent, stimuler les énergies qui dorment au sein profond des races, embellir le présent des reflets du passé et le créer aussi beau que le songe le souhaite, Virgile se servit de l'histoire pour forger de grands mythes. Chantant la gloire de Rome, il s'efforça d'en transfigurer les origines sanglantes et de la légitimer par les bienfaits que retiraient les peuples de sa domination. Les victoires que remportaient ses aigles fulgurantes n'étaient pour lui que le résultat des guerres que la violence leur avait imposées, et qu'elles n'avaient gagnées que pour affranchir, civiliser et soulager les faibles. C'est pour donner à cette gloire acquise l'investiture sacrée de ceux qui ne sont plus que Virgile fait descendre Enée dans le fond des Enfers et dicter, par Anchise, au bras qui l'exécute, la mission à remplir par les armes et la loi. « D'autres, je le crois, s'écrie Anchise en qui semble parler l'âme ancestrale de la race latine, seront plus habiles à donner aux statues d'airain le souffle de la vie et à faire sortir du marbre de vivantes figures. D'autres plaideront mieux et sauront mieux mesurer au compas le mouvement des cieux et le lever des

astres. A toi, Romain, qu'il te souvienne d'imposer aux peuples ton empire. Tes arts à toi sont d'imposer aux peuples le profit de la paix, d'épargner les vaincus, de dompter les superbes. » Si Rome n'avait imposé partout où elle alla qu'un despotisme brutal, nous aimerions moins Virgile de s'être fait l'apôtre et le justificateur de cette humiliante conquête. Mais, à mesure que s'étendait l'Empire, et que les légions pénétraient plus avant dans des régions barbares, c'était, sur leurs pas, toute la poussée civilisatrice de la pensée hellénique qui marchait après elles et se répandait avec elles dans les nations conquises, mais affiliées au grand ordre romain et à la patrie commune des Lettres et des Arts.

Or, pour l'établissement et le maintien de cet ordre, Virgile eut conscience de l'absolue nécessité d'un chef. Ce chef, ce n'était pas Antoine; c'était l'héritier de César, Octave, auquel, dès son adolescence, il s'était rallié. Octave était pour lui le chef désigné et choisi par les dieux. Il l'aima, comme il aimait sa patrie; il le servit, comme il servit la tâche que devaient imposer à la race romaine la volonté du maître et le chant du poète : pacifier le monde et faire régner et prospérer partout les bienfaits de la paix et les arts de la Grèce.

Convaincu, comme Homère, que « le gouvernement de plusieurs n'est pas bon et qu'il ne doit y avoir qu'un chef », Virgile avait une si haute idée des qualités du chef et une notion si nette de ce que doit être le commandement de l'un et la loyale soumission des autres, que l'on pourrait extraire de son œuvre, des *Bucoliques* et des *Géorgiques* surtout, comme un bréviaire du commandement et du chef. Le chef doit être un maître dur quand il s'agit de l'intérêt des sujets. *Dura exerce imperia,* dit-il au vigneron qui veut que fructifie sa vigne. Sois dur, non pour les jeunes pousses qui doivent se développer librement et qu'il faut traiter avec une tendresse humaine; mais sois ferme et va jusqu'au fer pour imposer

la notion de l'ordre et de la discipline à la luxuriance des tiges adolescentes. Entre deux reines, conseille-t-il à l'apiculteur, il faut choisir la plus vigoureuse et livrer à la mort — *dede neci* — celle qui paraît la plus faible, car l'intérêt général de la ruche exige que la meilleure puisse régner en paix dans une cour sans partage. Bien plus, c'est parce que Virgile a vu les abeilles se soumettre avec zèle à l'autorité de leur reine, l'entourer de respect, de dévouement et de fidélité, et assurer, par leur obéissance, l'activité féconde de la ruche, qu'il a pensé qu'une étincelle de l'âme divine habitait dans l'âme des abeilles. Il a vu, lorsque la reine était morte, la colonie jusque-là ordonnée tomber dans l'anarchie et mettre les cellules au pillage. « Tant que la reine vit, chante-t-il, il n'est pour toutes qu'une seule âme. Quand elle est morte, le lien collectif est brisé. La reine est la gardienne des travaux; toutes l'admirent, toutes l'entourent d'un frémissement serré... Frappés par de tels signes, certains sages ont affirmé qu'une parcelle de l'intelligence divine vivait dans les abeilles. »

Bref, toute l'œuvre de Virgile chante, propage et mûrit dans les âmes qui ont le goût de l'effort et de la perfection, un éternel programme de paix, de force, de santé et d'humanité frémissante et sensible. Aimer Virgile est donc nous unir, pour la plus noble cause, à tout ce qui chante et travaille dans les champs et les grèves, à tout ce qui monte, pour les renouveler, à l'horizon des temps, à tout ce que l'ordre exige de notre collaboration à l'œuvre universelle et de notre tendresse pour la nature animée. Par son côté positif, en effet, le lyrisme de Virgile est un état de joie féconde et de grâce efficace. Son rêve est fait de la grandeur de la vie et de la beauté d'un idéal que déterminent et qu'actionnent les seuls grands sentiments qui donnent du prix à la dignité de vivre : l'amour du sol natal, l'amour des dieux, des hommes et du travail humain.

MARIO MEUNIER.

LA PACIFICATION DU MAROC

—

La paix, comme l'homme, fruit de l'amour, se crée lentement dans la douleur. Une paix facile, trop prompte, obtenue ou imposée par la seule terreur n'est pas une vraie, une durable paix. Que faut-il pour que la paix soit vraie, c'est-à-dire juste, solide, bien assise? Que faut-il pour que la paix puisse durer, pour qu'elle ne fléchisse ni ne chancelle? A d'aussi simples questions, la plus simple des réponses. Il faut que l'amour ait raison de la haine. Haine et amour, attirance et résistance, ce sont les deux termes de la mêlée biologique, de l'antagonisme entre espèces, races et sexes. Deux affirmations explosives de l'être; de l'être qui convoite, de l'être qui se défend. L'attirance toutefois est la plus forte quand, à son aide, accourent les multiples ruses et armes de la raison. C'est ce qui advient dans les luttes préliminaires entre indigènes et occupants aux colonies. Donc, haine de l'autochtone impénétrable contre ces étrangers pressés et toujours rajeunis, impatients d'empiéter sur son indépendance, convoitant tous les produits possibles de son travail, peu respectueux de ses habitudes et, craint-il, de ses traditions. Attirance du conquérant colonisateur pour ces insoumis fiers et indomptés, fidèles et beaux, certes, dans leurs expressions de vie cristallisées, mais évidemment attardés et lents, rebelles à toute innovation comme à toute évolution, ignorant les richesses de leur sol pour la plupart inutilisées sinon inexplorées, obstinément à l'écart du grand train économique du monde, de la grande émulation qui

emportent peuples et individus vers une lutte nouvelle, sans merci, sans quartier, à laquelle coûte que coûte il faut participer sous peine d'être submergé et peut-être de succomber.

Longtemps, l'autochtone tient bon, il lutte désespérément. Mais chaque jour il se sent plus pauvre, plus pillé par ses chefs nombreux et divisés. Sur ceux-ci un tenace et mystérieux travail ne cesse de s'exercer : appât, séduction, attraction, rayonnement, de quelque nom qu'on l'enveloppe, c'est toujours la ruse, sœur complice de l'amour. Que l'un d'entre eux vienne à céder : la résistance du bloc farouche s'écaille, l'élan premier se brise. Un jour enfin le choc décisif entre les deux races encore ennemies devient inévitable : le sang coule en abondance de part et d'autre, le feu dévore abris, tentes et menues choses lentement amassées, la souffrance innombrable obscurcit le ciel. Neuf fois sur dix, l'insoumis a le dessous et il se soumet. Est-ce la fin? Est-ce la paix? Non. La tâche de l'habile, du souple conquérant ne fait que commencer : il lui reste à gagner les cœurs. C'est la victoire la plus difficile.

Tel est le drame profond des conquêtes coloniales. La France s'est trouvée maintes et maintes fois depuis trois siècles contrainte de le jouer, toujours à la suite de circonstances internationales qui ne lui laissaient guère le choix entre une politique d'expansion et de sécurité et une politique d'abandon et d'appauvrissement. Chaque fois elle a su justifier, mériter, ses conquêtes parce qu'elle a voulu et su pratiquer la même méthode de confiance au dehors comme au dedans. Sa formule de pénétration se peut résumer ainsi :

Action militaire et action politique associées, combinées. L'une appuyant l'autre. Celle-ci déterminant les gestes de celle-là. L'une et l'autre visant le même but, le seul, l'unique: l'entente fraternelle avec l'indigène, l'organisation du travail dans la justice. Un seul but, dis-je, mais

atteint en deux mouvements, coordonnés et simultanés. Le chef militaire comme le chef civil tiennent compte du milieu, de la race, des exigences de l'ordre, du progrès matériel. Réalistes, ils savent que sur des peuples inégalement évolués on doit agir avec des méthodes appropriées. Idéalistes, ils savent qu'à la méthode de violence, de contrainte systématiques et de représailles irréfléchies, partout fatale à ceux qui l'ont pratiquée, on doit préférer la méthode d'intelligence, de compréhension et de sympathie, sans que cependant la générosité exclue la force, nécessaire aussi longtemps qu'elle assure l'ordre et le respect. La première est paresseuse et décevante : elle sème les méfiances et récolte les haines. L'autre est clairvoyante et pratique : elle cherche des rapprochements et s'assure des collaborations.

Là, indubitablement, est le secret de la réussite française dans les colonies et les protectorats. Les grands noms de Dupleix et de Bugeaud, de Ferry et de Galliéni, de Lyautey et de Steeg resteront à jamais attachés à cette réussite.

§

Le touriste le mieux averti qui parcourt aujourd'hui notre Maroc de long en large, sur ces routes sans rivales, sur ces voies ferrées déjà en partie électrifiées, sur ces pistes d'une construction de tout repos poussées jusque dans l'extrême nord naguère proie des Riffains, jusqu'au Sous ou aux confins du Tafilalet que les pillards ont dû petit à petit déserter, soupçonne mal la somme d'efforts, de luttes, de sacrifies qu'il a fallu pour aboutir à cet ordre, à ce progrès, à cette prospérité dont il est le bénéficiaire émerveillé. Il y a vingt ans à peine, ce pays, l'un des plus beaux et des plus riches de l'univers, vivait encore replié sur lui-même, cristallisé dans ses coutumes et traditions ancestrales, rongé par les maladies dans une proportion qui atteignait dans certaines régions jus-

qu'aux huit dizièmes peut-être de sa population, ravagé par les luttes entre chefs rivaux, par les razzias et les contre-razzias de tribus dressées contre d'autres tribus, par les pillages et exactions des montagnards guerriers dans les vallées fertilisées par de paisibles cultivateurs. Qu'un pays aussi beau, aussi riche, tout à proximité de l'Europe, touchant si étroitement à notre Algérie, pût continuer à croupir dans un tel désordre, à l'aube même du XXe siècle, voilà assurément le plus extraordinaire des paradoxes. L'Espagne affaiblie bornait ses ambitions à maintenir ses présidios, proches de ses côtes; tout au plus songeait-elle à une mainmise sur le Riff et ses mines. L'Angleterre, maîtresse de Gibraltar et ayant pris ses sûretés à Tanger, inclinait à admettre une intervention française en échange d'accords coloniaux très vastes. Seule l'Allemagne de Guillaume II méditait d'exploiter ses intrigues à Madrid, pour susciter les difficultés les plus graves à la France et la contraindre, sinon à l'abandon, du moins au partage de son influence au Maroc. On sait ce qui advint. C'est finalement à la France qu'échut la mission, périlleuse mais belle, utile et bienfaisante entre toutes, de tirer le Moghreb de son engourdissement morne et de son fanatisme xénophobe, de l'arracher à l'anarchie séculairement entretenue par les passions fratricides de ses chefs et de ses tribus, de l'assainir en extirpant les germes des maladies horribles qui décimaient ses habitants, de réveiller et de développer en eux le goût inné du travail ordonné et du gain libérateur, comme d'ouvrir leur intelligence si naturellement vigoureuse à la notion élevée de la justice et de l'amitié, — en un mot, de le pacifier.

La pacification : terme synthétique qui évoque d'abord des faits d'armes héroïques dont se tissent les légendes, puis un effort politique lucide, souple et ferme qui prépare les esprits à la conciliation, enfin des tâches multiples et délicates d'installation, d'organisation. Au Maroc,

elle s'est accomplie par étapes nombreuses, par tranches d'histoire marquées de sacrifices si grands de sang et d'argent que désormais la terre marocaine est une terre réellement française.

Trois grandes étapes résument l'œuvre de pacification du Maroc : avant Lyautey (1908 à 1912) ; Lyautey (1912 à 1925) ; Steeg (1925 à 1929). Bien entendu, l'effort de pacification se poursuit depuis janvier 1929, il progresse dans le Moyen-Atlas et vise aussi bien à stabiliser et à exploiter ce qui a été acquis qu'à étendre au sud-ouest vers la Mauritanie, au sud-est vers l'Algérie saharienne la zone de paix et d'organisation.

Le moment me paraît donc propice pour essayer de dire ce que furent au juste ces trois principales étapes ou périodes et d'indiquer chemin faisant la grande leçon qu'on doit tirer d'une expérience aussi douloureuse, mais aussi réconfortante, aussi magnifique. Pour les deux premières périodes, force m'est de m'en tenir non pas précisément à des clichages officiels, mais à ce que les renseignements militaires ont jusqu'ici permis de fixer. Je me propose d'ailleurs d'être assez rapide dans cette partie de mon exposé pour mieux m'étendre sur la période qui comprend en particulier la pacification du Riff et la reddition d'Abd el Krim. A vrai dire, cette dernière étape capitale de l'histoire du Maroc, je l'ai pour ma part vécue heure par heure, dans un poste apparemment éloigné, mais de pleine information et d'où il m'était possible d'observer, en témoin et parfois en modeste exécutant, bien des incidents sur lesquels plus tard l'historien le plus intuitif peinera durement pour démêler le vrai du faux, pour retenir l'essentiel et éliminer l'accessoire.

I

Avril 1901 : A la suite de l'assassinat de M. Pouzet, la France proteste auprès du Sultan Abd El Aziz et appuie

Méditerr
Gibraltar
Ceuta
Tanger
Tetouan
Larache
Zone espagnole
Ouezzan
Tafrant
El Arba de Tissa
Taza
Guercif
Debdou
Kénitra
Rabat
Casablanca
Fès
Meknès
Azrou
Mazagan
Atlantique
Settat
Chaouia
Oued-Zem
Missour
Midelt
Ksabi
Rich
Gourrama
Safi
Beni Mellal
Ksar-es-Souk
Bou Anane
Bou Denib
Mogador
Marrakech
Azilal
grand
Zone
Erfoud
Tafilelt
Tazenaght
Agadir
Sous
Taroudant
Tiznit
encore
insoumise
Le M
ECHELL
50 25 0

sa réclamation d'une démonstration navale. Des accords sont conclus (en 1901 et 1902) : une zone mixte se trouve créée où les autorités locales françaises et marocaines seront chargées de résoudre tous conflits et litiges. La France prend pied définitivement au Maroc par le fait qu'elle accepte d'aider le sultan à pacifier et à organiser la partie orientale de l'empire. Quelques interventions militaires ont lieu : occupation de Colomb-Béchar, installation de postes à Berguent et à Fortassa, opérations vers Figuig, reconnaissance dans la Haute Moulouya. Malgré les accords, le Maghzen ne cesse pas de nous manifester une hostilité sourde. En 1905, les vexations se multiplient, encouragées certainement par l'Allemagne, meurtrie par son échec à la conférence d'Algésiras. Le 19 mars 1907, assassinat du docteur Mauchamp à Marrakech. Réplique : dix jours après, exactement, Oudjda est occupée par le général Lyautey dont voici la première empreinte au Maroc. Le 30 juillet, à Casablanca, huit ouvriers européens sont massacrés. Les tribus environnantes envahissent la ville et menacent les consulats étrangers où se sont réfugiés chrétiens et israélites. Notre croiseur « Galilée » bombarde la ville et débarque un détachement qui, après avoir forcé la douane, est en mesure d'assurer la protection des consulats. Une compagnie de débarquement du « Chayla » arrive en renfort. Mais des gens de la Chaouïa assiègent la ville. Une action forte, immédiate, s'impose. Un corps expéditionnaire de 3.000 hommes envoyé d'Oran, sous les ordres du général Drude, débarque le 7 août à l'instant où, sous la pesée des rebelles fanatiques, la petite garnison est près de succomber. Les abords de la ville sont déblayés, des reconnaissances poussées dans la Chaouïa ont pour résultat la soumission (23 septembre) de nombreuses fractions. Mais l'arrivée presque inopinée des mehallas de Moulay Hafid attise la révolte. Nos troupes dispersent la mehalla de Médiouna et occupent la Casbah

(1er janvier 1908). Quelques jours après, le général d'Amade prend le commandement du corps expéditionnaire chargé de pacifier la Chaouïa et d'assurer la sécurité des communications côtières. Campagne de trois mois, combats rapides et brillants, rejet et dispersion des mehallas hafistes et installation d'un certain nombre de postes. La grande tâche d'occupation complète de la Chaouïa, condition essentielle de toute pacification durable, est réservée au général Lyautey, chargé d'une mission en mars 1908 par le gouvernement français. Des postes jalonnent la limite du territoire occupé : Bou-Znika, camp Boulhaut, camp Boucheron, Kasbat ben Ahmed, Settat. En 1909, le général Moinier succède au général d'Amade. En 1910 et en 1911, notre occupation dans la région d'Oudjda s'étend jusqu'à la Moulouya. Nous prenons pied à Taourirt. Au printemps 1911, le marché de Debdou est ouvert.

A Abd el Aziz, favorable à notre influence, succède Moulay Hafid, proclamé sultan à Marrakech et reconnu par l'Europe en 1909. Bien qu'il se soit engagé à respecter l'acte d'Algésiras et les accords conclus par Abd el Aziz, le nouveau sultan prête oreille aux partisans de la lutte contre l'influence européenne. En mars 1911, les Chérarda et toutes les tribus des environs assiègent Fès : le sultan fait appel à la France. Une colonne expéditionnaire arrive devant Fès; le 26 mars, nous pénétrons dans la ville; la colonie européenne est délivrée. Mais il reste à dompter la rébellion. Le 29 avril, opérations pour dégager la capitale et refouler les tribus des environs qui n'ont pas désarmé. Le 5 juin, des contingents Beni M'Tir et Aït Youssi sont battus et dispersés. Le 8 juin, après un violent bombardement, nos troupes enfoncent les portes de Meknès; le 28, El Hadjeb est occupé. Au début de juillet, des postes sont créés le long de la ligne d'étapes : Souk El-Arba, Tiflet, camp Monod. Une liaison directe entre Meknès et la côte est ainsi ouverte. La rébellion

semble étouffée. L'ordre arrive de quitter Fès et de rejoindre Rabat.

Mais au début de 1912, l'effervescence gagne à nouveau les tribus. Les agressions contre la ligne d'étapes Rabat-Meknès deviennent de plus en plus fréquentes et nécessitent des opérations de dégagement. Le soulèvement qui menaçait éclate soudain. Le 17 avril, les troupes chérifiennes se révoltent, entraînant une population fanatisée : des massacres ensanglantent divers quartiers de Fès; des milliers de Berbères assoiffés de pillage se pressent aux portes de la ville. Moulay Hafid affolé ne songe qu'à abdiquer. L'émeute est finalement maîtrisée.

A la suite de l'occupation de Fès, des négociations sont entamées avec l'Allemagne et l'Espagne d'une part, avec le sultan d'autre part. Elles aboutissent à l'établissement du protectorat de la France. Le 30 mars 1912, M. Regnault, ministre de France, signe le traité avec le sultan. L'œuvre de pacification et d'organisation pourra se poursuivre librement. Lyautey en sera le premier grand artisan.

II

La Chaouïa est apaisée sans doute, mais sur la ligne d'étapes de Meknès à la côte, la sécurité des communications n'est rien moins que précaire. Les insoumis s'agitent. Fès est investie et le Maghzen moins sûr que jamais. Moulay Hafid, xénophobe avéré, conspire contre notre influence.

Nommé commissaire résident général, le général Lyautey arrive à Fès le 24 mai 1912. La ville est assiégée par les tribus; des assaillants parviennent à prendre pied dans la ville, mais le 26 ils sont rejetés hors des murailles, après trois jours de combat. Fès est complètement dégagée le 1er juin grâce à un groupe mobile qui refoule les assiégeants vers le nord.

De nouvelles dissidences menacent la ligne d'étapes. D'autre part, dans le sud, le prétendant El Hiba prêche la guerre sainte et rassemble de nombreux partisans. Nous comptons sur l'appui des grands caïds que nous avons par diverses concessions solidarisés avec nos intérêts. El Hiba voit pourtant son autorité croître dans le Sous. Entre temps, le 12 août, Moulay Hafid abdique; il est remplacé par son frère, Moulay Youssef. Mais avant que la nouvelle de cette abdication ne parvienne à Marrakech, El Hiba pénètre dans la ville où le commandant Verlet-Hanus et plusieurs de nos compatriotes sont faits prisonniers. Les grands caïds poussent le général Lyautey à intervenir. Le 4 septembre nos troupes prennent l'offensive, écrasent deux jours après les bandes d'El Hiba à Sidi Bou Otman et entrent à Marrakech. La situation est grandement éclaircie. Restent les groupements rebelles du Tadla dont l'agitation compromet la sécurité de la Chaouïa. La menace des Zaërs, anarchiques et turbulents, plane sur Rabat. Marche sur Tadla, dispersion des rassemblements hostiles et création du poste d'Oued Zem, tandis qu'en pays Zaër nous consolidons notre front. En décembre, le caïd Anflou, de Mogador, nous trahit et assiège le commandant Massoutier dans Dar El Cadi; nous parvenons à le délivrer et à rétablir la liaison avec Mogador. Maintenant, toute la région de Marrakech se voit dégagée.

Au Maroc oriental, en mai, nous franchissons la Moulouya pour la première fois : occupation de Guercif et soumission des Haouara. Dans la région de Bou Denib une agitation des plus dangereuses nous impose une prompte intervention, grâce à quoi les rebelles sont défaits. En septembre, nous atteignons Gourrama.

Dans le Sous, El Hiba est encore sultan à Taroudant : les tribus soumises aux grands caïds lui manifestent une secrète sympathie. Il est indispensable d'enrayer une agitation qui menace de gagner le Nord Atlas. Les har-

kas des grands caïds défont les contingents d'El Hiba, en mai. La plupart des tribus du cours moyen et inférieur de l'oued Sous se rallient et leur soumission nous conduit à l'occupation significative d'Agadir.

Au Tadla, les agressions fréquentes des dissidents, puis l'attaque d'Oued Zem inquiètent nos soumis de la Chaouïa. Nous prenons l'offensive, refoulons vers le nord les contingents du Zaïan Moha ou Hammou et ceux de Moha ou Saïd à Kasbat Tadla, puis, après divers combats, nous dispersons des rassemblements chleuhs et nous avançons jusqu'à Ksiba, non sans pertes très cruelles.

D'autre part, le travail politique s'étale chez les Zemmours et les Zaers, des opérations sont marquées par la soumission des Beni M'Tir et des Beni M'Guild. Enfin l'installation de postes à Ifrane, Ito et Azrou a pour résultat de complètement dégager la ligne d'étapes Rabat-Fès.

La liaison entre le Maroc oriental et le Maroc occidental se réalise en mai 1914. Une colonne part de Souk El Arba de Tissa, passe l'oued Amelit, pénètre chez les Tsoul, puis chez les Chiata, cependant qu'une autre s'empare de Taza (10 mai). Ces deux colonnes opèrent leur jonction à l'ouest de Taza. Quelques opérations dans la vallée de l'Innaouen l'assurent définitivement.

Le pays Zaïan s'avance dangereusement dans nos possessions comprises entre Kasbah-Tadla et Azrou et empêche les communications directes entre Fès et Marrakech. La réduction de cette poche est effectuée par trois colonnes qui se rejoignent le 12 juin à Kénifra.

La déclaration de guerre du 2 août 1914 vient troubler une situation à tous points de vue favorable. La propagande contre notre influence ne tarde pas à se déchaîner. Les tribus récemment soumises s'agitent. Les agressions se multiplient dans le nord, puis dans le couloir de Taza. Le front berbère s'anime : attaque contre notre

poste de Kenifra, attaque contre nos postes d'Oum-Er-Rebia en face de Kasbah-Tadla. Dans le sud, El Hiba soutenu par les Allemands, reprend sa campagne.

Cette agitation, entretenue par des agents à la solde de l'Allemagne, le retrait précipité de troupes, le départ de tant de chefs de la conquête, tout cela crée une atmosphère de trouble qui rend incertain notre maintien au Maroc. D'ailleurs, le gouvernement français a donné l'ordre de ne garder que le minimum de forces indispensables et de réduire l'occupation à celle des principaux ports de la côte, en conservant, si possible, la ligne de communication Kenitra-Meknès-Fès. Ce repli ne risquait-il pas d'entraîner la défection des tribus hostiles soumises malgré elles, le découragement et peut-être la haine chez celles qui nous ont fait confiance?

La décision du résident général, et ce sera son plus beau titre de gloire de l'avoir prise, est nette. Sans abandon ni retraite, il enverra en France les troupes indispensables à la défense du sol menacé. Aussi malgré l'embarquement de 37 bataillons, de 6 batteries, d'une brigade de cavalerie, d'un escadron divisionnaire, de 3 compagnies de génie et de deux de télégraphistes, effort supérieur au maximum demandé, des opérations de détail sont immédiatement entreprises pour répondre aux agressions des rebelles, pour calmer l'inquiétude qui se manifeste chez nos soumis. On prend soin de dégager le couloir de Fès; le groupe mobile de Casablanca refoule les Zaïans dans la montagne. Ainsi donc notre occupation sera non seulement maintenue, mais consolidée, et la réduction du Moyen Atlas amorcée. Il ne saurait être question d'une attaque d'ensemble contre ce front gigantesque. Aussi essaiera-t-on de le disloquer par une série d'opérations de détail qui maintiendront les dissidents dans la montagne et de séparer les deux blocs principaux : la masse nord-est, de Taza jusqu'aux Beni-M'Guild insoumis, Beni Ouarain, Marmoucha, Aït Youssi,

et la masse sud-ouest, avec les Zaïans et les tribus chleuhs de la montagne jusqu'à Azilal.

Cette opération est effectuée en 1917. Nos troupes pénètrent en pays M'Guild, franchissant le col du Taghzeft, entre Meknès et la région du sud, et font jonction le 6 juin avec le groupe mobile venu de Bou-Denib. Des postes sont installés à Bekrit, Midelt, Itzer pour protéger le passage. Quelques jours après, le 10 juillet, ce groupe mobile fait liaison à Missour avec un autre, parti de Debdou et qui a créé le poste d'Outat-El-Hadj, sur la Moulouya.

Sur le front Zaïan, des opérations habiles parviendront tant bien que mal à maintenir les rebelles dans la montagne et à leur interdire la transhumance sur la rive droite de l'Oum Er Rebia. On ne peut cependant passer sous silence le désastre du 13 novembre 1914, qui faillit mettre à bas tout le plan remarquablement conçu par le général Lyautey. A El Herri, à peu de kilomètres de Kenifra, le colonel Laverdure, sûr de s'emparer de Moha Ou Hammon, se fit prendre par lui. L'imprudence de cet officier supérieur nous coûta 613 morts, dont 33 officiers (parmi lesquels le colonel Laverdure lui-même) et 200 soldats français, en outre 163 blessés dont 6 officiers et 32 soldats français. Des chiffres de pertes plus élevés ont été donnés. On peut s'en tenir aux chiffres officiels : ils sont, hélas! assez élevés.

Des opérations de dégagement se poursuivent également au sud du couloir de Taza, sur le front des Beni-Ouarain. Postes créés : Ben Guerba, Toumzit (1917), Tahala, Sidi Ali (1918). La campagne de 1917 est menée par les deux groupes mobiles de Meknès et de Bou-Denib. Une nouvelle jonction est opérée en 1918 sur la Moulouya et marquée par l'occupation définitive de Ksabi.

Sur le front nord, les agitateurs Raissouli, Kacem ben Salah et surtout Abdelmalek, conseillés par des agents allemands, harcèlent sans répit nos postes et inquiètent

nos communications. Toutes les agressions sont repoussées, mais la menace subsiste et il faut porter la ligne des postes jusqu'à l'Ouergha pour ramener la sécurité. Les postes de Sidi Belkacem, Bou Mihiris, Kiffaa sont installés en 1917 et en 1918. La ligne sera complétée en 1919 par notre installation à Médiouna et à l'Oued Drader.

Sur le front sud, les moyens militaires ont pu être réduits au minimum grâce à l'appui des grands caïds, qui, pendant toute la guerre, mènent la lutte contre El Hiba soutenu par l'Allemagne. Une intervention est toutefois nécessaire après la mort du pacha de Taroudant, tué lors d'une agression en 1917. La harka ennemie est défaite près de Tiznit.

Aux confins marocains, l'agitation commence en 1916 au Tafilalet. Des opérations sont conduites en mai, en réponse aux attaques sur nos convois. Après les combats de Meski, d'El Maabid, sur le Ziz, nous poussons jusqu'à Tighmart. Mais un nouveau soulèvement éclate et la garnison de Tighmart est assiégée. En juillet 1918, nous sommes obligés d'intervenir à nouveau pour réprimer le soulèvement des Aït Atta que dirige le chérif Si Moha Nifrouten, le Semlali. La garnison de Tighmart est supprimée après l'affaire de Gaouz. Cependant, l'organisation de la ligne Rich, Ksar et Souk el Mekti et Erfoud nous a assuré la possession du Ziz et l'accès du Tafilalet.

Survient l'armistice. La défaite de l'Allemagne reste ignorée en zone dissidente ou bien les nouvelles qui parviennent, tendancieuses et complaisamment déformées, ne donnent pas à notre victoire son importance réelle. L'effet produit n'est donc pas celui qu'on pourrait attendre et les rebelles tapis dans leurs montagnes inaccessibles sont loin d'avoir désarmé.

Voici la démobilisation : des unités rentrent en France, de nouvelles troupes arrivent d'Algérie et de la Métro-

pole : toutes circonstances gênantes pour continuer l'œuvre de pacification avec toute l'ampleur voulue. La passivité d'une partie du front est souhaitable afin de réserver le maximum des moyens au profit d'autres régions où un effort plus urgent s'impose. Dès la fin de 1919, le Semlali intensifie sa propagande; la nouvelle de l'armistice n'a pas réussi à le décourager; bien au contraire, il conçoit le vaste projet de nous enlever Bou-Denib et de marcher vers le nord; ses rekkas sont signalés en tous lieux, dans le Tadla, en pays Zaïan, en Haute Moulouya, chez les Aït Seghrouchen du Moyen Atlas et les Aït Youssi du Guigou; son action s'infiltre jusque chez les Ghiata et dans le Riff; vers le sud, il entre en relation avec El Hiba. En décembre, Erfoud et Kser en Souk sont attaqués et investis ; l'agitation s'étend vers le nord ; Ksabi, Midelt, Itzer sont bloqués. Un groupe mobile est rassemblé à Bou-Denib. Le 16 janvier 1919, le poste de Ksar Es Souk est dégagé. Les groupements révoltés du Haut Ziz et du Bas Ziz se trouvent ainsi séparés. Cependant, l'action politique et militaire du caïd Glaoui a donné des résultats; sa méhalla a atteint le Dadès. Le prestige de Semlali s'en ressent; des chefs insoumis abandonnent sa cause. Le 31 janvier, après un combat au Tiznin qui se termine en désastre pour les rebelles, le Semlali cherche à s'enfuir; il est pris par les Sefalat qui l'obligent à rester à leur tête. Le 26 octobre, il est assassiné par son Khalifa, Mohammed Belkacem N'Gadi, qui prendra sa succession. En mars, des postes sont créés à Meski et Erg Yacoub. Le calme est revenu dans la région; l'intention du commandement est d'ailleurs de maintenir ce front passif, car la rigueur du climat, le manque des ressources, les difficultés de transport rendent pénibles les opérations.

Mais à peine la campagne du Tafilalet est-elle terminée qu'un mouvement xénophobe se déclanche sur l'Ouergha. Plusieurs tribus, travaillées par la propagande des

agitateurs, encouragés à la révolte par la diminution de nos effectifs, se soulèvent. Un détachement est surpris chez les Guesnaia et les survivants se replient sur la casbah de Mediouna où ils sont assiégés. Un groupe mobile les délivre à la suite d'un combat très violent. De nombreux postes sont ensuite établis de la région de Taza à Kelaa des Sless, et le calme revient dans la région.

L'intention du résident général était d'orienter en 1919 notre activité vers la Moulouya, afin d'établir de larges communications entre Bou-Denib, la Maute Moulouya, Taza et Meknès. Mais les circonstances, — progression des Espagnols dans le nord, difficultés de ravitaillement, lenteur des communications, nécessité d'acclimater les bataillons nouvellement arrivés au Maroc et de ménager ceux que cinq ans d'efforts ont fatigués, — obligent de surseoir en partie à l'exécution de ce programme.

Néanmoins, des résultats appréciables sont obtenus : l'occupation d'Hassi Medlam et d'Hassi Ouenzga, en juillet, qui consolide la couverture nord de la ligne Taza-Oudjda et amène la soumission de Beni Bou Yahi. Le 26 octobre, l'agitateur Moulay M'Hammed ben Moulay Hassan, qui inquiétait les tribus du front nord récemment ralliées, est défait.

En 1920, le premier point du programme est l'élargissement de la trouée de Fès-Taza qui assurera la protection des tribus de la plaine et la sécurité des communications. Il est réalisé à la suite d'opérations de détail que marque l'installation de postes : à l'ouest, Tagnaneit, chez les Aït-Youssi; au nord-est, chez les Aït-Seghrouchen de Harira et les Riata, M'Sousa et Tnia, Kef Tebbal, Aïn Smia, Bab Azhar, Bechiine; à l'est, Bou Rached; au sud-est, Reggou. La création du chemin de fer de Guercif à Outat El Hadj, le long de la Moulouya, vient faciliter l'investissement du massif Ben-Ouraïn.

Dans le secteur Zaïan, le service des renseignements a mis à profit la longue période de stabilisation sur l'Oum

Er Rebia pour entamer un travail politique et nouer des relations avec les chefs dissidents. Ce travail a ce résultat : les fils et neveux de Moha ou Hammou se rallient à notre cause, 2.500 tentes Zaïanes se soumettent, Kenifra entier est dégagé et de nouveaux postes sont créés : Taka Ichiane, Oued Amassine, El Bordj, au nord-est, et au sud Zaouïa des Aït Ishaq, Tadjemout. Moha ou Hammon, toujours irréductible, s'est réfugié en montagne avec ses derniers partisans.

Dans le Tadla notre installation à Kef El Ahmeur, en septembre, à Zaouïa Ech Cheikh et sur la rive gauche de l'Oum Er Rebia, à Deehra El Oued, en octobre, viennent interdire aux dissidents l'accès de l'Oued Derna et la transhumance sur la rive nord de l'Oum Er Rebia.

Le front nord, le frond du grand Atlas et le front du sud devaient être passifs. Mais des événements imprévus vont sur le front nord provoquer une extension considérable de notre occupation. L'avance des Espagnols vers Checheouen détermine une action militaire de notre part. L'effervescence de la zone voisine risque, en effet, d'avoir de fâcheuses répercussions dans la nôtre. Aussi l'occupation d'Ouezzan est décidée. Nous commençons par déblayer la périphérie. Les tribus du sud-est, Seffa, Beni Mesguida et Beni Mestara, sont refoulées par l'action parallèle des Français et des Espagnols. Ouezzan est ensuite occupée. Des postes protègent la zone conquise : à l'est, Rihana, Teroual, Issoual; au nord, une ligne de postes jalonne la frontière espagnole. Les opérations ont duré du 17 septembre au 15 novembre.

Sur le front des grands caïds l'agitation provoquée par El Hiba est entretenue par ses deux successeurs, Belkacem N'Gadi et Ba Ali. A la tête d'une harka, le caïd Glaou défait Ba Ali le 31 juillet, pénètre dans le Todga et poursuit l'agitateur jusqu'à Aït El Fersi. Cette intervention ramène le calme dans le Dadès et le Todgha.

1921 s'ouvre sur une situation excellente. L'occupation

d'Ouezzan, la soumission des Zaïans, les succès du caïd Glaoui et les opérations chez les Beni Ouarain ont considérablement affermi notre influence. Le plan du maréchal Lyautey n'est pas de pacifier le Maroc tout entier, mais d'étendre dans un délai de trois ans, 1921, 1922 et 1923, notre autorité sur tout le Maroc dit « utile ». L'effort militaire, en effet, ne saurait être important ni prolongé. L'état dans lequel se trouve la France depuis la guerre s'y oppose. Il s'agit de réaliser avec économie dans le minimum de temps, avec le minimum d'effectifs et de crédits. L'occupation devra donc se limiter aux régions dont la possession est jugée indispensable pour garantir la sécurité et le développement des zones déjà pacifiées, ou qui offrent des ressources économiques particulières : forêts, mines, etc.

Les objectifs à atteindre sont tous situés dans le Moyen Atlas, qui doit être l'unique front actif. Toutefois, les événements vont nous obliger à de fréquentes interventions sur le front nord. En février 1921, les Djebala se révoltent. La propagande entretenue par les émissaires de Raissouli, d'Abd El Malek et favorisée par la présence chez les Beni Zeroual d'une troupe de dissidents, gagne les tribus qui se sont ralliées en 1920. Les Beni Mestara se soulèvent, puis les Beni Masguilda. Le poste d'Issoual est bloqué le 15 février, et l'action d'un groupe mobile est nécessaire pour le dégager. Quatre mois d'une campagne difficile amènent la défaite des révoltés. L'armature d'Ouezzan est ensuite renforcée par la création de postes intermédiaires : Hamriine, Ougrar, Sidi Moussa, Bou Srour et Zendoula.

L'insurrection riffaine et les incidents de Melilla en juillet viennent contrarier le développement des opérations envisagées sur le front du Moyen Atlas. Des complications sont à craindre dans notre zone, et le maréchal doit laisser sur le front nord une partie des troupes

dont l'utilisation était prévue pour la campagne du Moyen Atlas.

Cependant, le poste d'Issoual, à l'est d'Ouezzan, constamment bloqué, ne peut être ravitaillé que tous les six mois au prix d'opérations difficiles. En 1923, les effectifs nécessaires pourront être réunis pour mettre un terme à cette situation. Une campagne rapide portera notre front à hauteur d'Issoual.

Le massif Beni Ouarain, au sud de la route de Taza à Guercif et Fès, se présente sous l'aspect d'un bloc de hautes montagnes occupées d'ouest en est par la trouée des vallées du Zloul, affluent du Sebou, de l'oued Mellou-lou, affluent de la Moulouya. Ces vallées sont un lieu d'habitat pour les pasteurs Beni Ouarain. Les opérations de 1921 auront pour but d'y prendre pied et d'occuper les points de transhumance. Deux colonnes partant l'une de l'ouest, l'autre de l'est, remontent ces vallées, et après quinze jours de combats, la jonction est faite au début d'avril. 9.000 familles font leur soumission et le sud de la route de Taza à Fès est complètement dégagé.

Au centre du front du Moyen Atlas, le poste de Bekrit, entouré de groupements Zaïans, rebelles farouches ou brigands réputés, est sans cesse attaqué. Deux groupes mobiles partent de Taka Ichiane et de Bekrit, et occupent la rive nord de l'Oum Er Rebia. Notre installation à Ouaoumana, le 22 septembre, et sur le plateau de Mesgouchen, le 1er octobre, résolvent définitivement le problème zaïan.

Les opérations du Moyen Atlas continuent en 1922. Au début de l'année deux groupes mobiles sont constitués. Le groupe de la Moyenne Moulouya doit se porter, par la vallée du Souf ech Cherg, à la rencontre de celui qui a pour mission de remonter la vallée du Guigou. Action convergente qui doit aboutir à une liaison à travers le bloc Marmoucha, Aït Seghrouchen, Aït Youssi. Le premier groupe parvient, malgré une résistance opi-

niâtre des rebelles, à occuper la crête qui domine la vallée de la Moulouya. S'avançant vers l'est, il occupe Almis des Marmoucha, puis Engil. Parallèlement le second groupe a pris pied sur le plateau de Skoura. Mais la jonction ne sera pas effectuée. Les difficultés de transport, de ravitaillement, l'âpreté des combats disputés, la nécessité d'équiper le terrain après une avance aussi considérable contraignent à remettre à l'année suivante la fin des opérations. D'importants résultats ont cependant été obtenus : soumission des Beni Alaham, des Aït Youssi, de fractions importantes des Marmoucha et des Aït Seghrouchen, ainsi qu'une avance sensible de la ligne de nos postes. Dans la partie ouest du Moyen Atlas, des opérations sont effectuées en Haute Houlouya : Ksiba est occupé en mars, puis la colonne du Tadla rejoint deux groupes mobiles qui, partis d'Itzer et de Midelt, ont remonté les deux rives de la Moulouya. Fin 1922, est opérée la réduction du saillant entre Beni Mellal et Azilal et la prise d'Ouaouizert. Cette action a été appuyée par la harka Glaoua.

L'année 1923 est la dernière de la période fixée pour l'occupation du Maroc dit utile. L'effort portera sur le Moyen-Atlas, particulièrement vers le centre, dans la région des Marmoucha et des Aït Seghrouchen. Le maréchal Lyautey décide de faire participer à cette campagne tous les effectifs disponibles. Trois groupes mobiles sont constitués. Celui de Taza occupe Berkine, puis, contournant le bloc montagneux des Beni Ouarain par le nord, refoule la dissidence dans la haute montagne et laisse quelques postes. Dans le courant de juin, il arrive à Skoura pour prendre part aux opérations qui auront pour théâtre le massif du Tickoukt, au sud-ouest des Beni-Ouaraïn, refuge des Aït Seghrouchen de Sidi Ali. Le groupe mobile de Fès, parti d'Almis du Guigou, et celui de Meknès parti d'Engil, enlèvent le 20 mai les hauteurs de Boulman, Bou Arfa et font liaison. Cette action

nous ouvre l'ancienne route impériale de Fès au Tafilalet. Une ligne de postes jalonnent le passage Oum Jeniba, Bou Arfa, Bouluane. Le troisième groupe descend ensuite la vallée de la Seghina, affluent du Guigou, en suivant la plaine qui borde le flanc sud-est du Tichoukt. Après de violents combats, il s'empare au mois de juin des hauteurs du Bou Khamoudj et de la cuvette d'El Mers. La liaison entre la région de Skoura et celle d'El Mers est ensuite effectuée. Le premier groupe descend du nord au sud, tandis que le troisième groupe se porte vers le nord à sa rencontre. La jonction se fait le 17 août à Tassirat. Au troisième groupe mobile échoit la tâche d'opérer chez les Aït Bazza, fraction des Marmoucha, il réalise la liaison entre la plaine de la Seghina et la vallée de la Moulouya par Tizi N'Taïda. Ce pendant que le premier groupe mobile est remonté vers le nord et dégage les abords de la vallée du Zloul.

Pendant que se déroule cette campagne, marquée de durs combats, des opérations de détail sont effectuées pour dégager la vallée de l'Oum Er Rabia. Nos postes sont poussés sur les pentes du Moyen Atlas, entre Anougal et Beni Mellal. En juillet, à la suite des opérations entreprises chez les Aït Ougudid, le marabout Ahansali, devant Azilal, un de nos adversaires les plus résolus, fait sa soumission. Notre influence en est étendue dans le Grand Atlas, aux confins du Dadès.

En 1924, l'occupation de Bou Ichbaren et celle de Taghrout resserreront l'étreinte et priveront les Aït Seghrouchen de leur dernière zone de transhumance. Toute la partie centrale du Moyen Atlas, entre le pays Zaïn soumis et le Tichoukt, a été réduite. De faciles communications sont ainsi assurées entre les régions de Fès, de Meknès, et le sud marocain, Midelt, Bou Denib. Au sud-ouest, les opérations nous ont menés au flanc de la montagne, au seuil de l'Oued El Abid.

Toute l'attention du maréchal se portera désormais, jusqu'à son départ du Maroc, sur le front nord. Ce front, jusqu'alors considéré comme passif, est complètement découvert. L'action des émissaires riffains, le bruit des succès des rebelles, la crainte de leurs répressions, et aussi le réveil d'instincts mal étouffés sous une soumission récente, créent un malaise qui chemine, se propage parmi nos tribus au contact de la zone espagnole. Quelques manifestations hostiles se produisent, comme l'agression chez les Beni Zeroual en avril 1924. L'inquiétude gagne les tribus de l'Ouergha, habitants de plaines fertiles que leur richesse désigne comme une proie aux appétits des montagnards déchaînés. Aussi devient-il nécessaire d'occuper la rive nord de l'Ouergha et de renforcer notre armature. A la fin de mai 1924, les différentes parties de la ligne des hauteurs qui borde au nord la vallée du Moyen Ouergha sont occupées, une ligne de postes est établie du Haut Leben à l'Aoudiar. En même temps, le front au nord de Taza est renforcé, et au mois d'octobre, nous procédons à la consolidation de notre aile gauche qui vient s'appuyer au Lukkos. La ligne de couverture est jalonnée en gros par : Teroual, Tafrant, Bibane, Mezraoua, Sker, Taounat. Toutes les disponibilités du Maroc augmentées de deux bataillons et d'un escadron venus d'Algérie, sont affectées à la garde du front nord. En janvier 1925, la capture de Raissouli et l'écrasement des Khmès viennent consolider la puissance d'Abd el Krim, ajouter à son prestige et à la crainte qu'il inspire. La crise éclate au mois d'avril 1925...

§

J'ai laissé parler les faits tels que les relatent les documents militaires établis avec soin. Les hommes de ma génération les ont vécus avec d'autant plus d'émotion que nous savions l'Allemagne toujours prête à exploiter

nos moindres difficultés et, après la grande guerre, l'Espagne elle-même aux prises avec des difficultés insurmontables, l'Italie dépitée et inopinément exigeante, tandis que la très correcte et très loyale Angleterre laissait à ses agents et à ses marchands toute liberté de manœuvres secrètes au milieu de ces difficultés et de ces exigences.

Nous voici arrivés à l'instant de la plus grande épreuve que la France coloniale ait jamais subie. Il faut désormais autre chose qu'une énumération rapide et chronologique. D'avril 1925 à juin 1926, la France a joué au Maroc une partie décisive, non seulement pour le maintien de son protectorat sur l'empire chérifien, mais aussi pour son avenir dans l'Afrique du Nord. Qu'elle l'ait gagnée, qui s'en étonnerait? Notre pays a su consentir les plus lourds sacrifices d'argent et d'hommes, malgré sa situation financière et son horreur de la guerre. Mais ces sacrifices immenses eussent peut-être été vains si elle s'en était tenue à imposer à des populations subjuguées la menace permanente de ses divisions. Elle a fait plus et mieux, elle a su affermir la confiance de l'Islam dans sa force et sa générosité. S'il fallait tout de suite, avant même d'aborder l'historique des événements, donner des preuves de l'attraction française sur nos associés musulmans, je citerais ces deux exemples : En juin 1925, des bandes de fanatiques descendaient des hauteurs du Riff sur Taza, verrou de la grande artère algéro-marocaine; sur les mêmes pistes, en juin 1926, un an après, presque jour pour jour, des familles riffaines, groupées par centaines et poussant devant elles leurs troupeaux, prenaient encore Taza pour but. Ces guerriers et ces familles provenaient des mêmes tribus. La ruée s'était transformée en exode. De proie, Taza était devenue refuge. L'adversaire de la veille nous demandait asile et protection. Autre exemple : un service régulier d'autobus allait, dès mai 1927, de Fès à Ouezzan, de Fès et de Taza

au Nord-Ouergha, région où l'on se battait un an auparavant, jour pour jour.

La crise débute, disais-je, le 11 avril 1925 par le brusque envahissement du pays Béni Zéroual par des bandes riffaines. A ce moment, Abd el Krim n'est pas seulement le maître du Riff. Il étend son autorité effective sur les Ghomara et les Djebala. Après quatre ans de lutte, l'Espagne a renoncé à lui disputer les trois quarts de la zone que lui ont dévolue les traités. Ses succès lui ont apporté prestige, armement, munitions. Il prend figure de chef musulman, vainqueur de la nation chrétienne par excellence.

Contre nous, son action cherche à susciter, dans les directions les plus dangereuses, l'insurrection progressive des tribus. Son nom réveille et exalte le fanatisme. Ses bandes répandent la terreur chez les hésitants par la capture d'otages, leur massacre au moindre grief, par les exécutions sommaires et par l'incendie. Le pillage est la récompense promise aux défections. Au sac de Fès, qui n'aura sa part de butin?

Aux infiltrations, génératrices de rébellions, nous ne pouvons opposer que l'activité des groupes mobiles. Mais ces groupes, peu nombreux, doivent avant tout ravitailler, dégager ou replier les garnisons des postes échelonnés le long de l'Ouergha. Il leur faut aussi parer à des poussées pressantes en direction de Fès et de Taza. Il leur faut en même temps arriver assez tôt partout où la dissidence qui commence va s'achever en rébellion complète. Pendant quatre mois, ils tissent sur tout le front cette épuisante trame de Pénélope. Leur « valse », suivant le mot du troupier, leur valse héroïque unie à la magnifique ténacité des postes encerclés, endigue la progression riffaine, avant qu'elle ait pu atteindre, par delà la route de Taza, les taches de dissidence du Moyen et du Grand Atlas. Mais, à plusieurs reprises, le danger avait été grand et l'armature marocaine, forte seulement

de trente bataillons en avril et de quarante-deux en juin, avait menacé de craquer.

La première poussée sur Fès s'exerce en ligne droite, du nord au sud, sur la direction générale Zaouia d'Amjott, postes de Tafrant, Bibane, Kelaa des Sless. La défection des Beni Zéroual est complète en une semaine et, dès le 18 avril, elle est suivie par celle des tribus situées au nord de l'Ouergha : Beni-Ouriaghel, Jaïa, Mezziat, Ghioua, Mezraoua. Puis, le mouvement s'étend à la rive droite, chez les Sless et les Hayaïna. Le groupe du général Colombat, remontant au nord jusqu'à Tafrant, ravitaille les postes et enraye l'élan des assaillants.

En mai, la rébellion se propage vers l'est et se rend maîtresse des deux rives de l'Ouergha. Tous nos postes de la rive droite sont repliés ou perdus, à l'exception de Tafrant, Bibane ou Taounat. On ne peut passer sous silence la résistance héroïque du fortin de Bibane au sommet duquel une poignée d'hommes, soutenus par l'énergie inflexible du sergent Bernès-Cambot, reste pendant quarante-cinq jours une cible sanglante et se sacrifie jusqu'au dernier, afin de fixer une fraction des forces berbères et permettre à nos troupes de se concentrer et de sauver Fès.

En juin, se produit en effet la seconde poussée sur Fès, cette fois plus à l'est, par la vallée du Leben. Elle atteint Souk el Arba de Tissa, à une étape de Fès. Le groupe Lagarde réussit à briser l'ataque et, à partir du 25 juin, à la refouler vers le Haut Leben.

Fès, sauvée par cette manœuvre, met Taza en danger. Il ne reste plus sur la ligne Kiffane-Taza qu'une faible défense. Les Tsoul et les Branès, qui jusque-là ont résisté à la propagande riffaine, cèdent à leur tour dans la semaine du 24 au 30 juin. En même temps, le 30 juin, une poussée riffaine se déclanche à l'autre extrémité du front, en direction d'Ouezzan et du Gharb. Les Ghouna, les Ghezaoua, les Béni Mesguida font défection. La popula-

tion civile d'Ouezzan et de Taza doit être rapidement évacuée. Des bandes parviennent jusqu'à la voie ferrée et la coupent. Cette première quinzaine de juillet est tragique. Qu'à l'une ou à l'autre aile, à l'ouest, les groupes Freydenberg et Nieger, à l'est, les groupes Billotte, Lagarde et Giraud éprouvent un échec, et les renforts attendus qui sont en route pour Oran et Casablanca risquent de trouver notre front rompu, devant un front riffain s'étendant, en plein Maroc dissident, du Loukkos à l'Ouergha et de l'Ouergha à la haute Moulouya et à l'Oued El Abid. A la mi-juillet, les rebelles ne sont plus qu'à quelques kilomètres de Taza et le maréchal Lyautey doit donner l'ordre de défendre la ville jusqu'au bout. Dans tout le Maroc, la foi dans la France, restée intacte pendant les quatre ans de la guerre européenne, s'inquiète et fléchit.

Le rétablissement militaire va être aussi prompt que le danger a été grand. Dès le 10 juin, le président du Conseil, M. Painlevé, s'est rendu en avion au Maroc et a mesuré la gravité d'une crise qui est sans doute dans son origine une crise d'effectifs, qui est déjà dans ses effets une crise de prestige et qui peut, par ses conséquences, être la perte pour la France de sa situation prépondérante dans l'Afrique du Nord. A son retour, le gouvernement a décidé de demander au pays un grand effort. Toutes les troupes nécessaires sont préparées dans la Métropole et dans l'Armée du Rhin. Un échange de vues avec l'Espagne est entrepris. Il aboutit aux accords de juillet qui fixent une politique commune à l'égard du Riff et rendent possible une coopération militaire. Abd el Krim est avisé de la généreuse autonomie que, dans le cadre des traités, la France et l'Espagne s'engagent à concéder aux tribus riffaines et djebala. Il se dérobe à l'invite et porte seul la responsabilité de la guerre.

Le 7 juillet, un décret institue le commandement supérieur des troupes du Maroc et le confie au général Naulin. Le 17 juillet, le maréchal Pétain vient en avion procéder

à un examen d'ensemble et régler les attributions respectives du résident général et du commandement supérieur. Le 17 août, après avoir pris contact avec le général Primo de Rivera et le général San Jurjo, il est de retour au Maroc, avec la charge d'assurer la direction des opérations.

Dans les premiers jours d'août, la progression riffaine est partout arrêtée. L'arrivée successive des renforts permet par des opérations locales de dégager d'abord les environs d'Ouezzan, puis, dans la seconde quinzaine du mois, de couvrir Taza et la voie ferrée par notre installation chez les Tsoul et les Branès. Au début de septembre, les derniers débarquements de troupe et de matériel se terminent. L'armée du Maroc s'élève à 130.000 hommes, elle est dotée de tout l'armement moderne en artillerie de tout calibre, en chars de combat, en moyens de défense et de liaison. Elle dispose de 30 escadrilles. De son côté l'armée espagnole a été renforcée et ses effectifs sont voisins de 100.000 hommes. On évalue à 35.000 le nombre des réguliers riffains et à une cinquantaine de mille le nombre de guerriers susceptibles, sous leur pression, de s'adjoindre à eux.

Le commandement français envisage d'abord un plan qui tendrait, par deux actions puissantes menées l'une au nord de Fès dans le pays des Beni Zeroual, l'autre au nord de Taza, chez les Tsoul et les Branès, à refouler jusqu'à la frontière franco-espagnole les bandes riffaines et à imposer la soumission, avant l'hiver, à toutes les tribus dissidentes de la zone française. Après ses entretiens avec le commandement espagnol, le maréchal Pétain arrête un plan qui aura un autre objectif : porter la guerre dans le pays Beni Ouriaghel, la tribu même d'Abd el Krim. Le commandement espagnol a en effet résolu d'occuper la baie d'Alhucémas et d'attaquer Ajdir. Il doit s'efforcer en outre, si ses ressources en effectifs le lui permettent, d'organiser des colonnes qui, partant de Melilla,

se porteront vers l'est, en direction du Kert. On peut donc espérer, sans que cependant la promesse espagnole soit formelle, que la liaison des troupes françaises et espagnoles s'effectuera assez en avant et assez à temps pour qu'une action commune sur Targuist, centre du pays Beni Ouriaghel, soit réalisable avant la mauvaise saison.

Malgré les difficultés de la mise en place, du côté français, sur un front de 300 kilomètres, avec des moyens de transport réduits, de cinq divisions, de leur matériel et de leurs approvisionnements, et malgré la résistance éprouvée, du côté espagnol, devant Ajdir, la manœuvre se dessine en septembre et en octobre. La cavalerie française atteint bien le Kert le 10 octobre, mais la soudure avec les troupes espagnoles ne peut être obtenue que beaucoup plus à l'est, sur la Zerakna. Les pluies surviennent. Il est trop tard pour continuer les opérations actives. Le maréchal Pétain décide alors de constituer un front défensif, jalonné par des postes retranchés, tenus par de gros effectifs et bien outillés, à l'abri desquels l'armée du Maroc prendra ses quartiers d'hiver.

La ligne choisie passe, de l'ouest à l'est, par les deux bastions avancés d'Ouezzan, Tafrant, Taounat, Djebel Nador et par les deux courtines du Moyen Ouergha et du secteur Tsoul-Branès. Sur l'ensemble du front, elle est sensiblement en retrait par rapport à la ligne d'avril 1925. A l'est seulement, au nord de Kiffane, elle la dépasse par un saillant prononcé. Elle laisse en dehors de sa protection la plupart des tribus des deux rives de l'Ouergha qui ont fait défection au moment de l'agression. Elle répond à des considérations d'ordre militaire. Elle n'est pas une limite adaptée aux besoins d'une action politique, et elle n'est en aucun point la frontière internationale des deux zones. Elle est faite uniquement pour la défense pendant les mois d'hiver.

Un redressement militaire complet, un prestige restau-

ré, un Maroc à couvert contre tout risque, mais une puissance riffaine, ébranlée et non abattue, le bloc de la dissidence à peine entamé, une armée immobilisée dans l'attente d'une nouvelle campagne, telle est en peu de mots la situation que trouve, en débarquant à Casablanca, le 27 octobre 1925, le nouveau commissaire résident général, M. Steeg.

III

M. Steeg arrive au Maroc avec la mission et l'ardente volonté de rétablir la paix. Sur quelles bases, à quel prix? Quel est le champ ouvert à son action politique?

La paix avec le Riff, c'est celle qu'a définie à Nîmes, dans son discours du 3 octobre, le président du Conseil. La France et l'Espagne, en effet, ont signé le 18 juillet un mémorandum exposant leurs conditions. Deux mandataires l'ont tenu pendant trois semaines à Melilla, du 24 juillet au 14 août, à la disposition d'Abd el Krim, sans que ce dernier consentît à en prendre officiellement connaissance : toute l'autonomie, compatible avec le statut international du Maroc, sera accordée aux tribus riffaines et djebala; les négociations porteront sur la remise réciproque des prisonniers, l'amnistie sans réserves, la fixation du régime nouveau, la détermination des territoires qui en jouiront, la composition des effectifs de police, la liberté commerciale, le trafic des armes et l'occupation pacifique par l'Espagne d'un secteur du littoral.

L'accord franco-espagnol est toujours en vigueur. Il en résulte que, si Abd el Krim est tenté d'essayer d'entrer en pourparlers avec le résident général, ce dernier ne pourra accueillir l'émissaire qu'une fois admise la négociation conjointe avec les deux nations. Dans les premières semaines de l'arrivée au Maroc de M. Steeg, le cas

se produit effectivement. Quelques personnages sans mandat reconnu, mais prétendant parler au nom d'Abd el Krim et dont Gordon Canning est le plus notoire, cherchent le contact avec la résidence. Ils disparaissent dès qu'ils se rendent compte que le représentant de la France exige que la condition préalable du mandat régulier et de la négociation conjointe soit satisfaite. Plus tard, en janvier, Abd el Krim se décide à envoyer un mandataire qualifié; il prétend ne vouloir causer qu'avec la France; mais il se résout bientôt à négocier avec la France et l'Espagne. L'attitude prise dès le début par M. Steeg et par la suite ses déclarations ont eu pour résultat d'empêcher toute équivoque. Elles ont écarté les manœuvres suspectes et elles ont amené Abd el Krim à faire lui-même la preuve que si la paix généreuse, offerte par les deux puissances protectrices, n'est pas réalisée, c'est qu'il ne veut ou ne peut l'accepter.

A l'égard des tribus dissidentes ou insoumises de la zone française, la situation n'est pas la même. Vis-à-vis d'elles le résident général a toute liberté pour mener à sa guise son action politique. Si même les effets de cette action se prolongent au delà de la frontière et atteignent les tribus de la zone espagnole, l'entente franco-espagnole n'en sera que mieux servie.

En principe donc, le champ est libre pour une action politique sur les tribus. En fait, que d'objections! Ces tribus, observe-t-on, sont dissidentes ou insoumises. Les dissidentes, ce sont celles qui, d'avril à juillet, ont cédé à la pression riffaine, ont fourni des otages à Abd el Krim, et se sont montrées contre nous d'autant plus ardentes dans l'attaque, avides dans le pillage, cruelles dans la traîtrise qu'elles avaient davantage à craindre, en cas d'échec, nos justes représailles. Comment espérer provoquer un revirement chez les Rhouna, les Ghezaoua, les Beni Mesguilda, les Beni Ouriaghel, les Beni Zeroual, les Senhadja de Mosbah, pour ne citer que ceux-là, qui

ont soutenu une lutte si âpre contre nos groupes mobiles et se savent si compromis?

Quant aux tribus de la rive droite de l'Ouergha, qui n'ont jamais été soumises ni au Maghzen, ni à nous, et chez lesquelles Abd el Krim a de longue date introduit ses caïds et leurs gardes, par quel côté sont-elles vulnérables à une action qui ne soit pas de pure force? Les Gueznaïa, les Marnissa, les Senhadja de Gheddo, les Beni Oulid, les Beni Ouendjel, les Ouled Bou Slama et Fenassa, les M'Tiuoa de l'Outa étaient restés jaloux de leur indépendance, quand, en 1924-1925, notre avance pacifique nous avait mis à leur contact sur l'Ouergha. Peut-on supposer qu'ils se montreront désormais moins irréductibles? D'ailleurs, dissidents et insoumis seraient-ils, contre toute vraisemblance, disposés à composer avec nous, comment le pourraient-ils? Ne se laisseraient-ils pas arrêter par leur position même entre les montagnes du Riff et nos lignes? Notre front qui se stabilise et se bastionne, tandis que nos arrières s'équipent et s'installent, c'est la preuve manifeste que les opérations seront arrêtées pendant l'hiver. S'ils se soumettent, ils ne peuvent escompter que nos troupes avanceront pour les couvrir. Le risque d'être livrés à eux-mêmes contre les vengeances riffaines ne suffirait-il pas à les arrêter? En définitive, une action politique hérissée de tant de difficultés, n'est-elle pas d'avance vouée à l'échec? Le plus sage n'est-il pas de s'en abstenir, alors que la solide barrière du front défensif donne au Maroc les garanties d'un labeur paisible? Au printemps tout sera prêt pour une grande offensive.

Les politiques sont parfois les plus audacieux. Tout pénétré qu'il soit de la réalité de ces objections, M. Steeg n'oublie pas que la psychologie de l'âme musulmane ne s'enferme pas dans la rigueur d'un raisonnement, et il pense que d'autres facteurs sont à considérer. Crise de prestige, la crise marocaine doit se dénouer par le réta-

blissement de notre prestige, et le prestige de la France dans l'Islam est traditionnellement fait de deux éléments qui, séparés, n'ont que leur vertu propre, mais qui, soudés l'un à l'autre, lui assurent sa prééminence : la force et la générosité. La puissance française a, pendant un trop long printemps, paru amoindrie. Elle s'affirme avec plus d'éclat que jamais, depuis que nos magnifiques divisions ont traversé les cités marocaines et sillonné les pistes du front, depuis que le ciel est tout bruissant du vol de trente escadrilles. Qu'à l'arrière du front, le calme revenu, le labeur repris, les marchés retrouvés, les infirmeries rouvertes, les écoles multipliées, les mosquées restaurées, les fellahs traités en amis, que partout se manifestent la générosité et la sollicitude française et que ce tableau d'une paix accueillante soit offert aux dissidents comme prix de leur soumission, est-ce que cela n'entrera pas en balance dans leurs méditations avec les sévérités du régime riffain? La notion du front défensif, si indispensable qu'elle soit, ne doit pas être poussée à l'excès. Elle n'est vraie que dans le domaine militaire. Elle est sans analogie avec les fronts de la grande guerre. Il n'y a pas au Maroc deux armées face à face et deux fronts parallèles, à l'abri desquels les adversaires préparent l'offensive du prochain printemps. Devant le front français, il y a des tribus, qui, de toute manière, seront demain des tribus françaises. L'arrêt des opérations ne sera pas du temps perdu, si ce temps est employé à convaincre ces tribus que leur sort dépend de leur choix. Ou bien, venant à nous, elles participeront à tous les profits de la paix française, ou bien, si elles tardent trop, elles déclancheront elles-mêmes contre elles le formidable appareil militaire dont elles peuvent suivre l'aménagement et mesurer la puissance.

Confié aux officiers des affaires indigènes, utilisant le dévouement de caïds sûrs, faisant appel aux influences des zaouias restées fidèles, le travail politique se développe

en novembre avec intensité. A la pression des menaces riffaines il oppose une propagande de promesses françaises. Bientôt avec leurs seuls moghazenis et goumiers, les officiers du service des affaires indigènes franchissent le front tenu par les troupes régulières et se hasardent dans les mechtas et douars dissidents. Sur les souks ils palabrent avec les notables et se mêlent à la foule, cherchant et retrouvant parmi elles d'anciens administrés. Leur hardiesse ne va pas sans replis précipités, quand la réaction riffaine se fait trop vive; et quand leurs palabres réussissent avant que les avions aient pu être avisés, il leur arrive d'être bombardés par méprise. Leur audacieuse pénétration rappelle par certais côtés l'infiltration riffaine d'avril et mai, mais c'est une infiltration à rebours, qui rassure au lieu de terroriser et qui tend, non le poignard, mais la main.

Pendant deux mois, en dépit de la diversité et de l'intensité de la propagande, et malgré le succès de nombreux raids, le mouvement de soumission ne se dessine pas. A nos invites, les tribus ne répondent pas par des attitudes hostiles ou des refus brutaux, mais par des hésitations fondées sur la crainte. Sans doute, elles ont fait leur choix entre la chance riffaine et la nôtre, mais elles redoutent les répliques d'Abd el Krim. Venez chez nous, installez vos postes chez nous, disent-elles. Non seulement nous ne nous battrons pas contre vos troupes, mais nous nous battrons avec elles. On ne peut encore leur donner la promesse de protection qu'elles réclament, et, comme nos moyens sont limités à nos goums et partisans, cette promesse ne pourra jamais leur être faite formellement, si bien que quelques tribus, comme les Beni Zeroual du nord, chez lesquelles le parti riffain a le plus d'adeptes, demeureront jusqu'à la fin dans une expectative toujours prudente, mais de plus en plus orientée vers nous.

Les premières soumissions importantes se produisent dans la seconde quinzaine de décembre 1925. Elles se

déclanchent à l'est, entre le saillant le plus avancé du front de l'Ouergha, parmi les tribus qui n'ont jamais été soumises, mais qui, se sentant les plus exposées aux futures actions millitaires, sont les plus ouvertes aux effets de l'action politique. Conduits par leurs officiers des affaires indigènes, avec l'aide d'un chef de guerre, le caïd Amar d'Ahmidou, nos partisans Guesnaya et Branès décident à la soumission la totalité des Marnissa, des Senhadja de Gheddo, des Beni Oulid. A leur suite, les petites tribus du Haut-Ouergha, les Beni Ouendjel, les Fenassa, les Ouled Bou Blama chassent les chefs riffains et se rallient à nous. A l'ouest, dans le secteur d'Ouezzan, les Beni Mestara, et au centre, dans la région de Fès, les Senhadja de Mosbah, puis les Ghioua, les Mezziat, les Hayaïna, commencent à se désagréger et une partie notable de leurs fractions se soumettent ou rejoignent les fractions restées soumises. Au premier janvier 1926, l'aman a été en quinze jours accordé à 11.233 familles.

Devant l'ampleur d'un tel mouvement, qui non seulement l'affaiblit, mais encore abaisse son prestige et constitue un si dangereux exemple, Abd el Krim réagit avec vigueur. Nos partisans ont atteint, dépassé même la frontière de notre zone. Ils sont au pied des cols du Riff. Ils doivent rétrograder sous la pression riffaine et se rapprocher du front occupé par les troupes régulières. La perte de terrain par les partisans n'a pas d'importance propre, mais leur recul serait grave s'il provoquait une défaillance parmi les tribus qui viennent de se rallier. Trois mois d'efforts, marqués par de si beaux résultats, vont-ils être annihilés? Soutenus par l'aviation et parfois le canon des postes, mais sans qu'un bataillon des troupes régulières soit engagé, les goums et les partisans ne se laissent pas rompre et pas une tribu ne change de camp. Bien mieux, les ralliés de la veille se joignent à nous et c'est avec des guerriers fournis par les Marnissa, les Beni Oulid, les Beni Ouendjel, les Fenassa et les Ouled

Bou Slama que la poussée riffaine est brisée et c'est sous leurs contre-attaques qu'elle cède bientôt : le terrain cédé est repris.

En février, la soumission des M'Tioua de l'Outa et des tribus voisines provoque une nouvelle tentative de réaction. Abd el Krim confie à un de ses meilleurs lieutenants, le Khamlichi, des contingents nombreux, plus de 2.000 fusils, pour châtier les M'Tioua de l'Outa et rétablir son influence sur la rive droite du Moyen Ouergha. Cette fois encore, partisans et ralliés arrêtent l'attaque. A Bou Reloud-Imeghden, l'affaire est chaude et un groupe de partisans compte soixante tués, mais aucune défection ne se produit.

Ainsi donc, l'action politique ne nous rend pas seulement des familles, elle nous apporte des guerriers. En janvier, février, mars, six mille familles nouvelles reçoivent l'aman. Au 1er mai, le total atteindra dix-sept mille familles. Si on songe que la mobilisation riffaine arme aussi bien les jeunes gens et les vieillards que les hommes valides et trouve chez tous de redoutables tireurs, c'est plus de vingt mille hommes qu'Abd el Krim perd de la sorte pendant l'hiver, c'est en tout cas 17.000 partisans et travailleurs qui grossissent nos rangs. C'est au bas mot 80.000 sujets qui reviennent ou passent sous l'autorité du Maghzen et c'est toute une province, dont nous n'occupions en avril 1925 que la petite moitié, qui se trouve rattachée à la zone française. C'est un glacis de sécurité, large de 10 à 20 kilomètres, qui s'étend au delà du front bastionné.

Au 1er novembre 1925, nous n'avions ni dans le secteur d'Ouezzan, ni sur les deux rives de l'Ouergha atteint la ligne perdue au moment de l'agression riffaine; nous l'avons rejointe au nord de Taza, dans la région de Nador et de Tizi-Ouzli. Au 1er mai, il ne reste à occuper dans la zone française que l'étroite bande du pays Chezaoua et la poche des Beni Zeroual; tout le bassin du Moyen et du

Haut Ouergha est libéré des Riffains. Nos partisans campent au delà de la frontière internationale. Ils sont en pleine zone espagnole et ils couvrent au loin les troupes régulières qui, grâce à eux, pendant tout l'hiver, n'ont pas été inquiétées et ont pu jouir sous leur protection d'un repos aux rares alertes. Dans un mot pittoresque, qui a fait fortune au Maroc, M. Steeg pouvait dire: « L'artichaut riffain, je le mange feuille à feuille. » Le mot était si vrai que dans une lettre du résident général en date du 10 février 1926 je retrouve ces mots confiants : « Tout mon effort tend à pacifier la zone française entièrement avant le mois d'avril et chaque jour je *m'attache à enlever une feuille, une demi-feuille, un quart de feuille de l'artichaut riffain.* » Et dans la même lettre je relis ceci : « Je regarde mon jeu et j'attends qu'Abd el Krim abatte le sien. Je crois pouvoir attendre plus longtemps que lui. »

L'infiltration à rebours, ses progrès en novembre, ses succès en décembre ont ouvert les yeux à Abd el Krim. L'hiver ne lui apporte pas le répit escompté. Les fronts français et espagnols sont bien immobiles, mais si la menace de l'invasion n'est plus immédiate, un autre danger se précise, la désagrégation du bloc dont son prestige était en quelque sorte la clef de voûte. Le temps est venu de négocier autrement que par d'officieux porte-paroles. L'heure est passée des aventuriers qu'il dupe et qui le dupent, mais qui, retenant l'attention, servent sa cause dans le monde, en attendant qu'il les désavoue. En décembre 1925, alors que les tribus du Haut-Ouergha sont déjà perdues pour lui et que celles du Moyen-Ouergha sont ébranlées il fait écrire par Azerkane au contrôleur de Taourirt, M. Gabrielli. Taourirt est le lieu de passage des travailleurs riffains qui, en temps ordinaire, vont par milliers faire la moisson en Oranie. M. Gabrielli connaît bien Azerkane et est resté en relations avec lui. Azerkane propose une rencontre où l'on traitera d'un ravitail-

lement des prisonniers. Le gouvernement français accepte le principe d'une mission sanitaire et s'entend avec l'Espagne sur le mode de ravitaillement. Abd el Krim, avisé, envoie à Taourirt le caïd Haddou pour régler l'opération et celui-ci apporte en même temps des propositions de paix (10 février 1926). Elles ne l'éloigneraient pas absolument des conditions énumérées dans le discours de M. Painlevé à Nîmes sans l'exigence préliminaire qu'Abd el Krim essaye encore de formuler. Il ne veut traiter qu'avec la France. La manœuvre est évidente pour dissocier ses deux adversaires. M. Steeg la souligne auprès du gouvernement, mais il pense que cette manœuvre écartée, des pourparlers au nom des deux puissances dans lesquels seront liés le ravitaillement des prisonniers et les conditions de paix, peuvent être pour nous profitables. De toute façon, les prisonniers en tireront secours, aide et meilleurs traitements, et même s'ils n'aboutissent pas, parler de la paix avec Abd el Krim, ce sera faire pénétrer l'idée de la paix chez les tribus riffaines. Cette idée, l'action politique menée sur le front la propage chaque jour un peu plus, avec un succès croissant, chez les tribus de la périphérie, avec lesquelles nous sommes en contact direct. Restent des tribus plus lointaines, les Beni Touzine, Beni Ouriaghel, Beni Amret, Targuist, Senhadja de Srir. Il faut une voie qui mène à elles et un thème de propagande qui les touche. Leur lassitude est certaine; elles aspirent au repos. Elles s'enivreront, fût-ce en secret, de l'espoir d'une paix prochaine. Il faut leur en offrir l'image. Tout cela, les missions sanitaires et les pourparlers de Taourirt peuvent nous le donner.

Le 26 février, Haddou a accepté de traiter conjointement avec les deux gouvernements; c'est qu'Abd el Krim se sent de plus en plus menacé par la progression de nos partisans et l'insuccès de ses ripostes, et c'est aussi qu'il ne doute plus de la modération de la France. Le 3 mars, les deux gouvernements sont d'accord pour considérer

que des négociations sont possibles et ils en préparent les bases. L'entente se fait sur les quatre points suivants: soumission d'Abd el Krim au Sultan : éloignement du Maroc d'Abd el Krim; désarmement des tribus qui recevront des garanties à préciser; reddition réciproque des prisonniers. Abd el Krim est alors invité à envoyer à Taourirt deux représentants qualifiés pour y recevoir le texte des conditions concertées. Azerkane et Haddou arrivent à Taourirt le 24 mars. Le 1er avril, Abd el Krim accepte de négocier sur les bases économiques et il demande une trêve. Une entente rapide entre les deux gouvernements accorde la trêve, moyennant un alignement pacifique des troupes françaises et espagnoles sur le Kert, à hauteur de Souk el Tleta d'Azlef.

La première rencontre des trois délégations a lieu le 18 avril à Camp-Berteaux et les premières conversations font apparaître un malentendu. La reddition réciproque des prisonniers sera traitée en premier lieu, dit le texte de la communication définitive faite aux Riffains, et la trêve sera accordée moyennant l'alignement sur le Kert. Ce sont là deux conditions préalables, à satisfaire avant l'ouverture de la conférence, déclare la délégation espagnole. Ce sont deux conditions qui s'ajoutent aux conditions de fond, objecte la délégation riffaine, et qui doivent être discutées en même temps. Les délégués riffains en réfèrent à Abd el Krim et les délégués français et espagnols à leurs gouvernements. L'incertitude se prolonge. C'est M. Steeg, à Madrid, le 25 avril, qui lève l'indécision dans une conversation avec le général Primo de Rivera.

La conférence d'Oudjda s'ouvre réellement le 26 avril. Elle n'a, en principe, que cinq jours devant elle: les pourparlers doivent être clos le 1er mai, date fixée pour la fin de la trêve. Les délégués riffains ont un mandat impératif d'Abd el Krim. Ils ne peuvent consentir de concessions sans son assentiment. A plusieurs reprises, ils vont

le consulter en avion. Sur deux points essentiels, il se montre irréductible : son éloignement du Riff et le contrôle de désarmement.

Les cinq jours de la conférence s'achèvent et les délégués riffains demandent à consulter une dernière fois Abd el Krim. Le commandement français n'y fait pas d'objections. Les pluies ont embourbé les camions, fait déborder les Oueds. Un répit permettra de faire coïncider l'offensive avec la fin de la trêve. Le président de la conférence accorde le délai sollicité. Au retour des délégués riffains, c'est la rupture et les opérations recommencent le 7 mai. La trêve, provoquée par la conférence, avait duré vingt et un jours.

Certains qui, pendant la conférence, n'en discernaient pas encore la portée, disaient d'elle qu'elle retardait les opérations, et de la trêve, qu'elle permettait aux Riffains, délivrés des partisans et des avions, de renforcer leur défense. Ils en tiraient la conséquence que la politique d'Oudjda allait rendre la guerre plus longue, la résistance plus opiniâtre, les combats plus sanglants. Dans ces critiques la part de l'erreur n'était pas moindre que cele de l'hypothèse. L'erreur, c'était de croire que la conférence entraînait un décalage des dates dans le plan d'opérations. Ce plan, arrêté le 17 mars à Ouezzan par les états-majors français et espagnols, avait prévu des opérations préliminaires en avril, qui amèneraient progressivement les troupes françaises et les troupes espagnoles à s'aligner le 1er mai sur le Kert. Pendant tout le mois d'avril, les mouvements de troupes françaises s'étaient effectués, dans la zone fixée, en toute sécurité. Cette zone, en avant du front défensif, était tenue par les tribus ralliées et les partisans. Là où, sans l'action politique de l'hiver, la progression se serait faite en combattant, les colonnes avaient exécuté de simples marches. A partir du 16 avril, couvertes par la trêve, elles avaient prolongé leurs marches jusqu'à leurs bases de départ.

Elles étaient en place le 1er mai. Quant au délai supplémentaire du 1er au 7 mai, on a vu qu'il était non un retard, mais un répit imposé par l'état des pistes et accepté, sinon suggéré, par le commandement. Reste l'hypothèse que la trêve était profitable aux Riffains. Qu'ils l'aient employée, çà et là, à l'aménagement de quelques-unes des rares tranchées rencontrées par nos troupes, la chose est vraisemblable, mais en balance, le tranquille acheminement de nos colonnes, pendant la trêve, ne prévaut-il pas?

L'effet véritable de la politique d'Oudjda, ce sont les événements du mois de mai qui le révèlent. La conquête du Riff, écrivait le haut commandement, à l'automne, exigera un effort long et coûteux, et tel était aussi l'avis du résident général. La campagne a duré vingt jours. Trois combats, le 8 mai au Djebel Rekbaba, le 11 mai à l'Iskritène, le 19 au Bou Zineb, livrés par quelques bataillons, précédés de partisans, avec des pertes légères, dépassant à peine une centaine d'hommes, ont ouvert toutes les pistes, abattu toute résistance. Seules ont pris part à la lutte quelques centaines de réguliers riffains. Si, sur le versant nord, entre Ajdir, Temassint et le Djebel Hammam, les tribus se sont battues contre les Espagnols, celles que nous rencontrions de notre côté se sont dérobées d'abord et soudain sont venues à nous : 1.500 familles entre le 8 et le 20 mai, 7.000 les jours suivants. Que l'excellence de la manœuvre, conçue par le commandement, que le nombre et la valeur des troupes aient forcé la détermination des tribus, qui pourrait l'oublier et mesurer la gloire aux soldats et aux chefs? Mais il faut songer aussi qu'à l'automne, devant des forces au moins égales et devant un commandement non moins averti, ces mêmes tribus témoignaient de leur exaltation guerrière qui nous a valu des pertes énormes (1). Ce n'est

(1) Du 15 avril à fin octobre 1925, les pertes françaises au Riff ont été de 2.229 tués (dont 130 officiers, 257 sous-officiers et 1.852 hommes), 6.079

point leur courage qui avait changé, mais leur rêve. On leur avait montré que la force française s'allie à la générosité et elles s'étaient abandonnées à un secret espoir de paix, un instant interrompu et tout à coup recouvré.

La défection des tribus explique le brusque écroulement du régime riffain. Elle n'explique pas seule la reddition d'Abd el Krim à la France. Le 19 mai, le 20 au plus tard, il se rend compte qu'en dix jours sa défaite a été consommée. Les colonnes françaises ont franchi les cols du Riff; les tribus qui leur sont opposées, Béni Iteft, Béni Amret, Senhadja de Sghir, ne se battent pas. La route de Targuist est libre. Les Espagnols ont pris Temassint et atteignent les pentes du Djebel Hammam. De ce côté, les Béni Touzine, les Temsamane, les Béni Ouriaghel résistent encore, mais sont refoulés. La partie est bien perdue, mais Abd el Krim a encore le choix de son sort. Imitera-t-il les roguis qui l'ont précédé, le Ma el Aïnin, les Merebbi Rebbo, les Sidi Raho? Gagnera-t-il l'arrière-pays et, chef de bande après avoir été l'Emir, mènera-t-il dans la haute montagne une guerilla qui peut se prolonger longtemps, des années peut-être? La tentation est forte. Il ordonne des préparatifs de fuite, mais, au préalable, il réunit, le 21, à Toufist, une sorte de conseil de guerre, composé de ceux qu'il appelait hier ses ministres : Azerkane, Boujibar, Boulaya, Hitmi, Abdessalem, Haddou. Que disent ces conseillers? Les uns et les autres viennent de passer les derniers jours en contact permanent avec la mission sanitaire qui comprenait avec M. Parent, président de l'Association des mutilés et anciens combattants du Maroc, les docteurs Gaud et Mosnier. Parent a déjà conduit au Riff, en avril, un convoi de ravitaillement et il est en grand crédit auprès d'Azerkane et d'Abdessalem. Le docteur Mosnier est connu de

blessés (dont 248 officiers, 624 sous-officiers et 5.207 hommes), 1.202 disparus (dont 21 officiers, 98 sous-officiers et 1.083 hommes). Total des pertes : 9.510. Près de 10.000 hommes!

tous les Riffains, qui sont passés par Oudjda allant en Oranie, et le docteur Gaud a un renom d'apôtre en pays indigène. « Que faut-il faire? » demandent Abdesselem, Azerkane, Haddou. — Parent, Gaud, Mosnier leur répondent : « Abandonnez votre projet de fuite. Remettez-vous à la générosité de la France. » Abd el krim se laisse convaincre. Il arrête ses préparatifs de départ. Il écrit à M. Steeg une lettre demandant la paix que Parent emporte à travers les lignes espagnoles et, après quelques heures de vol sur un avion espagnol, remet à Fès en mains propres, le 23 mai au soir. Voici le fac-similé et la traduction de cette lettre historique qui a paru trop vague et que Paris a cru devoir laisser sans réponse :

لسعادة المحترم المسيو ستيك

الحمد لله وحده

لسعادة المحترم المسيو ستيك بعد تقديم ما يليق من الاحترام
ارجو من حضرتكم ان توقفوا رحى الحرب التي اضرت بالنسا
ء والاولاد الصغار بالخصوص وبالرجال بالعموم لاجل ان نتبعـ
هم بانهاء القتال تماما والسلام 9 ذي القعدة عام 1344

محمد بن عبد الكريم الخطابي

Hommage à Dieu Seul,

A. S. E. Monsieur Steeg.

Après avoir présenté mes plus respectueux hommages,

J'ai l'honneur de vous prier d'arrêter les hostilités qui causent à tous, particulièrement aux femmes et aux petits enfants, les plus grands maux.

Je vous demande de leur épargner un anéantissement complet.

Ecrit le 9 El Kaada 1344 (22 mai 1926).

Signé : MOHAMMED BEN ABD EL KRIM EL KATTABI.

En lui remettant cette lettre, M. Parent fait au résident général une communication verbale dont l'a également chargé Abd el Krim. Suivant cette communication, le chef riffain est prêt à se rendre à M. Steeg, se confiant à la générosité de la France. M. Steeg lui fait répondre sur-le-champ : « Non. Vous vous rendrez à l'autorité militaire. » M. Parent confirme en outre au résident général que les pourparlers d'Oudjda et leur rupture ont précipité la défection des tribus favorables à une paix avec la France. Leurs chefs ne la leur avaient-ils pas promise, cette paix? Leur déception profonde accélère donc les soumissions. D'où le vide que rencontre l'avance de nos troupes qui se poursuit sans combat. Nos éléments viennent d'occuper les crêtes dominant à l'est la vallée du Ghis, pendant que nos partisans s'installent à Targuist. Au centre, chez les Beni Zeroual de l'est, nous arrivons l'arme à la bretelle. Partout l'avance se fait sans combat, les tribus étant prêtes à se soumettre. Dans la nuit du 23, Abd el Krim lance bien contre le goum Schmidt, à Tamerkelt, un contingent de 150 à 200 fidèles. Peine perdue, ses fidèles sont repoussés. Le 24, nouveaux préparatifs de fuite vers l'ouest; prisonniers français et espagnols suivront Abd el Krim; nouvelle pression des docteurs Gaud et Mosnier sur Azerkane et Haddou en faveur de la soumission. Abd el Krim hésite encore, quand il prend connaissance d'une lettre écrite la veille par le colonel Corap au marabout Si Ali el Mesnaoui et dans laquelle cet officier, commandant de l'avant-garde, indique qu'il est encore temps pour Abd el Krim de se confier à la générosité de la France. Abd el Krim se décide alors à demander au colonel les conditions d'aman. Ce dernier

confie au lieutenant de vaisseau Montagne, un spécialiste de la question riffaine, mis par le résident général à la disposition du commandement, la mission délicate et périlleuse de rejoindre Abd el Krim à Snada. L'entretien du lieutenant de vaisseau Montagne et d'Abd-el-Krim dure, le 25, de trois heures de l'après-midi à minuit. Entrevue émouvante, dont Montagne a sobrement noté les phases. La conversation aborde les sujets les plus divers : la guerre, l'Orient, les doctrines coraniques, l'évolution de l'Islam. Entre chaque développement, Abd-el-Krim revient toujours à la même question : « Je n'ai pas peur pour moi. Je crains pour les miens. Si je me rends, les livrera-t-on à l'Espagne? » Montagne répond inlassablement : « Croyez-vous à la générosité de la France? » Vers minuit, Abd el Krim tire son stylo et, sous les yeux de Montagne, rédige sa lettre de soumission : « *Je me rends vers vous... Nous demandons la protection de la France pour nous et notre famille.* » Dans la nuit les prisonniers sont libérés. Mais le lendemain, Abd el Krim hésite encore à se mettre en route. Le colonel Corap s'inquiète. Il envoie à Montagne une nouvelle lettre pressante, qui confirme la promesse d'aman mais conclut, en post-scriptum, par cette menace : « Ajoutez, si c'est nécessaire que s'il ne vient pas j'irai le chercher avec mes troupes. » Le lieutenant de vaisseau Montagne insiste sur la promesse et réserve la menace. Abd el Krim se résigne et monte à cheval : la générosité française a été la plus forte.

On s'est demandé ce qu'il fût advenu si, autrement conseillé, Abd el Krim eût, dès le 22 ou 23 mai, gagné le pays Ghomara. On s'est demandé aussi si le 27 mai, jour où il a franchi les lignes françaises, il avait perdu ses derniers fidèles et si toutes les issues lui étaient réellement fermées. On notera simplement que, le 29 mai, les colonnes espagnoles durent livrer sur l'Oued Ghis, au nord de Targuist, un dur combat qui leur coûta plus de cinq cents hommes, et que trois mois après, en pays

Ghomara, les Khmès insoumis groupaient toujours autour d'eux dans leur lutte contre les Espagnols un millier d'irréductibles. Abd el Krim a été le dernier des chefs riffains à se laisser réduire par la modération de la France, mais sans sa détermination tardive, la campagne du Riff eût été pour nous singulièrement plus pénible et meurtrière.

Au lendemain de la reddition d'Abd el Krim, le prestige de la France dans l'Islam nord-africain s'est affirmé par les manifestations les plus significatives, exprimant toute la confiance en elle du peuple indigène. Dans les villes du Maroc, à Fès notamment, et jusque dans les milieux fermés de la bourgeoisie urbaine, riche et rigoriste, on sentit un tressaillement; une sorte de souffle nouveau de solidarité franco-musulmane inspira les déclarations publiques, les délibérations, les adresses. Les musulmans d'Algérie, qui avaient suivi avec tant d'attention inquiète les événements du Riff, ne cachèrent pas leur satisfaction. Dans une discrète, mesurée et très digne adresse, les représentants élus des assemblées indigènes d'Alger exprimèrent à l'ancien gouverneur général leur sentiment de gratitude pour sa politique islamique. Ce mouvement allait s'affirmer encore tandis que se poursuivaient à Paris les pourparlers franco-espagnols sur le règlement de la question riffaine et la fixation du sort d'Abd el Krim et des personnalités les plus marquantes de son entourage. L'aman, donné à Abd el Krim sous la signature du colonel Corap, était l'aboutissement d'une politique. La France était ainsi matériellement et moralement engagée, mais elle l'était aussi par d'autres accords, auxquels elle avait souscrit et auxquels elle entendait rester fidèle. L'action de M. Steeg, qui avait à ces pourparlers un représentant direct, tendit à une double fin : servir l'entente franco-espagnole par une interprétation des traités qui ménageât les légitimes intérêts de l'Espagne dans sa zone et sauvegarder tout le crédit que

la modération française nous avait donné, depuis huit mois, dans l'âme musulmane.

Quelques semaines plus tard, quand le sultan se rend en France et accomplit le premier voyage hors de l'Afrique qui ait été osé par un souverain marocain, sa décision qui, en d'autres temps, eût suscité chez les Oulémas, sévères gardiens des traditions orthodoxes, les plus vives controverses, n'est nullement critiquée. Il en sera de même en 1928 quand le jeune sultan Si Mohammed inaugurera ses tournées estivales à travers la France. C'est désormais chose entendue que le Sultan est chez lui en France et que la France est bien chez elle en pays d'Islam, mais c'est aussi chose admise que, sous l'égide française, l'Islam est assuré d'une sauvegarde tutélaire.

La masse musulmane se pénètre de plus en plus de ce sentiment et dans des circonstances bien différentes, elle en donnera de nouvelles preuves. Je citais plus haut l'exode de tribus riffaines en juin 1926 descendant avec leurs troupeaux vers Taza. Des populations entières, fuyant au nord devant des colonnes espagnoles et au sud devant la misère, viendront au cours de l'hiver 1927 se réfugier en zone française sans que nous ayons rien fait pour attirer les unes ou les autres, rien si ce n'est organiser la paix dans notre zone. Et le 21 avril 1928 à Taounat, où M. Steeg s'était déjà rendu deux ans auparavant pour recevoir les soumissions, on assistera à un spectacle très impressionnant : la foule des indigènes sur les chemins, tous avec des fleurs, tous pleins d'entrain, allant au-devant du résident général. On pouvait leur prescrire certains gestes, on ne pouvait cependant commander à leurs yeux un éclat joyeux et à leur bouche un épanouissement frappant. Cette allégresse était due à ce que les souffrances de la guerre riffaine s'atténuaient de mieux en mieux et à ce que la perspective d'une belle récolte exaltait les cœurs.

Dès la soumission d'Abd el Krim, alors que des tribus

côtières du Riff, comme les M'Tioua et les Boccoyas, faisaient des démarches pour obtenir la protection française, M. Steeg avait tenu à ce que nos troupes ne s'attardassent pas hors de notre zone. Il ne voulait pas qu'on nous imputât des visées impérialistes et il craignait davantage encore qu'on perdît quelques semaines de belle saison pour la besogne indispensable avant l'hiver. Il avait hâte de réaliser la seconde condition d'une pacification durable, l'organisation du pays nouvellement occupé.

Il va de soi qu'un effort sérieux avait déjà été fait et que, derrière les colonnes françaises, poussant rapidement leur progression vers le nord à la recherche de la liaison avec les troupes espagnoles, le service du génie avait multiplié les chantiers de travailleurs pour aménager les pistes. Mais sur le vaste territoire, compris entre le front, tenu pendant l'hiver par les troupes régulières, et la frontière politique, la soumission des tribus avait précédé de quelques mois l'occupation effective. Les colonnes n'avaient abordé cette zone qu'en mai. La progression n'avait pas été là cette organisation qui marche, garantie de toute occupation solide. Il fallait profiter du beau temps pour exécuter toute cette gamme de travaux qui ont pour effet non pas seulement de raccorder une nouvelle province aux anciennes, mais encore d'unir sous une armature commune le sol et les hommes, les besoins et les intérêts, les aspirations et les efforts.

Une semblable organisation doit être en même temps militaire, politique, économique, administrative. Des postes importants, susceptibles d'abriter des effectifs sérieux, doivent être édifiés et reliés les uns aux autres par de bonnes pistes. Ils matérialisent la force qui saurait s'imposer, s'il le fallait, mais qui, la paix établie, rassure plus qu'elle n'inquiète. L'infirmerie indigène, bâtie dans le poste ou sous sa protection, doit succéder à l'ambulance, qui a été la première à gagner la confiance des

malades et des femmes de la tribu. Le marché, rouvert à son jour traditionnel, doit se clôturer d'une enceinte, qui facilitera plus tard la perception de taxes, mais qui protège aussitôt contre le vol, l'abus et le désordre. On sait le rôle qu'il joue dans la vie de la tribu. Son nom et le jour où il se tient servent très souvent à baptiser le village. Pour rétablir sa prospérité, toute une politique d'achats par les services militaires et civils est à pratiquer immédiatement. L'école de fortune, aux moniteurs bénévoles, doit précéder l'école indigène et ses maîtres attitrés. Enfin le bureau des affaires indigènes fonctionne déjà sous la tente ou un abri improvisé, depuis le jour de la « targuiba ». Il est destiné à tenir tous les fils de la vie politique et administrative. Il faut le doter de tout son personnel et mettre en action tous ses rouages. Et, en faisant tout cela, il faut penser que la fin de la dissidence, ce n'est pas la fin de la misère. Et quelle misère, celle qui sévit après dix-huit mois de razzias et de contre-razzias, dans un pays où les maisons sont brûlées, les silos vides, les vergers dévastés, les troupeaux décimés, les mulets, indispensables aux labours, morts à la peine ou épuisés par les convois. Dans l'élan qui a porté les tribus vers nous, il y a sans doute de la crainte et de la lassitude, mais il y a surtout la grande espérance que la France, généreuse envers les personnes, ne sera par parcimonieuse de ses richesses et qu'elle saura bien rendre la vie moins dure aux pauvres gens. Leur désillusion serait d'autant plus dangereuse que l'espérance a été plus vive. Ne pas s'en préoccuper, ce serait commettre une erreur de psychologie, faute plus grave qu'une faute politique. Il faut donc que la tribu se sente soutenue pour sa restauration matérielle; la sollicitude française exige un organe qui la rende sensible et concrète. La société indigène de prévoyance constitue cet organe. A l'arrière, dans les régions où la guerre n'a pas pénétré, la société de prévoyance satisfait à des fins multiples : prêts

en nature et en espèces, vulgarisation agricole, lutte contre l'usure, amélioration et sélection des troupeaux. Ici, dans la région dévastée, son effort doit tendre vers une fin unique : semer. Il faut que les tribus labourent et sèment pour que, pendant tout un hiver qui, de toute façon, sera pénible les champs d'orge et de blé les attachent à la paix. Toutes les ressources des sociétés de prévoyance sont donc mobilisées et consacrées à des achats de grains pour les semences. Sur deux millions du fonds de réserve affectés à des indemnités pour les dommages subis pendant l'agression riffaine, un million sert à des achats de grains, sous forme de prêts remboursables à la moisson en plusieurs annuités.

Pour mesurer le travail intense d'organisation, accompli pendant l'été et l'automne 1926, une simple énumération a son éloquence. Des bureaux d'affaires indigènes sont créés à Ghaisai, Tléta des Beni Oulid, Zoumi, Taïnest, Taher Souk, Kef el Ghar. Les grandes routes de Fès à Ouezzan, de Fès-Taounat à Sker, de Fès-el-Bali à Ghafsai, de Sker à Boured, de Tissa à Bab Taza sont ouvertes et solidement construites. Les routes et les pistes de Camp des Roches à Sidi Yacoub, de Kifane à l'Oued Zighzarien, de Mçoum à Belkacem, du kilomètre 96 à l'oued Amelil sont aménagées de façon à être constamment praticables. Les pistes d'Ouezzan à Bab-Rihana, de Mjarra à Kaoulech, de Bou Ganous à l'Oued Ghazzar à Outka et de Sker vers Beni-Kacem, vers Bou Redoud, vers El Kechour et vers Beni-Berber ramifient le réseau et préparent un système complet de communications directes. La voie ferrée de 0,60 est poussée de Fès El Bali en direction d'Aïn-Aïcha. Les travaux sont menés avec assez d'activité pour que six mois après la voie soit construite jusqu'au défilé de l'Ourtzaght et que le pont sur l'Ouergha, près de son confluent avec l'Aoulaï soit en cours d'achèvement. Des infirmeries indigènes sont ouvertes à Tafrant, Ghaisai, Ouled Ghezzar, Djebel Ratba,

Aïn Djemane, Souk El Tleta, Ouled Allal, Bab Kebaïne, Kelaa des Bou korra. Plus de 20 souks importants sont clôturés, dotés d'abris et de moyens de puisage.

A cette organisation, l'armée ne cessait de prendre une grande part. Transformant ses soldats en terrassiers, fournissant des cadres aux chantiers de travailleurs indigènes et utilisant ses grandes ressources en outillage et matériel, elle demeure fidèle aux plus sûres traditions de son rôle colonial. Il n'en est pas moins vrai que son effort n'était pas toujours entièrement coordonné avec celui de l'administration régionale. Par ailleurs la confiance était ébranlée dans le système des « bonds » réglés sur la montre, quatre jours durant et d'avance, sans tenir compte de l'état d'avancement du travail politique, système déplorable qui nous a valu, entre autres, les pertes trop élevées de la tache de Taza. Sans doute, chez les chefs militaires et les chefs régionaux la volonté commune du bien public savait parer aux risques des conflits d'attribution, mais elle ne parvenait pas à corriger tous les inconvénients d'une dualité de commandement dont, suivant les cas, l'un était subordonné à l'autre ou au contraire avait autorité sur lui. Les textes, improvisés lors de la création d'une zone d'opérations et d'un commandement supérieur des troupes, puis de la nomination d'un résident général civil, avaient pu durer, vaille que vaille, tant que la question riffaine n'était pas réglée. Ils ne répondaient plus à une situation stabilisée. Toute notre administration militaire au Maroc d'ailleurs avait besoin d'être galvanisée. A la vérité les pouvoirs du résident général, chef des armées, ne pouvaient que se diminuer par l'inertie ou la mauvaise volonté d'un état-major souverain.

La réorganisation nécessaire a été assurée par le décret du 3 octobre 1926. Ce décret a déterminé les pouvoirs respectifs du résident général et du général commandant supérieur des troupes et il a fixé les principes

de la division du Maroc en régions civiles et militaires. Dans les premières, les attributions de l'autorité civile et de l'autorité militaire sont distinctes, à l'exemple, suivi de très près, de la Métropole. Dans les secondes, c'est l'unité de commandement qui est de règle. Sans cette unité, le chef militaire ne peut user que de la force et le chef territorial qui n'a que des pouvoirs politiques et administratifs est privé du prestige de la force. Le premier, qui n'agit pas, est impatient d'agir. Le second n'agit qu'à demi, ses moyens d'action politique étant affaiblis. Le recours à la force devient ainsi plus fréquent et plus brutal. Fruit d'études concertées entre M. Steeg et le gouvernement, le décret du 3 octobre consacre ainsi par un texte organique un des principes de cette doctrine coloniale française dont Galliéni a été le premier et clairvoyant réalisateur.

Quatre régions militaires ont été constituées. Leur répartition répond à la situation politique. Chacune d'elles n'a à se préoccuper que d'une seule des trois grandes questions politiques différentes qui se posent pour le Maroc. Au nord, c'est la question de la pacification le long de la frontière franco-espagnole, au contact d'une zone où l'installation espagnole a subi jusqu'à présent de périodiques fluctuations. Au sud-ouest, c'est, entre Marrakech, le Sous et l'Anti-Atlas, la question des grands caïds et de leurs zones d'influence. Au sud encore, mais plus à l'est, de l'Oued El Abid jusqu'au Tafilalet, c'est la question du grand Atlas insoumis et de ses versants sahariens. Les deux régions de Fès et de Taza se partagent la charge de la frontière nord. La région de Marrakech et la région de Meknès ont à traiter séparément les deux problèmes distincts du sud. Une semblable organisation permet donc d'appliquer le maximum de moyens à un même objectif politique. Tout en se rapprochant du cadre militaire métropolitain, son assise est bien territoriale.

Elle a été mise à l'épreuve sur la frontière nord à l'est

d'Ouezzan et elle a paru convenir à cette méthode de pacification qui, par le jeu concerté des déploiements de la force, des séductions de l'action politique et de l'organisation du pays, obtient, sans que le sang coule, des résultats définitifs. Les opérations qui ont eu lieu à l'est d'Ouezzan, d'avril à juin 1927, ont été importantes, si l'on considère les effectifs mobilisés : 19 bataillons. Si on ne tient compte que des pertes, elles ont été des « grandes manœuvres » plutôt que des opérations de guerre : pas un homme des troupes régulières n'a été atteint, et le nombre de partisans blessés est resté insignifiant. En fait, elles ont été un modèle d'opérations de police contre des dissidents qui, s'ils n'avaient pas été amenés à la soumission sans combat, eussent été des guerriers très redoutables.

Si ces opérations n'ont eu lieu qu'au printemps 1927, c'est parce que le temps avait manqué, à la fin de l'été précédent, pour la terminer dans de bonnes conditions : troupes fatiguées, pays tourmenté où les pistes étaient difficiles à aménager et, aussi, préparation politique insuffisante. Sur la tribu des Ghezaoua, le fqih Laboudi, fraîchement rallié, exerçait bien une action assez efficace, mais cette action était néanmoins limitée aux fractions les plus proches. Dans les deux autres tribus de la région, les Beni Mestara et les Beni Mesguilda, une moitié des familles s'étaient groupées autour du caïd Ali, qui nous servait avec dévouement, mais l'autre moitié, comprenant les villages montagnards, confondait son amour de l'indépendance avec son inimitié de çof pour le caïd Ali, et restait fermée à toute ouverture. Les postes avaient dû être installés dans des positions médiocres au milieu d'un maquis, coupé de ravins et traversé par des pistes à peine tracées.

Dans un pays si propice aux embuscades, il se forma pendant l'hiver une bande de rôdeurs de toute provenance, opérant d'ordinaire par petits groupes, mais pou-

vant réunir 2 à 300 fusils. La zaouïa de Moulay Amrane, où le caïd Ali résidait avec une garde de partisans, devint l'enjeu d'une guerilla assez dure entre les gens du caïd et ses ennemis. On dut à plusieurs reprises prêter assistance au caïd avec les goumiers. Ceux-ci ne surent pas toujours éviter les embuscades et en particulier le 13 mars 1927 ils perdirent leurs deux officiers. Cet incident accrut l'audace des rôdeurs, et il fallut, du 14 mars au 15 avril, débarrasser les vallées voisines de la zaouïa de Sidi Moulay Amrane des bandes qui s'y étaient infiltrées. Comme cette opération de police nous coûta au combat du 3 avril des pertes de quelques Français et qu'elle fut effectuée dans le même temps que des événements sérieux se produisaient dans la zone espagnole, les informations de presse confondirent parfois les deux choses et tendirent à accréditer la légende que la dissidence renaissait dans notre zone. Sur la foi de renseignements recueillis en Espagne, on prétendit même que l'agitation était provoquée par des agents venus de l'extérieur et que certains milieux de propagande bolcheviste n'y étaient pas étrangers. Pour la zone française, cette thèse était manifestement fausse et elle l'était très vraisemblablement aussi pour la zone espagnole.

Une fois terminé le nettoyage de la région de la zaouïa de Moulay Amrane, il restait à mener à bien l'occupation de la rive droite du Zebzar, c'est-à-dire à obtenir la soumission des Beni Mesguilda, des Beni Mestara et des Ghozaoua dissidents, représentant un total d'environ 2.000 familles. Aux haines intestines qui séparaient les soumis des insoumis et qui constituaient une première difficulté s'ajoutait le risque que les tribus Khmès, en contact avec le Zebzar par sa rive gauche, ne fissent bloc contre nous. Les Khmès, rassurés sur nos intentions à leur endroit et menacés d'ailleurs par l'avance espagnole, ne bougèrent pas. La méthode qui, l'hiver précédent, avait amené la soumission des tribus de l'Ouergha réussit ainsi com-

plètement à l'égard des dissidents Ghezaoua, Beni Mestara et Beni Mesguilda. Entre la menace visible que faisait peser sur eux les effectifs rassemblés : 19 bataillons, 7 escadrons, 18 batteries, 2 compagnies de chars, 6 escadrilles, 6 goums, 200 partisans et les promesses généreuses d'aman qui leur était adressées, ils hésitèrent bien, mais ils se décidèrent pour l'aman. Le déclenchement de troupes avait été prévu pour le 29 mai. Leur premier objectif était la côte 650, sommet du massif des Beni Maouia tenu par les guerriers dissidents. La veille au soir, l'officier des affaires indigènes qui avait mené le travail politique gravit le massif avec ses partisans et l'occupa sans combat. Le 29 au matin, l'heure H fixée pour l'assaut fut l'heure de la paix. Nos troupes occupèrent paisiblement ce jour-là et les jours suivants toute la ligne de crêtes qui dominent le Zebzar, et commencèrent aussitôt les travaux de pistes. Dès ce moment, comme on l'avait vu l'année précédente, pendant les préliminaires de la campagne du Riff, les nouveaux soumis prirent rang dans nos corps de partisans et ceux qui n'y trouvèrent point place s'engagèrent dans nos chantiers de travailleurs. La « targuiba », signe sensible de la soumission, était cette fois moins émouvante que lorsqu'en coulant, le sang du taureau semble arrêter le sacrifice des vies humaines. Moins émouvante, mais non moins joyeuse, non moins féconde.

Un travail de pacification inspiré par les mêmes directives devait être entrepris avec une plus grande habileté encore dans le sud-ouest. Voici un bref historique de la soumission des Ida ou Tanan :

A la fin du mois d'août 1927, les circonstances parurent favorables pour intensifier l'action politique. D'une part, le grand effort d'assistance soutenu par le protectorat pendant la période de famine et, d'autre part, la soumission récente des Douirane, Seksaoua, Ida ou Mahmoud et Guedmioua des hautes vallées avaient propagé dans les populations de l'Atlas ocidental un esprit nouveau orienté

vers la soumission. Le colonel Hanote, commandant le territoire d'Agadir, amorça des pourparlers avec les fractions nord des Aït Ouazzoun par l'intermédiaire du vieux fqih de la zaouïa d'Issoukal, personnage influent, dont les bons sentiments à notre égard n'avaient jamais fait aucun doute. Le 1er septembre, seize notables, parlant au nom de six de ces fractions, se présentèrent au bureau de Tamanar pour nous demander nos conditions de soumission. Trois jours plus tard, au cours d'une nouvelle entrevue qu'ils eurent à la zaouïa d'Issoukal avec deux de nos officiers venus, d'accord avec eux, y chercher leur réponse, ces notables ne purent tous s'entendre sur le principe de la libre circulation de nos officiers en tribu. Ils demandèrent un délai de douze jours pour faire connaître leur réponse définitive et faire accepter par leur tribu cette condition qui rencontrait quelque opposition. La partie opposée à la soumission chez les Aït Ouazzoun reprit à ce moment le dessus, exigea de ces notables le paiement d'une amende et les somma de cesser toute relation avec nous.

En même temps qu'il était entré en pourparlers avec les Aït Ouazzoun, le colonel Hanote, utilisant l'influence du pacha d'Agadir, avait pris contact avec les Ifesfassen dont les mandataires se présentaient à Agadir le 11 septembre. Un délai de dix jours leur était accordé pour nous donner leur réponse définitive. Le 22 septembre, ils faisaient leur soumission officielle au colonel. Pour bien la marquer aux yeux de tous, cet officier entreprenait le 2 octobre une tournée chez les Iberrouten et les Aït Ouergha, fraction sud-ouest de groupement.

D'autre part, tirant parti des relations que possède le caïd Saïd Tigzirine, des Aït Tameur, chez les Ahl Tinkert, le même colonel avait pris contact le 21 septembre à Doumelt, à l'ouest des Ahl Tinkert, avec les représentants de cinq fractions de ce groupement. Le 30 septembre, dix notables de ce troisième tiers des Ida ou Tanan se

rendaient à Agadir et déclaraient accepter nos conditions de soumission. Toutefois, devant l'absence de l'Amghar Bou Naga, notable le plus important, demeuré chez lui et se disant malade, le colonel décidait de n'accepter cette soumission que lorsque tous les notables Ahl Tinkert se présenteraient au complet.

Poursuivant les négociations que le commandant du territoire d'Agadir avait entamées le 1er septembre avec les fractions nord des Aït Ouazzoun, par l'intermédiaire du fqih d'Issoukal, le commandant de la région de Marrakech de son côté faisait appel à l'influence que Si Bou Sellam, Khalifa du caïd M'Tougui à Bou About, exerce également sur les fractions est de ce groupement. Le 29 octobre ce dernier conduisait à Chichaoua devant le général Hurè, commandant la région, les représentants accrédités des 15 fractions des Aït Ouazzoun, qui se déclaraient prêts à accepter toutes nos conditions.

Devant l'exemple donné par les Ifesfassen et les Aït Ouazzoun, les Ahl Tinkert ne pouvaient tarder longtemps à se rallier à leur tour au Makhzen. Le 2 décembre, l'Amghar Bou Naga et 50 notables Ahl Tinkert, mandatés par la totalité des 10 fractions du groupement, rendaient visite au commandant de l'annexe de Tamanar et renouvelaient la demande de soumission formulée par dix d'entre eux en septembre à Agadir. Ils acceptaient les conditions imposées et invitaient cet officier à se rendre, le 13 décembre, au souk Tleta, le souk le plus important de la tribu. Il y reçut le meilleur accueil et se dirigea de là, escorté par deux pelotons de spahis, sur Amssissene à travers le pays Ahl Tinkert qu'il parcourut sans incident.

Obtenues par la seule action politique, ces soumissions avaient encore besoin d'être confirmées par la création de pistes susceptibles de rendre le pays plus accessible à notre action et par des tournées de nos officiers s'attachant à apprivoiser ces populations primitives. Le 9 no-

vembre, un détachement comprenant un bataillon de tirailleurs marocains, une compagnie de tirailleurs sénégalais, un goum et demi, et une section de 80 de montagne s'installait à Oulma chez les Ifssafassen pour y aménager une piste qui devait joindre Agadir au Souk Khémis d'Imouzer. Le 15 décembre, le commandant du territoire d'Agadir, escorté de trois compagnies de tirailleurs et d'un goum, se rendit à Tassedremt chez les Ifessfassen où il reçut l'accueil le plus empressé de la djemaa au complet. Les notables lui promirent de donner toutes facilités pour reconnaître le tracé de la piste en direction d'Anklout et du Tizi M'Timokti, col dominant le souk Khémis d'Imouzer. Enfin un bataillon fut également chargé de l'aménagement d'une piste joignant le souk El Thin d'Ansis au même Khémis d'Imouzer.

Ainsi fut accomplie en décembre 1927 la soumission pacifique des Ida ou Tanan, suivie peu de temps après par celle des Aït Ouadrin. Là encore, comme dans le nord, la pacification fut suivie pas à pas par le cortège des bienfaits qui attirent et retiennent l'indigène : marchés, infirmeries, distribution de grains, écoles, bonnes pistes, etc.

En mai 1928, visitant la région d'Agadir, prête à s'ouvrir au commerce, le résident général se fit présenter les chefs des Ida ou Tanan et des Aït Ouadrin, récemment pacifiés. M. Steeg sut leur parler de la générosité française face exactement à l'endroit où s'était, en 1911, dressé le « Panther » germanique qui avait valu au gouvernement, dont il faisait alors partie, de bien lourdes angoisses. L'un de ces chefs, en remerciant le représentant de la France, eut ce mot délicat : « Vous ne nous aviez rien promis, vous nous avez beaucoup donné. »

Il reste encore sans doute, dans le moyen Atlas et le Tafilalet, des poches réfractaires, des régions insoumises, derniers repaires — qu'on ne l'oublie pas — des bandits

et pillards chassés de l'Ouergha, de l'Ouezzan, de la Tache de Taza et du Tichkout. Contre ces djicheurs, contre ces baroudeurs impétueux qui se livrent à des razzias, rapts ou assassinats, comment réagir? Comment protéger nos colons contre ces brusques irruptions et agressions, comment rassurer les commerçants de nos cités les plus actives contre des incidents qui, s'ils demeuraient impunis, risqueraient de troubler le tranquille développement des transactions et de faire naître au surplus chez nos plus fidèles indigènes des doutes sur les forces garantes de leur sécurité comme de la nôtre propre? Une concentration de forces mobiles (soumis, partisans, mokhaznia, groupes francs), bien encadrées et sans cesse alertées, a pu s'organiser dans la plaine de l'Oum er Rabia, entre Kenifra et Dar ould Zidouh, en passant par Tadla et Beni Mellal. Ces forces ont la mission de patrouiller tout au long de cette immense et riche plaine. Les douars sont visités, les routes et les pistes surveillées. Aucun étranger, aucun ambulant ne saurait échapper à cette surveillance. Activité sans répit, fermeté sans à-coup.

Pour réduire la dissidence même, pour atteindre les derniers grands refuges berbères du Moyen Atlas on a préconisé, certains préconisent encore des solutions globales et violentes, des opérations militaires de grand style. La politique de M. Steeg s'est constamment élevée contre de telles solutions, contre de telles opérations coûteuses et dangereuses. « Elles conduisent ou risquent de conduire à des pertes d'argent, d'hommes, de temps, hors de proportion avec les résultats à atteindre. La bonne méthode française, qui a fait ses preuves en Indochine, à Madagascar et au Maroc même, est celle qui procède sans coup d'éclat, plutôt par cheminement que par assauts, celle qui ne laisse derrière elle ni pires rancunes, ni insubordination latente, ni haines frémissantes. » Il ne faut oublier ni les révoltes riffaines de 1925, ni même les résistances auxquelles s'est heurtée la conquête de l'Indo-

Chine, et il ne faut pas non plus risquer de provoquer dans la métropole des agitations extrémistes et des protestations telles que l'action de la France au Maroc en soit compliquée ou compromise. M. Steeg préconisait et exigeait, en premier lieu, qu'une bataille incessante, silencieuse et acharnée, qu'une répression implacable fût notre réponse à toute incursion, à toute entreprise dans les terres soumises. Les Berbères farouches, les plus fanatisés, savaient ainsi que nous disposions de forces en hommes et en matériel redoutables. Le décret d'octobre 1926 impose au commandement le devoir de parer à toute agression : en termes nécessaires, M. Steeg avait coutume de dire à ses généraux que « le meilleur moyen de parer à l'agression de demain est de châtier l'agression de la veille ». La prudence n'est point l'inertie, la défense suppose la répression. Ainsi, pas de mansuétude envers les pillards et les bandits. Une seconde tâche assignée à nos troupes, non moins utile quoique plus ingrate et sur laquelle M. Steeg était également en plein accord avec le commandement, c'était de multiplier les pistes qui faciliteront les contacts politiques avec les dissidents voisins et qui permettront de leur infliger la correction que justifierait leur audace déprédatrice. Il advient, il est vrai, que la présence de troupes assez nombreuses, malgré leurs occupations pacifiques, crée quelques réactions chez des voisins inquiets. Il appartient au commandement régional intéressé de ne rien négliger pour renforcer la sécurité des territoires limitrophes. Il n'y faillit pas chaque fois qu'il sait se montrer vigilant et se garder contre des initiatives locales irresponsables. Car il faut toujours avoir présent à l'esprit le désastre de Ksiba, en 1913, où Mangin a perdu 450 hommes, et celui d'El Herri, évoqué plus haut, le désastre le plus effroyable que notre armée africaine ait jamais essuyé et dont nous subissons aujourd'hui encore les conséquences morales. Depuis novembre 1914, Moha ou Hammou demeure irréductible, et il

jouit auprès des tribus qu'il domine d'un prestige en quelque sorte mystique.

Donc, au Tadla comme au Tafilalet, le travail incessant de nos officiers des Affaires indigènes, joint à des mesures punitives et occasionnellement à des « grandes manœuvres », reste la règle, confirmée par tous les événements depuis cinq ans. « On a blagué — me confiait familièrement M. Steeg, au printemps 1928 à son retour d'une de ses randonnées au Tadla, — on a blagué à Paris l'expression de grandes manœuvres. Il est évident qu'elle apparaît hypocrite, et pourtant c'est bien une manœuvre, la manœuvre des insoumis par une manifestation de force et par des palabres répétées. La pression s'exerce sur divers points. Nous en occuperons plusieurs mieux situés d'où la vue porte au loin, centres d'observation et de pénétration des fractions soumises contre les incursions des fractions rebelles... Je ne recommencerai pas le Riff, soyez-en sûr. Il faut avoir la politique de ses routes et les routes de sa politique. Je m'efforce d'adapter ceci à cela et les officiers de l'Etat-Major commencent à constater que la méthode est efficace. Pour que leurs camarades de la troupe en soient persuadés, il faudra leur donner quelques satisfactions d'intérêt ou d'amour-propre. Le métier qu'ils font est obscur et pénible; un baroud de quelques heures est plus séduisant pour ces hommes braves que la longue surveillance sous un soleil de feu de terrassiers et pionniers... Nous devons agir lentement, fatalement, à la manière d'un vaste étau de plomb qui ne déchire rien et ne fait saigner personne. Ce n'est que par le travail politique de l'hiver que l'on tirera de l'effort accompli cet été tous ses résultats. On préparera ainsi non pas un nouveau bond, mais une nouvelle poussée, une infiltration progressive dans le pays et dans les esprits... » Et, peu de jours après les deux premières avances d'une opération ingénieuse, très prudemment menée par le haut commandement, M. Steeg

me confiait encore : « Les conversations se nouent et se dénouent, mais les contacts tout nouveaux s'établissent et il ne peut en résulter que du bien. Encore une fois, nous faisons des opérations politiques avec manifestation de force, intimidation et attraction : sucre et bâton. Les Chleuhs sont indécis, ils se replient tout en se demandant s'ils reviendront vers nous en baroudeurs ou en solliciteurs. Deux ou trois ans et ce sera fini. Le tout est que quelque corvée imprudente ne se fasse pas tirailler. Alors ce serait mauvais... Il reste une troisième avance à effectuer. Elle devait avoir lieu ces jours-ci, mais très prudemment on en a reculé la date pour en assurer le gratuit succès. » Enfin le 3 décembre de la même année, cette constatation à laquelle aucun officier blédard n'apportera un démenti : « La difficulté est dans l'organisation divisionnaire qui est compacte. Il est malaisé de dégager des fractions mobiles, rapides, préparées à la besogne variée d'intrépidité qui s'impose... » Je borne là mes citations. Elles prouvent à elles seules la netteté et la fermeté d'une pensée directrice qu'aucun obstacle ne saurait détourner de l'objectif vers lequel elle s'achemine. « Deux ou trois ans et ce sera fini. » Deux ans, en effet, ont suffi. Le fruit de cet effort vient d'être cueilli au printemps dernier, à la suite d'opérations dans le Tadla, effectuées très heureusement sans pertes, grâce aux prudentes directives du nouveau résident général, M. Lucien Saint et de son collaborateur, le général Vidalon, commandant supérieur des troupes, qui assurent tous deux la continuité de l'œuvre de pacification. « L'Oued el Abid sera à nous tout entier l'an prochain » : c'est l'espoir légitimement exprimé, voici peu de semaines, par le haut commandement marocain.

§

Maintenant que le lecteur est préparé à un regard impartial, il me faut conclure. Je me suis efforcé d'expliquer, par le récit objectif des faits, quelle est la manière

la plus adroite et la plus sûre, la plus française parce que la plus humaine, de pacifier un peuple rebelle ou des tribus en dissidence. Ce fut, je l'ai démontré, la manière de M. Steeg, comme ce fut celle du maréchal Lyautey. Ils s'y sont tenus fidèlement, malgré les campagnes de panique dirigées parfois contre l'un comme contre l'autre. L'histoire ne se fera pas faute de montrer le maréchal personnellement hostile à toute « conception risquant d'entraîner une guerre chronique », préoccupé avant tout d' « assurer l'exploitation intense de l'action politique qui, seule, permet d'utiliser au maximum tous les facteurs susceptibles d'aboutir à un résultat rapide ». En août 1925, peu de semaines avant de quitter son haut poste du Maroc, il demeurait plus attaché que jamais aux doctrines et méthodes qu'il avait préconisées et appliquées au cours de toute sa carrière coloniale : « Organisation régionale mettant entre les mêmes mains l'action militaire, administrative et politique dans les zones à pacifier et à organiser, l'identité et la simultanéité constante de ces deux actions, la prédominance de l'action politique déterminant l'action militaire, l'organisation de formations militaires spéciales, légères, très mobiles, adaptées au pays. » C'est, en peu de mots, synthétiques, la doctrine élaborée, si je ne m'abuse, avec Galliéni, mûrie et pratiquée pendant treize ans au Maroc. M. Steeg, au gouvernement d'abord, en Algérie ensuite, en avait trop apprécié la valeur pratique pour ne pas l'utiliser à son tour. Il l'a adoptée par instinct et par raison; il l'a en outre adaptée, développée avec cette volonté obstinée et réfléchie, avec cet esprit d'idéalisme agissant et de réalisme efficace et durable qui sont sa marque propre et qui trouvent leur récompense dans les résultats définitivement acquis aux confins du Riff, du Moyen Atlas et au sud d'Agadir. La France au Maroc a été, ainsi, bien servie par le « civil » comme par le « militaire ».

MONY SABIN.

CHANSONS A MI-VOIX

—

A Henri de Régnier,
Maître de la musique verbale, du rythme et de la fluidité.

I — *Les fifres qui sifflaient au Royaume d'Enfance*
Par les matins éblouissants,
Il ne faut pas que leur rumeur s'éteigne en nous.
Ah, sauvez-nous de la science et de nous-mêmes,
Miraculeuse floraison du cœur des mères.

Ineffable simplicité de l'univers,
Seuls ces petits t'ont pressentie et reflétée;
Et maudite à jamais la sagesse des hommes,
Le fruit de mort à l'Arbre de la Vie
Qui, de divins enfants, fit les sépulcres que nous
[sommes.

II — *Le ciel entre dans la maison*
Par les fenêtres large ouvertes.
Là-bas, au fil de l'horizon
Le jour dore les plaines vertes.

Un jeu de brise aux frondaisons
Remue, en passant, des lumières.
L'âme de la douce saison
Est, ce matin, plus familière.

Le ciel pénètre dans mon cœur
Avec la voix des tourterelles.
Au loin les monts ont la couleur
De la mer et des yeux en fleur.

Vibrez, divines chanterelles,
Au violon du ciel immense
Afin que l'homme se rappelle
Les matins sacrés de l'enfance.

III. — *Au val silencieux que givre le matin*
Les gnomes rythmeront la danse de l'Instinct.
Nous entendrons tinter les bourdons de cristal
Parmi la transparence et le calme des eaux.
Déjà l'enfant rira nu entre les roseaux
Et ses cheveux auront des moires de métal.

IV — *Voici, d'un coup d'aile,*
L'enfantine, rieuse et pensive amitié :
L'huile et le vin sur mes blessures,
L'étreinte sûre
Des mains sans lourd péché,
Le regard translucide où mon regard épelle une
[âme
Comme on voit les galets
Luire par le soleil qui baigne l'eau du ruisselet
Sous le frissonnement des jamrosas mirés;
Enfance qui me rend l'ombrage
Du verger clos de mes primes années;
Un peu de douce folie
Dont ma sagesse avait désir;
Ce qui console un peu de se mêler aux hommes;
Des palmes qui tremblent; des baumes;
Une musique hésitante
Qui rit et qui voudrait songer
Aux ombres flottantes
Errant là-bas sur l'avenir léger...
Léger! Ah pauvre enfance,
Viens sur mon cœur, qu'au moins tu saches
— Avant de l'affronter, la vie cruelle et lâche —
Que quand on a perdu ses dieux avec ses fées
Il reste encor que d'anciens visages
Tendres en silence
Se sont posés à votre joue
Avec des yeux dont on ne savait pas les larmes,

V. — *O silence de Tanit,*
Innocence du clair de lune
Sur le gazon tout givré de rosée.
Une vague brume
Rôde autour du croissant irisé.
La chambre des enfants a des fenêtres roses
Sur les vagues de l'ombre
Qui déferlent en silence.
Nous laisserons dormir la musique ce soir
De peur que le sommeil vierge de cette enfance
N'entende plus, au son des mélodies terrestres,
Le téorbe de l'Ange et le fifre des Elfes.

VI — *Odeur des roses invisibles*
Qui s'exhale, s'allège et monte vers la lune;
Fragrance rayonnante
Mêlée aux reflets parfumés.

V — *Ecoute ce souffle léger*
Rythmer le songe des enfants.
Ce qui nous semble mensonger
N'est-ce pas notre veille à nous les grands
Dont l'anxiété se creuse et le doute s'aiguise
Devant les yeux énigmatiques de la vie?
Et que ne rythmons-nous nos sagesses moroses
A ce souffle de miel, de verveine et de roses?

VIII — *Trille infini sur la forêt émerveillée.*
Quel oiseau chante à en mourir?
Et le cor de Tristan qu'assourdit ce lointain
Vaporeux où j'ai peur que surgisse un matin.
Trille infini sur la forêt émerveillée.
Ah Belle-au-bois-dormant, ne va pas t'éveiller!

IX — *O mousses dans la hune,*
Voici le lait du clair de lune
Pour désaltérer vos enfances douces,
Et puis voici le miel limpide du soleil.
Buvez-les, bleuâtre ou vermeil,
O mousses,

Et puissent ces nectars du ciel
Avoir la tiédeur du lait maternel.

X — *Je fus un temps l'oiseleur d'âmes*
Qui jetait de subtils filets
Sur les cortèges puérils
Que le soir voyait en avril
Au long des mers et des campagnes.
Maintenant l'oiseleur s'est pris
Au réseau d'un rire léger.

XI — *Les enfants ont sauvé le monde*
Et le monde ne le sait pas
Mais les fées nous sont revenues
Pour respirer les parfums innocents.

Oubli de soi-même, oubli
Dans les carillons limpides
Du matin tourbillonnant.
Evohé! le monde est fluide
Et tout ce qui pèse ment.

Redeviens un petit enfant
Si tu veux voir les choses vierges
Danser parmi la lumière
Du soleil et de la lune.
L'essentiel est d'aimer
Dans la douleur ou la joie.
Mais la douleure est meilleure
Pour rythmer les élans cosmiques
Du monde solaire et mystique
Où les larmes sont plus belles
Que les plus belles rosées.

XII — *Où vont les enfances finies,*
Les musiques tues et les clartés mortes?
La Terre se dépeuple
Du vol léger de ses colombes
Et sur les tombes
Fleurit une race nouvelle.

Mais nous, notre tristesse évoque
Des sourires irremplaçables.

XIII — *Qui me purifiera d'une science vaine,*
D'une science mortelle?
Je veux redevenir enfant
Pour entendre à travers le défilé de Roncevaux
Sonner le tragique olifant.
Je veux être encore une enfance
Qui s'entretienne avec la fée Morgane
— Sur le glauque horizon de la mer océane —
En son château d'écume et de silence.

XIV — *Vous n'avez écouté de mon chant, ô mortels,*
Que ce qui l'apparente à vos chants irréels.
Seuls des enfants ont deviné mon cœur frileux
Et que je leur venais d'un pays fabuleux
Par delà l'Ionie et la Colchide bleue
Et que mes mains étaient trop lourdes d'inconnu
Pour étreindre en passant leurs douces mains
[*tendues.*

XV — *Il suffit d'une flûte neuve*
En face du vieil univers
Pour que le feuillage plus vert
Et que l'azur soudain plus bleu
Nous donnent une âme plus claire.

XVI — *Le poète danse*
Comme un enfant et comme un baladin,
Comme la mer et les réseaux d'or du matin,
Comme les astres.

XVII — *Dans les branches j'entends le murmure de Dieu*
Et le cliquetis de la vie.
L'eau qui ruisselle là-bas
Est une source mystique
D'où s'épand à travers l'infini
Cette âme bruissante et sage
Du paysage.

XVIII — *Le ciel flue à travers la forêt*
Comme une onde aérienne et bleue
Où les feuilles des eucalyptus
Nagent tels des poissons argentés.

XIX — *J'ai connu par la musique*
Et la danse des feuillages
Que l'univers est fluide
Et que la joie est très sage
Qui nous fait danser le cœur
Au rythme du monde en fleur.

ROBERT-EDWARD HART.

MICHELET ET LE PEUPLE

CORRESPONDANCE INEDITE DE MICHELET AVEC SA FAMILLE

—

Lorsqu'il aborde la seconde partie du *Peuple,* Michelet est perplexe. Il vient d'exposer, dans des pages justement fameuses, les servitudes de l'homme. Comment affranchir cet esclave? Michelet n'hésite pas, il est « plein de courage et d'espérance », mais il se sent seul. Qu'a-t-on fait avant lui, en ce sens?

De nobles écrivains, d'un génie aristocratique, et qui toujours avaient peint les mœurs des classes élevées, se sont souvenus du peuple; ils ont entrepris, dans leur bienveillante intention, de mettre le peuple à la mode. Ils sont sortis de leurs salons, ont descendu dans la rue (1) et demandé aux passants où le peuple demeurait. On leur a indiqué les bagnes, les prisons, les mauvais lieux.

Michelet proteste à bon droit. On n'a montré que la lie, que l'exception, on n'a pas su distinguer le peuple de la populace, on ne l'a pas considéré dans sa masse. En historien, il vient de rétablir les faits, dans des pages lumineuses, qui comptent parmi les plus belles de son œuvre, où il s'est donné tout entier. Mais, ayant exposé les maux, il est tout de même inquiet au moment de proposer les remèdes. Il indiquera l'amour, qui comporte une vertu de sacrifice, il suggérera la création d'une « association des âmes », il enseignera « Dieu en la Patrie »

(1) C'est bien *ont descendu* que Michelet a écrit.

en restaurant le culte de la grande amitié, de la patrie, de la France : il commettra, mais sans arrière-pensée, la plus belle trahison de clerc s'il en fut. Le poète qui toujours, en Michelet, soulève de ses ailes l'historien se donne ici libre carrière.

Mais il veut d'abord apprendre au peuple à rester lui-même, à « ne pas sacrifier son instinct ». Lui-même s'y efforce toujours, et il écrit ces lignes qui auraient pu servir de préface au « populisme » cher à André Thérive, si elles n'étaient pas utopiques :

Le tort du peuple, quand il écrit, c'est toujours de sortir de son cœur, où est sa force, pour aller emprunter aux classes supérieures des abstractions, des généralités. Il a un grand avantage, mais qu'il n'apprécie nullement, celui de ne pas savoir la langue convenue, de n'être pas, comme nous le sommes, obsédé, poursuivi de phrases toutes faites, de formules qui viennent d'elles-mêmes, lorsque nous écrivons, se poser sur notre papier. Voilà justement ce que nous envient, ce que nous empruntent, autant qu'ils peuvent, les littérateurs ouvriers. Ils s'habillent, ils mettent des gants pour écrire, et perdent ainsi la supériorité que donnent au peuple, quand il sait s'en servir, sa main forte et son bras puissant.

Mais Michelet pose un paradoxe... et il ne le soutient pas. « Le difficile n'est pas de monter, mais, en montant, de rester soi. » Dès qu'on est sorti du peuple, on n'en est plus. « Lui-même ne restait peuple qu'à force de volonté et en réaction souvent contre la culture qu'il avait reçue », écrit Jean Guéhenno dans son beau livre sur Michelet (*L'Evangile éternel*, 1927).

Or, en juin 1848, Michelet note sur son Journal : « Je n'écrirais plus le livre du Peuple. » La Révolution fut-elle seule à lui inspirer cet aveu douloureux? On a pu le croire, d'après les faits jusqu'ici connus, mais en consultant le fonds Michelet que conserve précieusement le Musée Carnavalet (1), on découvre qu'une autre révolu-

(1) Je remercie vivement M. Jean Robiquet, l'éminent conservateur

tion, une révolution intime, un drame de famille singulièrement suggestif, n'a pas été étranger à la déception de Michelet.

Le *Peuple* parut au début de 1846. Il eut un vif succès. La Préface en est célèbre. Michelet l'étaye d'un « exemple tiré de sa famille » :

Les deux familles dont je procède, l'une picarde et l'autre ardennaise, étaient originairement des familles de paysans qui mêlaient à la culture un peu d'industrie. Ces familles étant fort nombreuses (douze enfants, dix-neuf enfants), une grande partie des frères et des sœurs de mon père et de ma mère ne voulurent pas se marier pour faciliter l'éducation de quelques-uns des garçons que l'on mettait au collège. Premier sacrifice que je dois noter.

Dans ma famille maternelle particulièrement, les sœurs, toutes remarquables par l'économie, le sérieux, l'austérité, se faisaient les humbles servantes de messieurs leurs frères, et pour suffire à leurs dépenses elles s'enterraient au village. Plusieurs cependant, sans culture et dans cette solitude sur la lisière des bois, n'en avaient pas moins une très fine fleur d'esprit. J'en ai entendu une, bien âgée, qui contait les anciennes histoires de la frontière aussi bien que Walter Scott. Ce qui leur était commun, c'était une extrême netteté d'esprit et de raisonnement. Il y avait force prêtres dans les cousins et parents, des prêtres de diverses sortes, mondains, fanatiques; mais ils ne dominaient point. Nos judicieuses et sévères demoiselles ne leur donnaient la moindre prise. Elles racontaient volontiers qu'un de nos grands-oncles (du nom de Michaud? ou Paillard?) avait été brûlé jadis pour avoir fait certain livre...

C'est précisément cette confidence au public qui va bouleverser la propre famille de Michelet, ses tantes de Renwez, dans les Ardennes, où il va souvent en vacances.

de ce musée, et ses adjoints, ainsi que Jean-Marie Carré, l'auteur de *Michelet et son temps* et de *Les Ardennes et leurs écrivains*, qui ont si aimablement facilité mes recherches. — Les documents recueillis sont reproduits tels quels, rigoureusement. On relèvera quelques fautes d'attention dans les lettres de Michelet.

Voici en quels termes, qui semblent d'ailleurs trahir quelque fâcheux pressentiment, il annonce l'envoi du livre, le 2 février 1846, à sa tante, Mlle Millet (à Renwez, par Mézières) :

Ma chère tante,

Vous recevrez par la poste mon nouveau livre, intitulé *Le Peuple*. J'y ai réuni un grand nombre de faits et d'observations sur la vie actuelle des paysans, des ouvriers, qui peut-être auront de l'intérêt pour vous.

Le succès de mes derniers livres avait eu ce résultat que plusieurs biographies avaient donné des détails fort inexacts sur ma vie, sur mes parents, sur ma famille. J'ai hésité de répondre à ces choses malveillantes. Mes amis m'ont conseillé de ne point répondre, mais de donner quelques détails exacts sur mes premières années, sur les sacrifices que mes parents avaient faits pour moi. Ces détails ne sont qu'honorables pour notre famille. Aussi, n'ai-je point hésité à les donner. Je pense que vous croirez, comme moi, que cela valait mieux que de laisser parler mes ennemis à tort et à travers.

Le succès du livre est déjà immense. Il s'en est vendu mille en un jour, à Paris seulement.

Je vous embrasse de tout mon cœur, ma chère tante, ainsi que ma tante Lefebvre que je ne puis remercier assez de sa dernière lettre.

Votre dévoué et affectionné neveu.

J. MICHELET.

2 février 1846.

Michelet ajoute, en travers de la lettre :

Je m'aperçois que mon papier est transparent, et je mets ma lettre sous enveloppe.

Si, à Paris, le succès est déjà immense, si en particulier l'exemple tiré de la famille vaut à Michelet des éloges émouvants, c'est une véritable confusion, c'est une tristesse poignante qui règne à Renwez, dans la famille même d'où l'exemple a été tiré.

Heureusement encore que Michelet a mis sa lettre sous

enveloppe! (A cette époque, on avait l'habitude d'écrire l'adresse sur la lettre elle-même, pliée et collée, comme font aujourd'hui encore certaines personnes méfiantes).

Voici exactement ce qu'écrit la tante Lefebvre (née Millet), après s'être acquittée (non sans ce curieux respect mêlé d'orgueil qu'éprouvent les parents pour leurs enfants qui se distinguent) des félicitations et remerciements d'usage pour ce livre « très riche d'intérêts » :

...Je suis fort triste, mon cher neveu, de la confession générale que vous faites au commencement de votre livre sur toute votre jeunesse — vous auriez pu atténuer bien des choses sans porter d'intérêt à votre ouvrage et spécialement ce que vous dites de nous n'était pas dans le cas de l'embellir. Je ne comprends pas qui vous a donné ces renseignements, car moi qui a 75 ans je n'ai jamais entendu parler de cet hôm qui a été brûlé non plus que de cette servitude de mes sœurs pour leur frère — et ma mère qui a eu dix-neuf enfants, c'était bien honnête de lui en conter seize, dont j'étais si honteuse et voilà qui est généralement publié — votre tante Hiacinte est si triste de tout ce qui nous concerne ainsi que de vous qu'il a fallu que je lui promette de vous détailler tout cela comme je l'ai fait — elle pense que nous voilà la risée de tout Renwez; cela la désespère elle à qui l'on a jamais rien eu à lui reprocher ainsi qu'à toute la famille — elle ne veut rien entendre des consolations que je lui donne — cependant par la lettre que Mme Guyot m'écrivit en arrivant de Paris elle racontait éloquemment toutes les belles visites qui sont venues en sa présence vous complimenter cela lui a fait grand plaisir car je crains que cette confession ne vous soit plus nuisible qu'avantageuse vous connaissez assez les hôm pour les juger mieux que moi mais ce qu'il y a de sûr c'est qu'il y en a un grand nombre qui tourne tout au mal au lieu de penser sainement.

Renwez, 11 février 1846.

TANTE LEFEBVRE, née MILLET.

Michelet riposte, le 16 février :

Rassurez-vous, ma chète tante, et veuillez rassurer ma tante

Hyacinthe. Rien ne m'a plus servi que cette préface. Des hommes de toute classe, et même les plus hauts placés, viennent m'en remercier avec effusion, avec *larmes*. Plusieurs ont fait davantage; ils m'ont écrit que les circonstances de leur jeunesse avaient été les mêmes, ou plus difficiles encore.

Le succès de mon livre est assez grand, pour que personne ne puisse l'attaquer. Je me trouve appuyé d'un nombre immense d'hommes, qui ne connaissaient aucun de mes précédents ouvrages. C'est ce que j'avais prévu, en écrivant ce livre, et surtout cette préface.

C'est ma tante Lacisse qui, *en présence d'Adèle et de Charles,* m'a raconté , dans *deux* de mes voyages, la persécution qu'avait soufferte un de nos grands-oncles.

Ma mère m'a dit souvent qu'elle et ses sœurs s'occupaient habituellement à raccommoder le linge de leurs frères, quand ils venaient en vacances, que les sœurs se retranchaient toute dépense afin d'aider les frères, etc. Ce détail m'a paru honorable, pour notre famille, et digne d'être conservé.

S'il y avait quelque personne assez mal né, pour trouver cela ridicule, ne vous en inquiétez pas. Soyez sûr qu'à Paris, *en France,* tout le monde m'a su gré d'avoir parlé avec cette netteté et cette force.

Le 18, sa cousine, Félicie Guyot, revient à la charge :

... Le mal est beaucoup plus grand que vous ne le pensez. Elles (ma tante et ma mère) ont éprouvé un choc terrible — ma tante ne s'en remettra de longtemps —

Elle donne ensuite des extraits d'une lettre de sa mère:

hyacinthe ne veut rien entendre là-dessus, elle en a été malade... Si toutes les visites que Jules reçoit et qui viennent le complimenter sont de bonne foi, je dis que l'esprit de Paris est bien au dessus de celui de Renwez qui rit beaucoup de l'humiliation qu'il nous cause; aussi personne ne nous en parle. Cependant je trouve beaucoup d'esprit dans cet ouvrage...

...pour ma mère qui a eu 19 enfants, il n'en met que 3 de plus. Nous étions assez honteux de 16, sans qu'il en augmentât le nombre...

...nous avons eu du bonheur d'avoir un long règne auquel il n'y a jamais rien eu à reprocher. Mon père et ma mère ont vécu intacts, et la preuve c'est que ma mère malgré ses 16 enfants a laissé en mourant 120.000 francs. Si la mère de Jules eût vécu, il n'aurait pas écrit tout cela, elle qui étoit si délicate, et qui avoit tant d'esprit. Ainsi ma chère fille, on n'a jamais de bonheur parfait; les succès de Jules en auroient été un grand pour nous, mais il étoit écrit dans notre destinée d'en recevoir l'humiliation. Peut-être notre bonheur futur sera-t-il gagné par ce grand sacrifice — nous irons en paradis tout droit...

. . . .

Je ne vois qu'un remède à cela, mon cher cousin — je partirois de suite pour les Ardennes pour m'expliquer avec mes tantes, *mais seule.*

VOTRE DÉVOUÉE COUSINE.

Le 23, Michelet ne se tient pas encore pour battu. Son succès n'est-il pas complet, triomphal, *même auprès de ses ennemis*?

Ma chère tante,

Ce que je vous avais écrit se vérifie à la lettre — mon livre a réussi *même auprès de mes ennemis.* Tous, amis et ennemis, me savent gré de la franchise avec laquelle j'ai parlé de mon enfance, et des circonstances difficiles que j'ai traversées alors. Des hommes d'opinion toute opposée à la mienne, et que je connaissais peu, m'ont écrit avec attendrissement et reconnaissance, que c'étaient leurs sentiments, leurs destinées, leurs malheurs, que j'avais écrit, qu'ils avaient eu des difficultés tout à fait semblables aux miennes, et qu'ils étaient fiers, comme moi, des sacrifices persévérants que leurs familles avaient faits pour eux.

Permettez-moi de vous dire (ce que je ne dirais à personne): Ceci est beaucoup plus qu'un succès de gloriole, c'est un succès *de cœur.* J'ai obtenu de ces hommes vaniteux et intéressés un bon moment, un moment d'émotion qui peut commencer pour plusieurs une amélioration sérieuse.

Tous les journaux sont favorables : Le *Siècle*, le *Semeur*,

l'*Illustration,* le *Charivari,* la *revue indépendante* ont déjà publié leurs articles. Le *Constitutionnel,* le *National,* l'*Artiste,* la *Réforme,* vont donner les leurs, et je sais d'avance qu'ils seront mieux pour moi. La *Quotidienne* même a très bien annoncé mon livre. La *Gazette de France* en a donné un extrait considérable. — Les journaux de province ont été bien auss[i].

Si, comme je l'espère, je puis aller vous voir cette année, je vous expliquerai encore de vive voix les avantages solides que je tirerai pour l'avenir d'avoir pris dans l'opinion cette sorte de base populaire. Mes livres précédents ont été discutés et critiqués; mais personne ne pourrait attaquer sérieusement celui-ci.

Et voici encore deux extraits d'une lettre du 7 mars :

Ma chère tante,

Je ne supporte pas l'idée de vous avoir contrariées toutes deux. On s'entend mieux de vive voix. Dès que je pourrai quitter un moment mon cours (dans quelques semaines), j'irai vous voir avec un de mes enfants, ou mon gendre, si vous le permettez.

. . . .

Je puis dès ce moment vous dire (ce que je ne dirais à personne) : c'est qu'une chose que tout le monde juge GLORIEUSE pour moi, ne peut faire tort à ma famille, à laquelle revient une part de cette gloire, pour les encouragements et l'appui qu'elle m'a donnés.

. . . .

Pourtant, Michelet n'aura pas le dernier mot. (Il ne prendra sa revanche, si l'on peut dire, qu'en 1848, en soutenant, sans succès d'ailleurs, avec Quinet, Béranger et Lamartine, la candidature de son gendre à la députation des Ardennes.)

Et il nous faut encore publier, pour montrer l'étendue du douloureux choc, cette longue lettre de la cousine Guyot, écrite de Thann, le 29 mars 1846 :

Mon cher cousin, vous ne montrerez ni à votre père ni à

vos enfants la lettre que je vous écris : vous la brûlerez même après l'avoir lue, afin que je sois bien sûre que personne ne la verra jamais. Car ce que j'ai à vous dire est de ma part une trahison envers ma mère. J'étais depuis douze jours dans la perplexité la plus pénible pour répondre à votre dernière lettre : c'est la crainte de voir diminuer la confiance que vous avez en moi qui me décide à tout vous dire. La veille du jour où j'ai reçu votre lettre j'en avais eu une de ma mère, que je vous aurais envoyée s'il n'y était question de Félicie et de son mari... j'en extrais, sans y rien changer, ce qui vous regarde à cause de la préface. « Il a blessé Hyacinthe dans quelque chose qu'il n'a pas prévu : elle est furieuse; elle me tourmente à me rendre malade; elle a toujours cela à la bouche ; je lui dis que je me résigne puisqu'il n'y a point de remède; mais elle n'entend ni rime ni raison. Je veux que tu ne dises rien à Jules de ce que je t'écris, car cela ne servira qu'à l'irriter. Quant à Hyacinthe, si tu veux rester bien avec elle, et je crois que tu auras raison, tu lui diras que cela t'a fait une grande contrariété pour elle, que tu y prends toute la part possible; enfin tu diras comme tu pourras, elle est déjà bien scandalisée de ce qu'elle croit que tu ne lui as pas défendu d'écrire ces choses-là : « nous ne sommes rien pour eux », dit-elle. Quand tu viendras, je te dirai, sans qu'elle le sache, ce qui la choque si fort; je ne veux pas écrire cela : ne m'en fais pas mention dans ta réponse : je serais perdue aussi. »

Le surlendemain j'ai écrit à notre tante Hyacinthe particulièrement, et du mieux que j'ai pu, afin de la ramener selon notre désir commun, mais vainement, pour le moment du moins. Elle est venue trouver ma mère et lui dire de me répondre elle-même. Voici un extrait de cette seconde lettre : « J'ai été surprise de trouver la lettre de Jules dans la tienne : elle ne nous apprend rien de plus que ce qu'il nous a écrit à toutes deux. Cependant je t'avais engagée à ne pas lui écrire tout crûment du chagrin que cela m'avait causé à moi spécialement (à cause de son peu de mémoire à présent ma mère est troublée sur les époques et croit à tort que je vous ai écrit après sa première lettre) parce qu'en effet j'étais loin d'avoir la colère de ta tante... j'ai beau vouloir l'adoucir : je ne fais

que l'irriter, et elle me dit : pense comme ça pour toi toute seule et ne m'en parle plus. J'étais convaincue que le temps et ce que je pourrais lui dire attiédirait sa colère mais je suis bien trompée. Pour moi je n'y pense presque plus. Cependant depuis la lettre qu'il m'a écrite qu'il se proposait de venir nous visiter, cela m'a causé un grand chagrin de l'humeur que conserve Hyacinthe : je suis très persuadée qu'elle lui en aurait dit de manière à le choquer, et surtout ayant son gendre avec lui : je ne te rendrai pas le chagrin qu'elle me cause, cependant je continuerai à faire mon possible pour l'adoucir. Mais pour le moment j'ai beau observer que Jules ignorait toutes les choses qui la font souffrir, elle ne veut rien entendre. »

Comme vous, mon cousin, j'ignore ce qui a pu tant blesser ma tante Hyacinthe, et il faut que j'attende la révélation de ma mère, que je vous communiquerai. Mais en me rappelant certains souvenirs d'enfance, je crois qu'il n'est besoin d'aucun secret particulier pour expliquer comment la révélation que vous faites vous-même de la pauvreté de vos parents et des souffrances de votre première jeunesse a pu blesser si vivement ma tante Hyacinthe : cette révélation a éveillé le remords en elle, en même temps qu'elle l'humilie à ses propres yeux, et ce qui est pis pour elle, aux yeux des *gens de Renwez*. Voici sur quoi est fondée cette croyance que je ne veux pas cependant vous donner comme la vérité, ou au moins comme toute la vérité. Il paraît que pendant le temps de vos plus grandes souffrances à Paris il y avait lutte dans la famille de votre mère à Renwez, les unes suppliant pour qu'on aidât la sœur de Paris, et les autres y mettant de l'opposition. Pour quel motif? Je l'ignore. La tante Hyacinthe était-elle de ceux qui ne voulaient pas? Je n'oserais le dire; mais certaines conversations entre ma mère et ma sœur, Célestine, et dont j'ai pu saisir quelques phrases me le font supposer, et alors mon explication serait suffisante.

Maintenant il me reste à vous demander d'avoir confiance en moi et de patienter pour arriver à la réconciliation. N'allez donc pas à Renwez avant que je ne vous le dise...

Je connais beaucoup mieux que vous vos tantes de Renwez :

elles peuvent souffrir beaucoup de certaines choses dont vous ne pouvez pas vous douter.

F. LEFEBVRE.

P.-S. — A propos de notre grand-oncle Michaud, c'est le livre qui a été brûlé, et non pas l'homme : notre tante Lacisse se sera mal expliqué.

Telle est, avec toute sa gaucherie, toutes ses qualités et tous ses défauts, tout son amour-propre, toute sa profondeur aussi, la réponse du peuple resté peuple au peuple qui s'est élevé, mais qui, en s'élevant, a forcément changé d'âme, vit sur un autre plan, dans un autre climat, où l'esprit domine l'instinct.

Ainsi Michelet, prenant en main la cause du peuple, avec une générosité entière, avec une ardeur d'apôtre, avec cette passion qui soulève des mondes, blesse ce peuple dans ce qu'il a de plus cher, dans sa pudeur même. Il conquiert l'estime du peuple considéré comme une entité, comme une statue, du peuple anonyme, abstrait, de l'idée-peuple en quelque sorte, et il perd la confiance, sinon l'affection du peuple vivant, du peuple réel et présent, concret, de cette portion du peuple qu'il connaît le mieux : sa famille.

Sans doute la tante Hyacinthe éprouve-t-elle un remords particulier. Elle est sûrement, la vieille fourmi, de celles qui n'ont pas voulu aider la sœur de Paris, la cigale — ou la mère d'un poète, ce qui est tout comme. Mais finalement elle s'est décidée, et ce qui la rend malade, c'est qu'on fasse état de sa pauvreté, de ses souffrances. Est-ce que les gens, et surtout ceux de Renwez, ont besoin de savoir cela?

Sentez-vous l'affront? Nous n'avons pas le moyen, et nous voulons faire autrement que les autres, — voilà le fond du reproche.

Le peuple se trouve humilié par là même où Michelet voulait l'exalter. Michelet a violé le tabernacle où repose le cœur du peuple.

Ce peuple-là souffre; il est pauvre; il se sacrifie; mais il ne veut pas qu'on chante sa misère, « sa vie humble aux travaux ennuyeux et faciles », comme dira Verlaine. Raccommoder le linge, remplir le bas de laine, sont-ce là sujets de gloire? Il admet qu'on reconnaisse ses mérites, mais il veut qu'on glisse sur ce qui doit rester obscur, et le fond de sa vie est obscur, et les affaires de famille doivent rester secrètes. Ou alors son bon sens se révolte autant que son cœur. La simplicité de sa vie « n'est pas dans le cas d'embellir » une vie exceptionnelle qui marche à la gloire. Lui prêter, lui reconnaître une part de cette gloire, ce n'est pas le flatter, c'est risquer de faire rire les autres. « Nous voilà la risée de tout Renwez », parce que nous avons l'air de nous hausser, alors que nous menons la même existence, digne certes, mais humble, que nos voisins.

Malgré les apparences, l'homme du peuple parlerait encore sur ce ton aujourd'hui, sauf qu'il ne serait plus honteux d'élever une famille nombreuse qui vaudrait à sa femme la Légion d'honneur.

Ce qui est honorable aux yeux de Michelet est donc humiliant aux yeux de ses tantes. Sortis de la même souche, ils ne parlent plus le même langage. C'est là l'illustration éclatante d'un fait commun. Le peuple ne se vante jamais de sa pauvreté, tandis que le grand homme en tire vanité; et s'il peut trouver dans ses ancêtres quelque martyr, il exulte, même si, au lieu du persécuté, c'est quelque livre écrit par celui-ci qui a été brûlé.

Michelet avait apostrophé dans sa Préface l'homme de *l'art pour l'art* : « Ceci, peintre qui passez, ce n'est pas un jouet d'art, voyez-vous, c'est un autel! » Et lui-même commence par sacrifier sur cet autel sa propre famille!

Mais ne se demande-t-il pas si ces tantes n'ont pas perdu un peu de leur « extrême netteté d'esprit et de raisonnement »? Si ces demoiselles lui semblent toujours *sévères*, sont-elles toujours aussi *judicieuses*?...

§

Dans sa vie intime, Michelet eut encore de pires déceptions. Pour le montrer, il suffira de publier cette terrible lettre de son fils Charles, datée de 1852 :

Mon père,

Je te préviens que je ne puis me réduire et que je ferai des dettes si tu ne me donnes pas mon nécessaire. Crois-tu raisonnablement que je puisse vivre avec cent francs.

...tu n'as donc aucune notion de la vie matérielle.

...tu me parles dans ta dernière lettre des souscriptions auxquelles tu es obligé de concourir mais je me moque pas mal de ces souscriptions, ton devoir est de songer à tes enfants avant de songer à tes amis.

...Cela doit t'expliquer un peu les distances que je mets dans mes lettres qu'est-ce que cela te fait que je sois malheureux ou heureux. Je sais que tu ne t'en inquiètes pas.

...tu étais le seul homme en qui je croyais. Je ne t'aimais pas, je t'ai adoré, mais je vois que tu es comme tous les autres — que tu prêches pour ta gloire et non pas pour le peuple — que peuvent penser les autres personnes lorsqu'ils entendent dans ta bouche le mot de fraternité, etc., et qu'après ils apprennent que tu ne t'inquiètes pas seulement de ton fils au point de le forcer à rougir de toi, car on vient me dire à chaque instant : votre père est bien singulier de ne pas s'occuper de vous, il doit savoir que les autres jeunes gens sont appuyés, vous seul vous êtes comme abandonné.

Comprends-tu ma position?

CHARLES.

paieras-tu le médecin
et le pharmacien

je vais un peu mieux
quoique ne sortant pas.

Cruelle destinée, en vérité, que celle de Michelet ! On savait que les guerres et les révolutions avaient ébranlé sa foi, ses fois : sa foi en l'Allemagne, sa foi dans le peuple, sa foi dans la patrie. Sa foi dans la famille, base de cette grande amitié qu'il voulait restaurer, n'avait-elle

pas déjà été minée, comme le révèle cette tragique correspondance?...

Quelle blessure au cœur de Michelet! « Tu prêches pour ta gloire et non pas pour le peuple! » Soyons justes, et mettons qu'il le fait pour les deux. Le génie a ses faiblesses. Mais Michelet, après avoir fait rougir ses tantes qui se sont privées pour lui, fait maintenant rougir son fils pour lequel il est accusé de ne pas se priver! Il veut le bonheur du peuple, et il fait le malheur de son fils. Trouve-t-il une excuse dans le fait qu'il n'a « aucune notion de la vie matérielle »?

Est-il donc impossible à l'homme à la fois de se vouer à une cause et de satisfaire aux devoirs communs? La conquête de la gloire, l'ascension du génie, le culte d'un idéal exigent-ils implacablement le sacrifice des affections ordinaires? L'homme peut-il à la fois marcher à l'étoile et payer la note du pharmacien pour la santé de son fils?

Que ce fils n'ait pas été un modèle, et que ces tantes aient été grincheuses et entêtées, il faut en convenir. (Pour ce qui concerne le fils, on lit dans une lettre du 7 septembre 1847 : « Charles était chez un professeur où il travaillait très peu — quelques petites escapades m'ont décidé à l'éloigner du terrain un peu glissant de Paris — je l'ai envoyé en Alsace, confié à mon cousin, dans l'idée qu'il prendrait sur lui un ascendant que je n'ai pas... » — notons au passage cet aveu de Michelet: il veut éduquer le peuple, et il ne sait pas éduquer son fils!...)

Ces documents n'en sont pas moins éloquents, pathétiques, profondément *humains*.

Angoissant problème des rapports de l'aspirant-grand homme avec sa famille. Comment se soustraire, comment échapper aux sujétions, au carcan de la vie? Comment concilier les exigences, les devoirs de la vie de famille avec une irrésistible vocation, un appel divin, une

lutte sacrée? Un amour universel atrophie-t-il nécessairement un amour particulier? La famille est-elle un obstacle au génie?

Si l'on donnait raison au fils de Michelet et à ses tantes, il faudrait détruire les Panthéons.

JEAN-PAUL VAILLANT.

« FIGURES »

LOUIS BERTRAND

—

Quand on lit, avec le sentiment qu'ils sont le reflet fidèle de la vérité (et rien n'autorise à penser le contraire), les mémoires que M. Louis Bertrand a écrits sous le titre d'*Une destinée,* on s'aperçoit — non sans étonnement — que ce romancier robuste, fort épris du monde matériel, a accusé de bonne heure des dispositions à la misanthropie, et qu'il a eu à Spincourt, en Moselle, une enfance et une adolescence moroses...

Rien, cependant, de contraire à son œuvre qui est autant d'un artiste que d'un homme d'action, dans cette attitude hostile ou ce renfrognement vis-à-vis d'une existence restreinte et sans joie, et l'on peut s'intéresser aux hommes en ne les aimant point. Aussi bien, arrive-t-il à M. Bertrand de les heurter dans le commerce ordinaire, et je crois qu'on lui fait la réputation d'être assez bourru...

Nommé professeur de rhétorique à Alger, après avoir été envoyé en disgrâce d'Aix-en-Provence à Bourg-en-Bresse, parce qu'il s'était permis de dire à ses élèves son admiration pour Zola, M. Bertrand chercha moins dans l'Afrique du Nord à retrouver les vestiges d'un monde disparu qu'à suivre l'âme de ce monde dans le développement de sa renaissance.

Humaniste, mais de la façon la moins livresque qui soit, ce fut en s'y *naturalisant,* selon son expression, qu'il prit conscience, dans l'ancienne colonie de Rome, du caractère de la civilisation méditerranéenne.

Il n'abordait pas l'Algérie en professeur; il n'y cherchait pas, non plus, l'empreinte de l'Islam, avec une curiosité prévenue en faveur d'un certain exotisme; mais il l'observait avec des yeux neufs et se laissait gagner par la sauvage ardeur à vivre de son peuple, Espagnols, Italiens, Maltais, Provençaux, au sang riche, exalté par le soleil. Egalement méfiant à l'égard des poètes qui font un « pays féerique » de notre domaine africain, et des utopistes qui le représentent sous l'aspect d'une terre « avide de civilisation moderne », il a décrit ce qu'il voyait, comme il le voyait, en des livres où il se proposait « l'expression harmonieuse des réalités ».

Ses premiers romans — que couronne l'effort de généralisation de ses essais — composent en l'honneur de l'*homo mediterraneus* un double cycle de poèmes ensemble épiques et lyriques et qui ont valeur de synthèse ou qui procèdent d'une vue constructive.

Point de pittoresque pour le pittoresque, en effet, chez M. Bertrand qui ne s'est pas mis à écrire avec une idée préconçue, mais qui a, ou s'efforce d'avoir, l'esprit positif, et dont le sens critique restait en éveil lors même qu'il s'enivrait, à l'âge des fougueux élans, d'accompagner les rouliers dans leur marche « pendant des lieues et des lieues » vers l'aventure, ou de se mêler à la populace bigarrée du port d'Alger. C'est œuvre classique qu'il a faite, notamment, en brossant dans *La Cina* une fresque de notre colonie, et en dessinant dans *Pépète le bien-aimé* un individu représentatif des sentiments qui donnent « un charme naïf aux héros de l'épopée antique ».

Qu'il ait cru devoir, par la suite, modifier le personnage, ou l'amender, je comprends d'autant moins le scrupule auquel il a obéi, en agissant de la sorte, que son objectivité avait été aussi complète lorsqu'il nous montrait en ce plébéien un « être de race », que lorsqu'il nous faisait voir en saint Augustin « un Latin d'Occitanie, type idéal du Latin d'Afrique ». Car M. Bertrand n'a rien

d'un naturaliste, malgré l'admiration qu'il témoigna de bonne heure à Zola, comme je l'ai dit, admiration qui s'explique à la fois par son talent descriptif et par son art d'animer les foules; et il a eu tort de craindre qu'on lui reprochât l'audace de sa peinture picaresque ou qu'on en tirât des arguments contre ses théories qui sont celles d'un conservateur.

Pour moi, je ne suis pas surpris que cet écrivain, qui a le sens de la continuité des choses, et qui a si bien indiqué par quoi le présent se relie au passé, ait fait entrer dans ses évocations, sans en rejeter aucun, tous les principes de rajeunissement de la civilisation latine.

Par la sensation, M. Bertrand a illustré et renforcé ses conceptions de traditionaliste français, et je dirai lorrain, pour en mieux marquer la rigueur, en songeant à Maurice Barrès. C'est d'une pente naturelle qu'il est parvenu à dégager une signification historique du rôle de ses héros, et qu'ayant considéré l'Afrique comme « un prolongement » de sa patrie, il a été amené à voir en Louis XIV le roi qui incarna le mieux la grandeur de la France.

Sans doute a-t-il accusé un particularisme qui a prêté à sourire dans son discours de réception à l'Académie française, mais cela n'est imputable qu'à son caractère ombrageux et s'explique par l'inquiétude qu'il a dû éprouver qu'on ne l'assimilât, en le comparant à l'écrivain dont il prononçait l'éloge, à un « déraciné »... Et une telle inquiétude rejoint la crainte qui l'a fait corriger l'un de ses meilleurs ouvrages...

C'est que romancier, et romancier qui continue magnifiquement la tradition de Flaubert, auquel il a rendu le plus juste hommage, M. Bertrand ne veut pas être tenu seulement pour un artiste. S'il n'est point un pur psychologue — et son hostilité à l'égard de Marcel Proust en témoigne assez, encore qu'il se soit fait le biographe de la plus mystique des saintes — il ne lui déplaît pas d'être

tenu pour un penseur. Mais il est trop passionné, malgré sa bonne foi, il manque trop de sérénité et d'impartialité dans son désir d'être objectif, pour qu'un tel titre lui soit attribuable. Son panégyrique de Louis XIV est bien exagéré (ne ferme-t-il pas volontairement les yeux sur les fautes les plus évidentes de ce monarque, par ailleurs bêtement calomnié?) ; et il est allé jusqu'à vouloir faire de Flaubert un « chrétien sans le savoir »...

C'est assez qu'on puisse dire de lui que, superbe coloriste, il a, de surcroît, le mérite de savoir composer, et qu'il a réussi à donner à son œuvre, qui exalte l'énergie, la courbe même de son esprit. L'unité de cette œuvre est indéniable, et la variété des éléments qui la composent, la vie et le relief des personnages qu'elle met en action — du charretier Rafaël au pêcheur Pépète, de la chanteuse Cina à l'archevêque Puig, et du tribun Carmélo au romancier Mautoncher — en font une des plus intéressantes qui soient, une des plus dignes, aussi, d'honorer les lettres.

JOHN CHARPENTIER.

LA
BATAILLE DES CHANGES

—

PREMIERE PARTIE

I

UNE RENCONTRE

Cette fin d'après-midi de mars annonçait un printemps précoce. Assis à la terrasse du Café Napolitain, Robert Lucques savourait l'air délicat, le papillotement de la lumière assourdie du couchant, devant la foule bigarrée qui, sur le boulevard, circulait allègrement. Après une journée d'angoisse, tous les cœurs, refoulant leurs soucis, se confiaient à la douceur de vivre.

Mais Robert, enivré d'une joie immense, s'amusait du mouvement de son Paris où, maintenant libre, il allait conquérir la fortune si longtemps caressée par ses rêves ambitieux. Il n'était pas encore à même de préciser sur quelle piste il s'élancerait; mais il escomptait les vastes possibilités qui se présenteraient à lui, supputait ses chances et s'accordait le droit de réussir mieux que quiconque.

A ses côtés, un civil chauve avait déployé le *Temps* et, navré des nouvelles qu'il lisait, hochait la tête avec tristesse. Puis, ayant fixé par-dessus ses lunettes le jeune homme fringant dans son uniforme bleu horizon, il ne put s'empêcher de l'interroger :

— Croyez-vous qu'il soit possible que les Boches bombardent Paris avec un canon à longue portée?

Robert, dérangé dans ses calculs d'avenir, jeta à l'importun un regard colère et répondit sèchement :

— Rien n'est impossible, Monsieur.

Cette question qui, depuis l'aube, préoccupait la population parisienne ne l'intéressait en aucune façon. Mais le fil de ses songes était rompu; alors, il s'abandonna au plaisir que lui offrait le flot des passants, dans la beauté de ce soir délicieux.

— Ce que les hommes sont chameaux, tout de même !

Cette appréciation désobligeante, formulée d'une petite voix pointue, arracha Robert à sa béate contemplation. Il tourna légèrement la tête et, derrière lui, à l'intérieur du café dont les glaces étaient baissées, vit une jeune femme blonde qui, feignant la confusion, cachait son visage dans sa fourrure. Elle se pencha vers son amie ; toutes deux se mirent à rire sous cape, lançant une œillade à Robert qui, par contenance, allumait une cigarette. Cependant son esprit s'était attaché à ces deux jolis profils et le désir de les mieux connaître détournait ses pensées.

La jeune blonde continuait à s'agiter sur sa banquette avec une impatience accrue. Elle poursuivit son petit cours de civilité.

— Tu ne trouves pas, Marthe, que les hommes depuis cette guerre ont perdu le sens de la politesse la plus élémentaire ? Quand je pense que ce gros poussah d'Edouard se permet de nous faire attendre ! Vrai, les bonnes manières sont perdues et je ne sais pas ce que nous réserve la suite des temps.

Elle parlait avec une distinction affectée et cherchait l'approbation de ses auditeurs occasionnels. Robert, égayé par les propos sévères qu'émettait cette frivole personne, fit franchement volte-face pour lui sourire. Mais il n'eut pas l'heur de profiter des avantages de son muet assentiment, car la jeune femme accueillait sans amé-

nité un gros monsieur qui s'épongeait le front avec ostentation.

— Ah ! te voilà ! Il y a une heure que nous t'attendons. Nous allions partir. Mon Dieu, mon pauvre Edouard, que tu manques d'éducation !

L'autre, prévoyant sans doute une scène un peu vive en public, balbutia des excuses. Il promenait autour de lui des yeux effarés; soudain, ses traits s'épanouirent.

— Mais c'est ce brave Lucques! Ah! mon cher, que je suis content de vous rencontrer !

Heureux de cette diversion, il se précipita la main tendue vers Robert Lucques. Celui-ci essayait de mettre un nom sur cette figure qui lui rappelait un de ces vagues comparses noyés dans la brume du passé.

— Vous ne me reconnaissez pas? Voyons, souvenez-vous. Edouard Trivaux, votre condisciple à Chaptal. Mais venez donc vous asseoir à notre table.

Robert s'empressa d'accepter. Edouard Trivaux fit les présentations avec cérémonie :

— Mademoiselle Laure Dussaule, qui veut bien se dire parfois mon amie, et Madame Marthe Verneuil.

Grave, Robert Lucques s'inclina et examina à la dérobée les deux femmes, bénissant ce hasard qui lui permettait, d'un seul coup, de se rapprocher d'elles.

Toutefois, il lui fallait prêter attention au bavardage du gros Edouard Trivaux.

— Ah ! mon cher, cela fait du bien de se retrouver ! Il me semble que jusqu'ici tu t'en es bien tiré. Rien de cassé ? Parfait. Quant à moi, réformé dès le début : cardiaque et obèse.

Il dit cela d'un ton paterne, en tapotant affectueusement sa bedaine. Ce ventre protecteur, sous le gilet encerclé d'une chaîne d'or, se bombait comme un bouclier où s'émoussent les jugements malveillants. Choyé par son propriétaire qui avait pour lui les plus touchantes

prévenances, jamais ventre ne tira de telles satisfactions en ces temps de restrictions alimentaires.

Après cette déclaration, Edouard Trivaux plongea dans sa jeunesse pour en extraire quelques perles.

— Te rappelles-tu la boîte où je fis de si fâcheuses études? (Tu permets que je te tutoie? de si vieux amis!) Et notre professeur de mathématiques, le père Beaubeau qui avait déclaré péremptoirement en fin d'année : « Mon pauvre Trivaux, votre cas est désespéré, vous ne réussirez jamais dans la vie. » Hé bien, le gros Trivaux, ce cancre endormi, n'a tout de même pas trop mal réussi, n'est-ce pas, ma petite chatte ?

Laure, la petite chatte aux griffes rentrées, agacée par cette vanité ingénue, offensée de la vulgarité de son amant, gardait un masque renfrogné. Mais l'autre n'en eut cure.

— Tous ces pronostics scolaires n'ont aucun sens, car, à notre époque, l'instruction ne compte pas. Il y a l'adresse, l'ambition et... (il eut un geste large) les circonstances.

Alors Robert songea que les circonstances lui avaient plutôt manqué jusqu'à présent, car, pendant qu'il se faisait casser la gueule au front, un Trivaux se poussait dans la voie de la fortune. Quelle duperie !

Mais, aussitôt, il pensa que les cœurs forts savent utiliser leur propre révolte comme un tremplin. Ironique, il se divertit à détailler ce spécimen d'une commune espèce : le médiocre qui a réussi.

Edouard Trivaux avait une face ronde, cuite, joviale, naturellement imberbe. Il était né épilé et rappelait un fromage de Hollande où deux doigts en fourche auraient malignement percé les trous des yeux. Les lignes molles de ses joues flasques, son double menton lui donnaient un air bonasse qui lui permettait de mieux dissimuler ses ruses. En affaires, ses partenaires, persuadés de le rouler, s'apercevaient toujours trop tard qu'ils étaient

joués. Son physique d'homme gras et inoffensif lui assurait une force dont il se servait avec adresse.

Cet examen sommaire suffit à Robert Lucques, qui déjà prévoyait que son condisciple interviendrait dans sa destinée. Privé depuis si longtemps de l'enchantement de Paris, il préférait, en ce jour heureux, gagner les grâces des deux jolies filles, surtout de l'énigmatique Marthe, qui n'avait prononcé que quelques mots et qu'il devinait de nature plus fine.

La voix glapissante de Laure interrompit les discours avantageux de Trivaux.

— Enfin, m'expliqueras-tu pourquoi tu t'es amené avec une heure de retard ?

— Tu exagères, chère amie; mais avec ce maudit bombardement, toutes les affaires se sont trouvées interrompues. Une partie du personnel a passé sa journée à la cave. Si cela continue, Paris deviendra intenable.

Et s'adressant à Robert :

— Crois-tu que ce soit un canon qui bombarde Paris ?

— Peut-être plusieurs, mais cela a si peu d'importance !

Ce mépris du danger lui valut un sourire de Marthe, si bien qu'il conçut pour elle un intérêt plus précis.

Sans beauté véritable, elle avait un charme particulier. L'ovale allongé, un teint mat de brune, le menton volontaire, elle appartenait à la race des femmes qui ne s'abandonnent pas, pour la conquête desquelles les désirs s'exaspèrent. Ce visage grave, ce sourire aigu, ces yeux d'un bleu froid, attiraient Robert qui aurait voulu pénétrer le caractère de Marthe. Puis il songea qu'il ne la reverrait sans doute plus, et il se moqua intérieurement de ses prétentions au donjuanisme. Une tape amicale sur l'épaule assénée par le gros Trivaux le tira de ces réflexions.

— Mon cher Lucques, tu accepteras bien de dîner avec

nous, j'ai retenu une loge à l'Opéra-Comique. Tu es libre, n'est-ce pas? Point de rendez-vous d'amour?

Il eut un gros rire entendu, signifiant qu'un individu revêtu de l'uniforme avait droit à toutes les complaisances féminines. Robert accepta l'invitation.

— Pour combien de temps êtes-vous à Paris ? demanda Laure.

— Mais, pour toujours, du moins je l'espère.

— Comment, tu n'es pas en permission ? s'exclama Trivaux.

— Mais non, la guerre est finie pour moi. Je viens d'être réformé.

— Que t'est-il arrivé ?

— Pas grand'chose; il y a un an, j'ai été blessé, puis trépané et, depuis ce moment, des maux de tête intolérables... Excusez-moi, je n'aime pas à parler de tout cela...

Son regard croisa celui de Marthe qui l'observait silencieusement. Il y perçut une sorte de curiosité sympathique qui lui plut mieux qu'une caresse. Comme ils se levaient de table, il l'aida à passer son manteau et respira dans le col de la fourrure un parfum doux et amer, l'essence compliquée d'une fleur inconnue.

II

MAROUF, SAVETIER DU CAIRE

A la fin du repas, devant les tasses fumantes d'un café savoureux, Edouard Trivaux poursuivait sa biographie.

— Quand la guerre a éclaté, la plus grande partie du personnel français de la Banque s'est trouvée mobilisée. Déjà chef de la Bourse, j'ai dû remplir les fonctions de co-Directeur. Je dois dire, sans me vanter, que j'ai rendu de grands services; j'ai compris tout de suite qu'il fal-

lait ramasser toutes les valeurs représentant les matières premières, les cuivres, les sucres, les pétroles. Ah ! il y a eu de jolis coups, je t'assure. J'ai pris de la Mexican Eagle à 60, des Sucreries d'Egypte à 150, de l'Utah à 320. Regarde les cours actuels, tu jugeras. Et ce n'est pas fini.

Robert écoutait ce panégyrique des talents financiers du gros Trivaux, sans aucune admiration, estimant que la médiocrité de l'individu ne méritait pas une telle réussite. Grâce à sa démobilisation anticipée, il se promettait bien, lui aussi, de prendre part à la curée. Cependant, il avait vécu trop longtemps parmi tant de vies sacrifiées pour ne point concentrer sur cet homme suffisant le sentiment de mépris qu'il vouait à la caste des profiteurs.

— Mon chou, tu commences à nous barber avec ta cote, intervint Laure qui se fardait devant la glace de son sac. Monsieur qui a fait la guerre (elle souligna avec malice) ne saurait s'intéresser à tes histoires de Bourse, car il en sait de plus palpitantes. Vous nous les raconterez, dites ?

Ils sortirent du restaurant et, à petits pas, cheminèrent sur le boulevard. Trivaux avait pris familièrement le bras de Robert, fier de la Croix de Guerre de son ami. Devant le Crédit Lyonnais, il s'arrêta et, important, lui demanda :

— Que comptes-tu faire, maintenant que tu es libre ?

— Mon Dieu, je ne suis pas encore fixé. Du journalisme et de la littérature comme autrefois. J'achèverai mon roman.

— Sur la guerre, naturellement. Mais, mon cher, cela n'intéresse plus personne. Tous ceux qui en reviennent ont un manuscrit dans leur musette et les morts eux-mêmes nous accablent de leurs lettres et de leurs impressions. C'est un genre destiné à périr; le public ne lit plus ces ouvrages.

— Je croyais, au contraire...

— Vous êtes tous de grands naïfs. Rappelle-toi mes paroles, mon vieux. Tu entres dans l'âge du mufle. L'héroïsme, on en est saturé. Il fait honte à ceux qui ne l'ont pas pratiqué et il embête les autres. Il faut avoir une vue d'ensemble sur l'époque qui s'annonce, avant que les réactions se préparent. Or, ce sera une ruée farouche de tous les appétits vers l'argent. L'ère des spéculations les plus insensées va s'ouvrir. Parce que j'évolue dans le monde de la Bourse, ne t'imagine pas que mon esprit a subi une déformation professionnelle. Quiconque essaiera de réaliser un rêve désintéressé sera broyé. L'homme n'aura plus d'autres désirs que de s'enrichir le plus vite possible. Si j'avais le temps, je t'étonnerais par ma psychologie; en tout cas, je pourrais te développer certaines théories économiques qui ne manqueraient pas de te convaincre. Mais, crois-moi, abandonne tes projets de poète et, puisque tu as la chance de devancer tes camarades, foule résolument les sentiers que je t'indique.

Surpris par ces idées qui déjà fermentaient en lui et corrompaient son idéal, Robert était forcé d'apprécier dans la bouche de ce sot perspicace des vérités premières.

— Ecoute, continua l'autre. J'ai été heureux aujourd'hui de te rencontrer. D'abord tu m'as évité une scène de Laure, qui n'est pas commode, la mâtine. Ensuite, durant nos années de collège, j'ai toujours eu pour tes succès scolaires une grande considération. Enfin, nous avons bien dîné ce soir, n'est-ce pas, et je suis en veine de te rendre service. Si tu veux réfléchir à mes paroles, viens me voir un après-midi à la Banque des Intérêts Economiques. Il y a peut-être affaire pour toi.

Ils étaient arrivés devant l'Opéra-Comique. On y donnait : *Marouf, savetier du Caire*. Robert se réjouit d'entendre cette œuvre d'un modernisme raffiné plutôt qu'une pièce du répertoire. Dans la loge, il avait pris place der-

rière Marthe qui, posée de trois quarts, promenait sur le public de l'orchestre un regard d'ennui. Par quel hasard cette femme un peu distante avait-elle pu devenir la compagne de Laure, de ce roquet hargneux qui ne prenait plaisir qu'à japper après son maître ? La douce enfant avait du reste profité de ce moment d'accalmie pour commencer la scène que Trivaux redoutait. On sentait qu'elle s'y employait par principe, estimant qu'un homme ne s'attache qu'aux filles désagréables. Cette tactique rudimentaire lui réussissait assez bien auprès de son amant qui croyait vivre des amours tourmentées et romanesques.

Mais Robert cherchait en vain la transition assez adroite qui lui permettrait d'ouvrir les portes secrètes de l'âme mystérieuse de Marthe. Il examinait ce profil aigu, d'un dessin régulier, avec le nez droit et mince, la bouche presque sans fard au pli légèrement dédaigneux et l'œil en amande, un peu dur. La nuque était d'une ligne délicate, les cheveux, d'un noir bleu, relevés, la dégageant entièrement. Il se rappela qu'il avait écrit autrefois un poème à la gloire des nuques; quelques vers qui chantaient en sa mémoire l'incitaient à s'en servir comme prélude. Il jugea cependant que c'était là un moyen de collégien et il s'abstint, craignant une repartie ironique. Alors, il se pencha vers elle et lui dit sans autre préambule :

— Vous êtes jolie.

— A la bonne heure, Monsieur, vous ne vous embarrassez pas de formules préparatoires.

— Excusez-moi, Madame, je suis au fond un timide. Je voudrais être votre ami.

— Vous ne me connaissez pas, on vous a juste dit mon nom et vous prétendez à mon amitié. Pour un timide, vous brûlez les étapes.

La voix harmonieuse au timbre voilé contrastait avec la sévérité du visage; l'esquisse d'un sourire vint fleurir

à ses lèvres et une grâce étrange se dégagea d'elle. Robert s'en émut; il n'osa pas enchaîner la conversation.

Par bonheur, l'ouverture de *Marouf* lui évita de paraître sot. Bercé par ces accords capricieux aux arabesques d'harmonies tendres et brisées, il évoquait un féerique Orient. Il s'appliquait à ne prendre d'intérêt qu'au spectacle.

Le troisième acte débute par un ballet. Un nègre frappant des cymbales avait bondi sur la scène et, autour de sa joie sauvage, des femmes ondulaient mollement. La musique répandait ce parfum capiteux qui verse dans le sang la fièvre du désir.

Afin de mieux s'enivrer de cette danse, Robert s'était rapproché de Marthe; ses yeux buvaient le voluptueux divertissement en même temps qu'il respirait cette femme. Enfin, brusquant l'attaque, il s'empara hardiment de sa main nue, endormie sur les genoux; il la sentit frémir entre ses doigts, comme une petite bête qui, prise au piège, se débat, griffant avec le diamant d'une bague. Mais Robert la serra plus fort, l'emprisonna et elle resta dans le creux de sa paume, ainsi qu'un oiseau mort. Il garda précieusement cette main inerte pour ne pas révéler son dépit.

Soudain, le mouvement du ballet se figea, l'orchestre se tut, les lumières de la salle éclatèrent, une inquiétude courut parmi l'assistance. Le régisseur s'avança devant le trou du souffleur et annonça que la pièce devait être interrompue, l'alerte venant de sonner. Il priait le public de ne pas perdre son sang-froid en se retirant avec ordre dans les caves de l'Opéra-Comique qui avaient été aménagées à cet effet.

Ce discours n'était pas terminé que Trivaux avait déjà gagné le couloir. Laure glapissait :

— Non, mais regarde-le ficher le camp, ce froussard ! Il ne s'occupe de personne. On n'a jamais vu ça.

Son exclamation égaya Robert; il était surtout satis-

fait de cette diversion qui le dégageait d'un geste ridicule.

Il murmura à Marthe :

— Quel fâcheux contretemps : ce divertissement était délicieux !

— Un beau rêve interrompu, n'est-ce pas? répondit-elle avec un petit rire équivoque.

En descendant l'escalier, il cherchait encore un sens à ces paroles.

Dans les caves du théâtre, ils retrouvèrent Trivaux qui s'excusait de sa précipitation.

— J'ai voulu vous retenir des sièges, car on ne sait jamais combien ça dure, une alerte.

Laure haussa les épaules avec dédain.

Autour d'eux la foule s'agitait, nerveuse. Une sorte de communion devant le même danger rapprochait tous ces inconnus. Sentencieux, un vieux monsieur décoré discourait sur la hardiesse des Allemands.

Marthe s'occupait à se poudrer. Robert lui dit à voix basse :

— Je sens en vous une sorte d'hostilité à mon égard. Pourquoi ?

— Parce que je déteste qu'on me fasse la cour. C'est un jeu où la plupart des hommes se rendent stupides.

« Bigre, pensa Robert, elle n'est pas commode, cette jeune personne. Je ne suis qu'un idiot de m'entêter; elle aussi a peut-être un mari ou un amant. »

Pour calmer son exaspération, il se consola en la condamnant à cette méprisable fidélité.

Le gros Trivaux, qui avait rencontré quelques boursiers, se pavanait, le ventre en avant et commentait les cours de la dernière cote. Laure avait accaparé Marthe pour critiquer les toilettes. Robert, vexé, mécontent de lui-même, se tenait à l'écart.

Le régisseur vint annoncer que l'alerte ayant pris fin, on allait donner les deux derniers actes de *Marouf*.

La reprise de cette œuvre fut un enchantement. Robert s'évadait vers les fabuleux pays que rêva Baudelaire. La laideur atroce de cette guerre qu'il venait de subir, les soucis de son avenir incertain, jusqu'à cette mesquine stratégie à laquelle il venait de se livrer, étaient bannis de son âme, ainsi que de lourds nuages que chasse le vent frais du matin. Il était presque honteux d'avoir complaisamment prêté l'oreille aux conseils de Trivaux en se vautrant dans de vulgaires ambitions. L'art, la course vers une noble espérance, le sauveraient des basses tentations. Allait-il, esclave de l'argent, ressembler à ce boursier obèse qui sommeillait dans son coin d'ombre ? Non, non. Sa voix, un jour, s'élèverait pour traduire son chant intérieur. Désormais, il n'aspirerait plus qu'à cette gloire. La musique d'un compositeur de génie lui avait donné le baptême qui, au seuil de ces temps difficiles, pourrait le sauver des pires déchéances.

Maintenant *Marouf* s'est tu. Quelques bravos crépitent. Le gros Trivaux étouffe dans sa paume un bâillement. La blonde Laure regrette cette soirée perdue. Seule, le menton appuyé sur la main, Marthe écoute encore Schéhérazade.

III

RETOUR DANS LA NUIT

Paris était plongé dans l'obscurité. Aucune voiture ne circulait; le flot des spectateurs qui s'écoulait de l'Opéra-Comique vint seul animer le boulevard désert. Le gros Trivaux accablé d'harmonies avait hâte de dormir; il précipita les adieux.

— Je te confie notre chère Marthe. Quant à nous, nous filons nous coucher. Alors c'est entendu, viens me trouver, ne te gêne pas. Quel sale Paris, pas même un taxi !

Il lui donna une cordiale poignée de mains; les deux femmes s'embrassèrent. Robert regarda s'éloigner ce couple qui traversait la chaussée. Leurs silhouettes étaient classiques et éternelles : le gros monsieur et la petite blonde, l'argent et l'amour vénal. Il demanda à Marthe :

— Où demeurez-vous, Madame ?

— Assez loin, sur le quai de Béthune.

— Voulez-vous prendre mon bras ?

— Non merci.

Il y eut un silence; elle le rompit la première :

— Si je dois vous détourner de votre chemin, je puis m'en aller seule; les rues noires ne m'effraient pas.

— Peut-être ma société vous désoblige-t-elle, rétorqua Robert qui était décidé à s'affranchir de sa sentimentalité.

— Vous êtes susceptible, cher Monsieur.

— Et vous agressive, chère Madame.

— Voyez comme je suis bonne; je vous autorise à fumer une cigarette, je vous permets de marcher à mes côtés et de me parler de tout, sauf d'amour.

Après un temps, elle reprit :

— J'ai cru comprendre dans votre conversation avec Trivaux que vous faisiez de la littérature.

— C'est bien ainsi que l'on dit, je fais de la littérature.

— Vous vous moquez, je préfère cela aux compliments; à ce jeu nous deviendrons vite camarades.

— Ce sera toujours une position conquise, apprécia Robert. Toutefois, souffrez une question. Par quel concours bizarre de circonstances êtes-vous devenue l'amie de Mademoiselle Laure Dussaule ?

— L'amie, c'est beaucoup dire. Admettez que je la voie par désœuvrement. Comme la route est encore longue, je me soumets à votre interrogatoire. Mon mari...

— Vous êtes donc mariée ?

— Vous y voyez quelque inconvénient ? Mais rassurez-vous, je « fus » mariée.

— Je n'ai pas besoin d'être rassuré.

— Ce ton-là me plaît mieux. Donc, mon mari — avec lequel je suis du reste en instance de divorce — connut Trivaux à la Bourse. Nous nous sommes rencontrés à différentes reprises et Trivaux m'a présenté sa maîtresse. Quand en 1917 je me suis séparée de mon mari, j'ai continué de fréquenter ce couple sympathique.

— Mais Laure ne saurait être une relation digne de vous.

— Pourquoi ce jugement ? Laure est une bonne fille, d'un cœur excellent, franche et gaie. Elle a une façon d'opérer avec Trivaux qui m'amuse follement. Je lui accorde un manque de distinction ; son éducation fut quelque peu négligée. Mais nous sommes en temps de guerre et les barrières sont abolies.

— Et Trivaux, l'estimez-vous ?

— Je ne l'estime pas. Il gagne de l'argent, cela suffit à sa gloire.

— Alors vous considérez sans doute que le devoir d'un homme est de faire fortune ?

— Je ne crois pas que dans les temps actuels, et surtout dans ceux qui suivront, il soit d'autre but à l'activité d'un homme intelligent.

— Alors toutes les œuvres désintéressées, poursuite d'un rêve, recherches scientifiques, purs travaux de l'esprit seront, à votre avis, vouées à la faillite et ne susciteront que la raillerie ou l'indifférence ?

— Je vois que vous revenez de loin et que vous n'avez pas vécu dans les milieux que j'ai subis. C'est ici, Monsieur, qu'on patauge dans la boue. Tandis qu'une folie de destruction s'est emparée des armées qui s'affrontent, ceux qui ont dédaigné de combattre et qui exaltent vos vertus pour couvrir leur lâcheté, les jeunes qu'une famille prudente embusque, les obèses et les cardiaques,

les neutres favorisés, tous tripotent, barbotent et souhaitent une prolongation indéfinie de cet état de choses, en exigeant patriotiquement une victoire intégrale. Que leur importent les ruines !

Elle parlait d'une voix âpre dont Robert s'étonna.

— Mon Dieu, Madame, votre indignation m'effare. Je n'avais pas conçu le monde aussi noir. J'avais bien soupçonné qu'à l'arrière — comment dirais-je — on améliorait sa situation, mais j'ignorais la bassesse des moyens.

— C'est que je les ai vus à l'œuvre. Je vous ai dit que mon mari est boursier. La Banque dont il est sous-directeur a de puissantes ramifications à l'étranger. Etranger lui-même, il est dénué de scrupules. A combien de réunions n'ai-je pas assisté où toujours les conversations n'échafaudaient que des spéculations de vils profiteurs ! Voyez-vous, je me suis trop salie dans ces cloaques.

— C'est pour cette raison sans doute que vous vous êtes séparée de votre mari ?

— Non. En temps d'épidémie on s'habitue à la pestilence. Le motif est plus médiocre. Afin de consolider ses opérations, mon mari a voulu que je lui fasse l'abandon de ma modeste dot. Il a même cherché à me contraindre. Je n'ai pas eu confiance dans son génie des affaires, ni dans son honnêteté. J'ai eu peur et j'ai profité d'une infidélité, dûment constatée, qui du reste me laissait indifférente, pour demander la séparation.

Puis en riant elle ajouta :

— Je suis persuadée que j'ai manqué de flair, car cet homme est en train de s'enrichir.

— Vous regrettez ?

— Par principe, je ne regrette jamais les décisions que j'ai prises. Puis-je vous avouer l'autre mobile ? Alors que mon frère venait d'être tué en Orient, et que mon père se battait, je souffrais d'avoir perdu ma nationalité.

Il me semblait que, liée à cet homme d'une autre race, je me trouvais exclue des fortes et saines émotions où vous tous communiiez avec enthousiasme. Cet exil moral vous pèse à la longue.

Cette confidence avait profondément touché Robert; elle lui révélait une femme de caractère, et surtout elle apportait une détente dans leurs relations, un discret rapprochement.

— Mais pourquoi donc vous ai-je conté cet épisode de ma vie ?

— Vous me l'avez déjà dit. Parce que la route est longue. Peut-être aussi parce que la nuit est noire et que je ne vois pas votre visage.

— Cependant, imaginez-vous bien que vous ne savez rien de moi. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. Nous sommes les compagnons d'une heure, et il me semble fort probable que nos relations en resteront là.

— Est-ce donc votre désir ?

— Je ne désire rien; le hasard nous a réunis. Je ne vois pas quelles raisons nous inciteraient à reprendre cette conversation.

— Quelles raisons, Madame ? Mais je suis à même de vous en énumérer plusieurs.

— S'il y en a beaucoup, dépêchez-vous, car nous sommes bientôt arrivés.

— Vous raillez toujours. C'est désespérant.

Il avait prononcé ces derniers mots avec une telle sincérité que Marthe fut bien obligée d'en tenir compte.

— Je suis fort patiente, dit-elle, et je n'ai pas sommeil. Allez, chantez votre petit couplet sentimental, offrez-moi ce bouquet à Chloris. Il est un peu fané, il a servi à tant d'autres ! Mais qu'importe !

Robert avait enlevé son képi et avec son mouchoir il essuyait une sueur froide qui perlait à son front. Marthe qui, du coin de l'œil, guettait sa réplique, s'aperçut de son malaise. Il fit encore quelques pas et dut s'adosser

au parapet du quai. Autour d'eux on n'entendait que le clapotis du fleuve sur les berges et le frisson des branches dénudées.

— Excusez-moi, murmura-t-il. Un étourdissement subit... depuis ma blessure...

Son visage était blême.

— Qu'avez-vous ? s'inquiéta Marthe.

Il fit signe de la main que ce n'était pas grave ; mais tout de suite la jeune femme avait sorti de son sac un flacon d'eau de Cologne et, haussée sur la pointe des pieds, elle lui rafraîchissait les tempes. Elle rencontra la mince cloison, et le visage du jeune homme se crispa de douleur; elle se rappela alors qu'il avait été trépané et ce fut avec un toucher infiniment délicat qu'elle effleura sa blessure. Un peu honteuse de ses duretés, elle évoqua les souffrances qu'il avait subies, les années de sacrifices; une chaude pitié envahit son âme rebelle.

Il avait rouvert les yeux aux paupières bleuies et il vit son regard anxieux.

— Merci, c'est fini... Continuons notre route.

— Prenez mon bras, vous êtes encore faible.

Elle réglait son pas sur le sien, comme une infirmière précautionneuse.

Robert s'était arrêté devant la Seine. Il aspira une pleine gorgée de la brise nocturne, puis, désignant l'abside de la cathédrale dont le doigt de la flèche montre le ciel, il prononça avec tristesse :

— Regardez comme c'est beau. Ah ! Marthe, je n'oublierai jamais ce paysage.

Elle ne se choqua pas de cette appellation familière. On permet tout à un malade, un grand enfant malade. Cependant, méfiante, elle marqua un temps de réserve afin d'esquiver un trop facile attendrissement.

— Nous voici au bout de notre course ; j'habite ce vieil immeuble que, malgré l'obscurité, vous pouvez de-

viner là-bas. Vous demeurez loin ?

— A Montmartre, rue Victor-Massé.

— Aurez-vous la force de remonter jusque-là ?

— Soyez sans inquiétude, ces étourdissements, par bonheur, ne sont que passagers. J'ai fait un long voyage la nuit dernière.

Il ralentissait le pas à l'approche de la séparation, désespéré de n'avoir obtenu de la jeune femme qu'un peu de compassion. La pensée de ne plus la revoir le remplissait de détresse.

Ils étaient arrivés.

— Adieu, Madame, dit-il. J'emporterai de cette soirée, de cette promenade nocturne un délicieux souvenir et quelques regrets. Je m'excuse de vous avoir importunée.

— Ne parlons plus de tout cela. Retournez chez vous bien sagement, maintenant que votre indisposition est passée. Un petit conseil, cher Monsieur. Evitez que votre esprit ne s'exalte avec une si fâcheuse promptitude ! Toute femme qui vous résiste se montre inhumaine; vous m'avez ainsi jugée, parce que je ne suis pas coquette. Allons, donnez-moi la main et quittez ce masque mélancolique.

Elle avait sonné. Il garda sa main gantée dans l'espoir d'un mot doux, réconfortant; mais Marthe lui échappa encore et il tira lentement le lourd battant du portail antique sur ce rêve fugitif.

IV

A LA DÉRIVE

Quelques jours après cette soirée, Robert dut garder la chambre. Il avait trop présumé de ses forces; des névralgies faciales, conséquences de sa blessure, le torturèrent horriblement. Aux heures de répit, il eut tout loisir pour examiner sa situation. D'abord, il mit ses affaires

en ordre et constata que l'héritage de sa mère lui laissait à peine cinq mille francs de rente. Grâce à cette petite fortune, il pouvait croire à son indépendance; aussi, sans plus tarder, il repoussa mentalement les propositions de Trivaux, d'autant plus qu'il lui répugnait d'être l'obligé de ce sot prétentieux. En outre, comme le souvenir de Marthe Verneuil obsédait son cœur orgueilleux, il s'assigna, comme but, sa conquête, par une éclatante réussite, hors des vils chemins qu'on lui indiquait.

Fort de ces résolutions, il ne tarda pas davantage à mettre à exécution des projets tendrement caressés dans la solitude de sa vie militaire.

Il relut ses notes, les para d'une délicate idylle légèrement désabusée et y mit du style, un peu trop. Avec complaisance, il se persuada que ce travail, qui en valait certains de la même veine, devait recueillir les suffrages d'une élite. Hélas! il ignorait qu'après quatre ans l'héroïsme obscur du soldat, dénommé matériel humain, n'émouvait plus personne. Aussi, le récit d'une souffrance qui se perpétuait sur un rythme si monotone lassait-il le lecteur insensible. Un égoïsme féroce annonçait les temps nouveaux.

Robert porta son manuscrit à une revue où il avait quelques relations. Un secrétaire lui fit entendre qu'il ne croyait pas que son roman, malgré de grandes qualités, fût susceptible de plaire au public. D'autres tentatives similaires avortèrent. Il essaya des grands éditeurs. Les uns lui retournèrent son cahier avec des phrases polies, les autres dédaignèrent de répondre.

Cette battue dans le monde où l'on imprime dura jusqu'à la fin d'août 1918. Dépité, aigri, méprisant ses contemporains, Robert s'était résigné à reléguer cet écrit dans un carton, lorsqu'un camarade lui indiqua un éditeur hardi qui ne s'entourait que de talents neufs, se flattant d'être le Leverrier des étoiles inconnues. Il s'appelait Sosthène Ricordi et tenait ses assises dans une rue

déserte avoisinant le Jardin des Plantes. Habile commerçant, il s'était approvisionné d'un fort stock de papier, en prévision de la hausse, et commençait à inonder la France d'œuvres d'imagination qui, avec la complicité du cinéma, devaient pervertir nos esprits avides de romanesque. La passion des images, disait-il, tuera le goût des idées.

Robert vint donc lui proposer son livre. Il se trouva devant un homme chafouin, d'un âge incertain, essayant d'intimider les solliciteurs par son silence. Quand ce personnage important apprit que le sujet évoluait dans le cadre de la guerre, il fit la moue et, d'une main dédaigneuse, tourna les pages du manuscrit. Il ne s'arrêta pas à en lire les feuillets, mais s'intéressa à leur nombre.

— Je ne tiens pas, fit-il observer, à ce que mes livres soient volumineux. Le roman idéal est celui qu'on parcourt en chemin de fer et qu'on abandonne sur la banquette. Si, soutenu par une intrigue attachante, le vôtre n'est pas trop long, je pourrai le publier. Ma réponse vous parviendra d'ici à quinze jours.

Robert sortit de cette officine, écœuré. Ces successifs déboires ne condamnaient-ils pas son talent ? Et le doute sur sa valeur corrodait sa volonté.

C'était une nature aussi prompte à l'enthousiasme qu'au découragement : il lui manquait l'amitié qui galvanise l'énergie et sauve des défaillances.

Ah ! que n'avait-il pas imaginé comme prix de ses sacrifices ? La naïve conception de récompenses largement distribuées aux défenseurs du sol avait été si longtemps pour lui et pour tant d'autres un article de foi ! Cet accueil à bras fermés le révoltait. Il n'était pas éloigné d'attribuer son échec à une décadence des mœurs.

Afin de se ressaisir loin de Paris, le lendemain il prenait le train pour Mont-Saint-Père, à dix kilomètres de Château-Thierry, où son père avait fait édifier, avec des économies patiemment amassées, la maison de famille.

Comment allait-il retrouver sa demeure et son pays d'adoption ?

Il descendit en gare de Mézy par un matin brumeux d'automne. La plaine inculte étalait sa nudité; des arbres fauchés gisaient dans les fossés. A la place du vieux pont, quelques planches ajustées et posées sur les piliers enjambaient la rivière. En face, les maisons démantelées du village s'étageaient et faisaient une eau forte sinistre.

Robert pénétra dans ces ruines. Quelques paysans, revenus en hâte, erraient à travers les décombres; déjà résignés, ils cherchaient un abri parmi ce chaos. Au milieu d'un silence de mort, ils marchaient dans la boue, dans les gravats.

Tout de suite il se rendit compte du désastre. La maison, que ses parents avaient tant choyée, n'était plus qu'un cadavre mutilé; un pan de mur où se décollait le papier à fleurs, la moitié d'une cheminée avec son âtre noirci et rien d'autre. Il se baissa, ramassa un livre souillé, un volume dépareillé des *Essais* de Montaigne que son père se plaisait à annoter. Il le mit dans sa poche et partit.

Dans le wagon il jeta un regard d'adieu à toute sa jeunesse ensevelie sous cet ossuaire de pierres. Ses doigts caressaient au fond de sa poche la douce reliure du vieux Montaigne. Il se répétait : Le conquérant est celui qui, sourd aux voix des souvenirs, ne tourne jamais la tête. Ce voyage doit m'être salutaire, car j'ai compris qu'il faut s'arracher à son passé et ne pas bâtir sur des ruines.

Une semaine plus tard, à sa grande surprise, il reçut une lettre de l'éditeur qui acceptait de publier son roman et lui soumettait un contrat. Ce succès inattendu ne lui causa qu'une joie médiocre; il demandait déjà à la vie des satisfactions d'une autre qualité.

Le 11 novembre, quand sonna l'heure de l'armistice, il corrigeait dans sa chambre les premières épreuves. Froidement il relisait des phrases où ne se mirait plus

son âme. Son livre se dressait devant lui comme un arbre dépouillé.

Il se pencha à la fenêtre pour regarder la rue, où circulait un peuple en délire. Des inconnus s'abordaient fraternellement; deux femmes avaient accaparé un poilu hilare et l'embrassaient. Les cloches chantaient la délivrance.

Face à face avec une œuvre dont le sentiment douloureux allait s'évanouir, Robert jugea qu'il avait écrit son aventure dans une langue morte. Et ce jour-là, il étouffa de solitude.

V

LA BANQUE DES INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES

Le livre de Robert Lucques, *A la dérive,* n'eut aucun retentissement. Des critiques lui consacrèrent quelques lignes polies, comme on salue un grand blessé.

Il avait envoyé son roman à plusieurs amis. Pour Marthe Verneuil, un exemplaire de luxe dont il avait soigné la dédicace. La réponse qu'il espérait ne vint pas. Par contre, Edouard Trivaux lui adressa une lettre dithyrambique.

Ces éloges sortis d'une telle plume ne flattèrent pas son amour-propre. Mais le billet parvint à Robert au moment où, en plein marasme, n'ayant choisi aucune carrière lucrative, il assistait à la faillite de ses rêves. Autour de lui, des camarades moins bien doués se frayaient leur chemin, comme de hardis pionniers, alors qu'irrésolu, lui, restait sur la rive. La lettre en question lui rappela les promesses du gros homme. Il décida de l'aller trouver, non en quémandeur, mais avec l'arrière-pensée que Trivaux préciserait, au cours d'une conversation, les offres vagues qu'il avait formulées. Un soir de fé-

vrier 1919, il se rendit à la Banque des Intérêts Economiques.

C'était un vieil hôtel de la place Vendôme qu'on avait transformé en bureaux spacieux et luxueux. La façade ravalée, au fronton flambant neuf, racontait l'essor subit de cet Etablissement dont le crédit s'affirmait de premier ordre.

Vers 1905, Albert et Joseph Kahn avaient fondé, rue d'Hauteville, une Banque qui se développait honorablement, avec une clientèle solide de commerçants, surtout de commissionnaires. Les deux frères s'occupaient d'escompte, d'ordres de Bourse et de crédits documentaires.

Prudents, sérieux, travailleurs, ils inspiraient confiance. Ayant participé à la fondation de deux Sociétés importantes dans l'ouest de la France, ils trouvèrent en cette région des appuis qui leur permirent de se constituer en Société anonyme au capital de vingt millions. Au début de 1914, ils s'adjoignirent un jeune Russe, Alexandre Saroukine, attaché à l'ambassade, et dont le père, Boris, administrateur d'une grande banque de Saint-Pétersbourg, approchait fréquemment l'Empereur.

Joseph Kahn qui, des deux frères, était le plus actif et le plus hardi, entreprit au début de mai 1914 un voyage en Russie où il recueillit des renseignements précieux sur l'imminence d'un conflit européen. Boris lui rapporta les inquiétudes qui agitaient l'entourage de Nicolas : on affirmait que l'impératrice, gagnée à la cause allemande, agissait de toute son influence sur le tzar, d'esprit faible et timoré, afin que l'alliance fût dénoncée. L'idée d'une neutralité, en cas d'événements graves, envahissait les hautes sphères. Des agents, lancés de Berlin, travaillaient l'opinion publique. Enfin, venu des steppes sibériennes, un moine hirsute et sale, figure d'Apocalypse, corrompait la cour en enseignant une étrange religion aux pratiques luxurieuses. Partout, dans la no-

blesse, dans la bourgeoisie, dans l'armée même, une odeur de décadence byzantine empoisonnait les âmes.

De ce faisceau d'informations ayant tiré des conclusions logiques, Joseph Kahn échafauda une affaire de grande envergure. Il convainquit Boris Saroukine de la nécessité de réaliser sans délai sa fortune et d'en transférer la contrevaleur à la Banque des Intérêts Economiques. Boris put immédiatement réunir six millions de roubles. En même temps, Joseph Kahn donnait des instructions à son siège pour se défaire des valeurs russes en portefeuille et pour inciter les actionnaires à agir de même. De plus, il insistait pour que, sans donner l'éveil, on prît une forte position à la baisse sur les vedettes de ce compartiment, telles que la Toula, la Briansk, la Bakou et le 4 % consolidé.

Edouard Trivaux fut chargé de s'aboucher avec des hommes de paille qui liquidèrent d'abord doucement les fonds russes appartenant à la Banque et à ses principaux clients; ensuite il vendit à découvert des paquets de valeurs industrielles.

A fin mai, une certaine résistance prévalait toujours dans le groupe russe; mais Joseph Kahn télégraphia de reporter la position.

Son frère Albert, ennemi des risques, tremblait devant une telle spéculation. D'abord il ne pouvait croire à la guerre; l'ampleur du conflit lui en faisait repousser l'éventualité. L'affaire d'Agadir ne témoignait-elle pas de la volonté du gouvernement français à conjurer ce péril, malgré l'attitude belliqueuse du Kaiser ? Ensuite, il était persuadé que le socialisme allemand fraterniserait avec le socialisme français dès que les ambitions capitalistes menaceraient la paix du monde. Ces opinions étaient partagées par la plupart des boursiers; Albert Kahn entrevoyait un désastre pour sa Banque.

Ce fut le rôle d'Edouard Trivaux de combattre ces craintes et de prévenir une défaillance. Confiant dans

l'issue heureuse de cette opération, il avait lui-même suivi le mouvement et se trouvait fortement engagé.

Durant cette passe difficile, Albert Kahn se lia beaucoup avec son chef de Bourse, dont l'optimisme soutenait son courage artificiel. Le malheureux se consumait d'insomnies. Pour dissiper ses angoisses, il entraînait Trivaux dans de longues courses en auto et venait échouer dans un banal restaurant de banlieue. Muet pendant tout le temps du dîner, il calculait mentalement les différences d'après les cours du jour.

A la fin d'un de ces mornes repas où les silences n'étaient coupés que par quelques réflexions judicieuses de Trivaux qui étayait son fragile édifice de persuasion, le banquier, bourgeois aux mœurs chastes, proposa de visiter les boîtes de Montmartre, résolu à se lancer dans une sombre orgie. Il voulait échapper à une obsession, car, ce jour-là, la cote s'était montrée particulièrement défavorable. En effet, les valeurs russes, sur des rachats, avaient fait un nouveau bond en avant.

Pendant le court trajet jusqu'à Paris, Albert Kahn ne fit que ressasser des pensées déprimantes.

— Hé bien, Trivaux, n'avais-je pas raison dans tout cela ? Une guerre ! Allons donc ! Qui en prendrait la responsabilité ? Qui engagerait son peuple dans une pareille tuerie ? Le petit Saroukine me confirmait cet après-midi qu'à l'ambassade le plus grand calme régnait. Mon frère, voyez-vous, est un impulsif. Dès qu'une idée s'est enfoncée dans son crâne, il marche à fond, Cela nous coûtera cher. Si demain nous voulions nous dégager, nous entraînerions la cote à des prix fantastiques.

Ils entrèrent d'abord chez Mâxim's, à l'heure falote qui précède la vie nocturne; l'établissement presque vide, mal éclairé, présentait un aspect lamentable.

Dès la première bouteille de champagne, Albert Kahn, aux habitudes sobres, se sentit gagné par une ivresse plate qui n'excitait que sa manie raisonneuse. Un jour-

naliste financier vint leur serrer la main et le banquier l'invita à sa table, brûlant du désir de le sonder; mais l'interroger, c'était laisser percer ses inquiétudes. Trivaux, qui comprenait ces sentiments, engagea adroitement la conversation sur la politique extérieure. L'autre n'émit que des idées vagues, sans grande valeur. Du reste, la pensée d'une guerre ne l'effleurait même pas. Il escomptait seulement un profit de sa rencontre avec ces boursiers et essayait de leur extorquer un tuyau sérieux.

— Un peu creux, le marché; mais résistant quand même. Que voyez-vous ?

— La baisse des valeurs russes. La cote me semble bien soufflée, répondit Trivaux.

— Vous savez qui a vendu le mois dernier ? On avait l'air de peser sur les cours, sans résultat du reste.

— Ce n'était que de l'arbitrage. Il pourrait y avoir une surprise fâcheuse pour les haussiers.

— Que craignez-vous ?

— Rien. La position de place...

Albert Kahn, agacé par ces propos insignifiants, avait hâte de se débarrasser de l'importun. Il paya et se fit conduire à l'Abbaye de Thélème. Dans la voiture, il reprocha à Trivaux ses paroles imprudentes, avec une véhémence qui fleurait l'alcool. Ce dernier rétorqua sans ménagement :

— C'est maintenant qu'il faut montrer autant d'astuce que d'adresse. Ne comprenez-vous pas que la Bourse est gorgée de valeurs russes ? Lorsque nous apprécierons que les haussiers se sont enferrés jusqu'à la garde, quand les regards anxieux de nos adversaires nous révéleront leur état congestif, quand nous verrons les plus malins s'apprêter à se dégager, poursuivons sans répit notre campagne de nouvelles tendancieuses, afin de créer une atmosphère de malaise. Ensuite, nous aurons beau jeu à déclancher la panique en balançant brutalement quel-

ques milliers de Bakou et de Maltzoff qui entraîneront tout le groupe.

— Nous ne pourrons pas tenir jusque-là, s'exclama Albert Kahn.

— N'avons-nous pas à notre disposition les fonds de Boris Saroukine ?

— Ils ne sont chez nous qu'en dépôt. Et si les renseignements de mon frère sont faux, s'il n'y avait pas la guerre ?

— Il y aura la guerre, affirma Trivaux.

Ils la désiraient alors avec une noble ardeur. Pour eux, elle n'évoquait nullement un charnier, car, somme toute, leur âme n'était pas cruelle. Champs de bataille couverts de morts, villes incendiées, villages en ruines, malheureux fuyant devant l'invasion, ambulances ou râlent des blessés, cette tragique succession de fresques sanglantes, leur cerveau ne pouvait l'imaginer.

La guerre, c'était une fructueuse opération financière, un beau coup de Bourse !

— Du reste, ajouta gravement Trivaux, une guerre à l'heure actuelle serait absolument salutaire.

Il ne développa pas sa pensée, car ils avaient atteint la place Pigalle. Mais cette simple réflexion leur avait suffi pour justifier leurs désirs et satisfaire leur conscience.

Ils ne trouvèrent pas à l'Abbaye de Thélème l'animation qu'ils souhaitaient. L'orchestre de tziganes jouait des czardas pour quelques clients épars dans une salle trop vaste, et pour un groupe de courtisanes avachies sur des chaises. Ils fuirent cet endroit sinistre.

— Difficile de s'amuser, constata mélancoliquement Albert Kahn.

Mais décidé à passer la nuit dehors, à s'étourdir, il dit d'un ton plaintif :

— Mon petit Trivaux, vous qui connaissez tous les

coins de Montmartre, il faut que vous me conduisiez dans une boîte un peu plus gaie et surtout plus intime.

Trivaux proposa le Rabelais qui se cachait au premier étage d'un immeuble du boulevard de Clichy, au-dessus de l'Enfer. Là, ils se trouvèrent dans un cadre sympathique : une longue pièce au plafond bas, enfumée, des musiciens en délire, un nègre qui se contorsionnait pour la joie placide d'Anglais saouls, des femmes épileptiques et quelques jeunes gens d'un sexe indécis.

Pendant qu'Albert Kahn commandait le meilleur Rœderer, une grande fille brune au masque violent, moulée dans une robe de velours noir échancrée en pointe, vint s'asseoir avec désinvolture devant le banquier et lui demanda une cigarette. Celui-ci trop timide pour formuler une invitation, cligna de l'œil vers Trivaux qui comprit :

— Voulez-vous nous faire le plaisir de souper avec nous ? demanda ce dernier.

Tout de suite elle se jeta sur la banquette et, d'un geste professionnel, entourant de son bras nu le cou du bonhomme, elle lui caressa la barbe.

— Je parie que vous êtes Russe, dit-elle.

— Si vous voulez, répondit-il en riant. Il l'embrassa sur le front paternellement. Puis il se mit à boire sec et ne se dérida plus.

Après quelques tentatives pour chasser cette humeur noire, la brune Andrée s'était vite découragée; le menton sur ses mains croisées, elle écoutait avec ennui la conversation des deux hommes, tout en se laissant bercer par les valses-hésitation.

Dans son ivresse brumeuse, Albert Kahn accroché à une idée fixe, frêle radeau de ses espérances, essaya de commenter l'aphorisme que Trivaux avait lancé tout à l'heure. Il énonça d'une voix pâteuse, mesurée et prudente :

— Plus j'y réfléchis, mon cher, plus j'abonde dans votre sens. Jamais les affaires n'ont été dans un tel ma-

rasme. L'argent circule mal, il y a chômage dans l'industrie. Le monde étouffe par surproduction. Regardez l'Allemagne, dont la population s'est accrue dans des proportions formidables...

— Vrai, vous n'êtes pas rigolo, constata Andrée en bâillant.

Trivaux s'exalta :

— La guerre, mais elle est là qui nous attend pour nous délivrer, oui, pour nous délivrer. L'année dernière elle a fait trembler le vieil édifice et maintenant nous sentons son souffle purificateur. En me plaçant à un point de vue élevé, je dirais même que les guerres sont bienfaisantes : elles dispersent les miasmes de l'égoïsme, régénèrent un peuple et créent des héros.

— Singulières théories ! interrompit Andrée.

— Vous êtes dans le vrai, mon cher ami. Maintenant je vois clair et ce sont tous les autres qui restent plongés dans les ténèbres. Il faut garder notre position et profiter des cours élevés actuels pour la renforcer avec des primes. Ah ! si nous réussissons...

— Nous réussirons, affirma avec enthousiasme Trivaux au milieu du brouhaha, car nous sommes les rares détenteurs de renseignements de première main. Je vous dis que nous aurons la guerre pour cet été; alors quel effondrement de la cote ! Puis, vous savez, cette éventualité n'a rien d'effroyable. Avec les moyens de destruction qui sont à la disposition des belligérants, cela ne peut pas durer plus de six mois. Cet hiver, tout sera rentré dans l'ordre.

Andrée avait allumé une cigarette et, fixant Trivaux dans les yeux, elle dit tranquillement :

— Vous m'avez l'air de deux beaux mufles.

Il reçut l'insulte comme un soufflet et ricana :

— Toi, ma petite, occupe-toi de ce qui te regarde. Combien veux-tu pour ta soirée perdue ?

— Rien, je suis payée.

Elle se leva et, d'un revers de main, balaya sa coupe de champagne qui se brisa. Par jeu, le banquier voulut la retenir. Elle se retourna brusquement, lui envoya une gifle en plein nez et cria :

— Je ne reste pas avec des ordures pareilles.

Tous les clients du restaurant étaient debout. Mais immédiatement, sur un signe du gérant, l'orchestre déchaîné couvrit le scandale. Un maître d'hôtel emmena la fille et la jeta dehors; il revint faire des excuses obséquieuses.

Albert Kahn s'empressa de filer. Les deux hommes dégrisés se retrouvèrent sur le boulevard où traînait une aube sale. Calmes, sans remords, ils humèrent l'air vif. Cet incident les avait mis en gaîté et ils échangèrent un petit rire silencieux. Ne venaient-ils pas de proclamer le caractère sacré d'une guerre qui remédierait aux maux dont l'humanité était accablée, d'une guerre à laquelle ils ne participeraient pas et dont les profits s'annonçaient fabuleux? Il apparaissait même au banquier illuminé que, par la seule puissance de sa foi, il pouvait aider à l'avènement prochain de cette heureuse catastrophe.

Familièrement, Albert Kahn s'appuyait sur Trivaux. Unis par la même espérance, ils s'en allaient ainsi, sous la lumière terne du petit jour pluvieux, frôlant les maisons endormies, heurtant des poubelles, glissant sur les détritus. Quelques rôdeuses raccrochaient; des silhouettes grises passaient, soudain absorbées par une porte d'hôtel. Dans une rue déserte, des chants de noctambules prolongeaient leurs échos. Mais c'était l'heure aussi où le Paris laborieux s'éveille : les boueux courbés sur leurs râteaux raclaient les ruisseaux, et les voitures des laitiers dansaient sur les pavés.

— Quelle bonne soirée! s'exclama Albert Kahn.

Il résumait ainsi toute sa joie intérieure; la pression de sa main exprimait en même temps sa reconnaissance.

Plus d'incertitudes, plus de frayeurs qui hantent les nuits blanches. La révélation était descendue en lui par le verbe inspiré de Trivaux. Maintenant, dans la paix harmonieuse de ses pensées, il pouvait attendre patiemment, en toute sécurité.

Toutefois, ce ne fut qu'après la liquidation de mi-juillet que le mouvement se dessina, car jusque-là le ciel, immuablement serein, ne laissait prévoir aucun orage. Aux derniers jours du mois, le désarroi régnait en Bourse. Avec ostentation, Trivaux ramassa les valeurs russes qui, sans son intervention, se seraient effondrées. On chuchotait même qu'il agissait sur les ordres du gouvernement du tzar; on le félicita de soutenir le marché et de conjurer un désastre. La Banque fit un bénéfice dépassant quinze millions; elle accrut son « standing » et son prestige grandissant attira une clientèle de choix.

C'est de cette époque que date la fortune d'Edouard Trivaux.

VI

ÉDOUARD TRIVAUX

Le garçon entra à pas feutrés dans le vaste bureau d'Edouard Trivaux. Celui-ci, renversé dans son fauteuil, les jambes croisées, étudiait attentivement la cote. Il examina la carte qu'on lui tendait et pria de faire attendre jusqu'à ce qu'il eût sonné.

C'était chez lui un principe, en même temps qu'une tactique, de ne jamais recevoir tout de suite. Il prenait ainsi du champ pour réfléchir sur les intentions du solliciteur.

— Robert Lucques? Charmant garçon. Singulière manie que d'écrire! Cela ne mène à rien. Que me veut-il? Pas de situation sans doute. C'est par milliers que tous ces revenants vont s'abattre sur nos domaines. Ah! il y aura d'âpres revendications. Enfin, nous verrons.

Il se flattait d'être le maître de l'heure. Malgré certains petits inconvénients, tels que les bombardements, les restrictions et les angoisses patriotiques, il dédiait toute sa reconnaissance au cataclysme mondial. Que de talents ne se seraient pas révélés si la paix n'avait été troublée! Lui-même aurait pu végéter dans des emplois médiocres, à moins que son génie naturel n'eût brisé les entraves (il optait sans hésiter pour cette hypothèse). Maintenant, directeur d'une banque prospère, on comptait avec sa puissance. Quelques esprits chagrins critiquaient cet armistice inattendu. Au contraire, Trivaux estimait qu'on avait eu raison d'économiser des vies humaines. N'ayant plus besoin de la guerre, il avait sablé le champagne à notre triomphe, plein d'allégresse, sans arrière-pensée. Du reste, convaincu d'avoir été l'un des artisans de la victoire par ses services dévoués lors du placement des emprunts et des bons de la défense nationale, il attendait la croix qui certainement lui serait attribuée quand on aurait fini de récompenser, au hasard, quelques héros périmés.

Edouard Trivaux était un homme conscient de sa valeur et dont le règne était arrivé. Il sonna pour qu'on fit entrer Robert Lucques.

— Ah! cher ami, que je suis heureux de vous voir! s'exclama-t-il en se levant, la main tendue.

— Tiens, il ne me tutoie plus comme à notre première rencontre, constata le jeune homme.

Mais lui appartenait-il de se montrer susceptible le jour où il venait se livrer? Il regarda la pièce sobre et confortable : les tentures lourdes encadrant deux hautes fenêtres, le tapis d'un bleu royal, le bureau d'acajou, large, peu chargé, dégagé de toute vaine paperasserie, un bureau sur lequel on ne se penche pas pour de viles et absorbantes besognes. Des bûches flambaient dans la cheminée ; une pendule Empire marquait des heures austères.

Trivaux, d'un geste affable, offrit au visiteur un confortable fauteuil.

— D'abord, tous mes compliments pour votre roman, commença-t-il. C'est d'une vérité amère, mais profondément émouvante. Vous en êtes content?

— Oui, assez. Comme dit Henri Heine, de mes grandes douleurs j'ai fait une petite chanson.

Trivaux sourit complaisamment. Robert tout de suite s'en voulut de cette citation déplacée et pédante.

— Et la presse, demanda Trivaux, a-t-elle un peu marché?

— Oui, quelques articles.

— Vous savez, je suis à votre entière disposition.

Une sonnerie de téléphone interrompit la conversation.

— Vous permettez?

Trivaux prit nonchalamment le récepteur et conversa devant Robert qui essayait de comprendre cette langue inconnue.

— Bourse plutôt incolore...

. . . .

— En coulisse, les pétrolifères toujours en hausse, principalement l'Eagle...

. . . .

— De gros paquets; c'est toujours le même groupe qui tient et mène le marché.

. . . .

— Amsterdam avait l'air de vendre de la Royal Dutch, mais Paris a bien absorbé...

. . . .

— Les rentes délaissées. On recherchait des primes sur le Suez, surtout à longue échéance. Désirez-vous, Monsieur Kahn, que j'aille vous voir?

. . . .

— C'est entendu, j'en prends note. Je surveillerai la position de place.

Il raccrocha et griffonna une dépêche sur un bloc, tout en sonnant le garçon.

— Vous me ferez partir ce câble tout de suite. Inutile de le chiffrer. Dites à M. Laine de m'apporter le courrier.

— Je vois, cher ami, que je vous dérange, prononça Robert.

— Mais non, mais non.

Il n'était pas fâché de déployer son activité avec ostentation devant Robert Lucques, le fort en thèmes, le grand espoir des concours généraux. Quelle belle revanche! On savoure ainsi certaines joies que rien ne saurait compenser.

— Vous m'excuserez, reprit-il l'air préoccupé, mais dans ce diable de métier, on n'a pas une minute à soi. Nous disions donc, en ce qui concerne votre livre, que vous pourriez aller trouver de ma part le chroniqueur financier du *Figaro*. Il m'a trop d'obligations pour me refuser ce léger service; il vous recommandera tout de suite au rédacteur chargé du courrier des lettres. C'est excellent comme publicité. Quant à la *Liberté*, j'y suis comme chez moi...

La porte à double battant s'ouvrit doucement; un grand garçon correct et timide se présenta, tenant sous le bras une chemise de courrier. Trivaux lui fit signe d'avancer.

— Rien d'important?

— Jacob n'a répondu que pour douze parts Guergour.

— Pour qui cet achat?

— Pour les Ardoisières.

— Il faut exécuter la totalité. Vous ferez une application. C'est tout?

— Vous verrez la lettre que j'ai écrite à la Société des Produits Chimiques.

— Ah! oui, je me souviens, l'ordre que vous avez oublié. Vous vous excusez, j'espère? A l'avenir, je vous en prie, surveillez vos limites.

L'employé rougit sous le reproche. Mais une nouvelle sonnerie de téléphone l'empêcha de se disculper. Robert Lucques contemplait ce jeune homme qui restait là, déférent et décontenancé, pendant que Trivaux décrochait l'appareil. C'était donc à cette servitude qu'il se condamnait. Il eut une furieuse envie de partir, de ne pas aliéner son indépendance. Cependant, il se raidit contre ce mouvement d'orgueil en évoquant la gêne de son existence, le dégoût des jours moroses, vides, qu'il avait traversés.

Pendant que Robert faisait ces rapides réflexions, Trivaux s'attardait à une communication téléphonique privée qui avait le don de le réjouir considérablement. Ses petits yeux égrillards se plissaient de joie.

— Vous me raconterez tout cela en détail, chère amie. C'est trop drôle. Retenez Marthe à dîner. A tout à l'heure.

. . . .

Trivaux s'empara du courrier et se mit à expédier les signatures. Il accomplissait cette tâche distraitement, l'esprit encore égayé par le petit potin qu'on venait de lui rapporter. M. Laine s'était reculé de quelques pas, prêt à fournir la moindre explication. Robert, enveloppé dans ce silence, méditait.

Le nom de Marthe avait ravivé le souvenir tout à la fois cher et désagréable d'une soirée où il avait failli être ridicule. Le geste maternel de cette femme, qu'il n'avait réussi à émouvoir que par sa souffrance physique, l'humiliait encore. Puis il était choqué que Marthe, dont il devinait la distinction naturelle, fréquentât assidûment ce couple vulgaire. En même temps la glace lui renvoya l'image d'un solliciteur humble soumis à son destin et qui retenait presque son souffle pour ne pas troubler cette personnalité qui paraphait des lettres. Comment! c'était lui qui venait tendre le cou afin qu'on y passât la chaîne! Et il avait choisi pour maître un Trivaux!

Quel absurde aboutissement de tant d'années de sacrifices, de tant d'espoirs secrètement caressés!

D'un œil malveillant, il examinait l'homme gras, le vainqueur! Plus que jamais, en face de ce boursier solennel, Robert sentait croître ses rancunes.

Ayant terminé le courrier, le directeur le tendit à son subalterne qu'il congédia d'un geste. Il avait momentanément oublié Robert qui lut dans son regard étonné : « Quoi, vous êtes encore là! » Cependant, s'étant ressaisi, Trivaux prononça avec cordialité :

— Excusez-moi encore, mon cher; mais si vous voulez descendre avec moi et profiter de ma voiture, nous pourrons causer plus librement de ce qui vous intéresse. Vous n'avez rien qui vous presse?

Malgré sa brusque résolution de briser là cet entretien, Robert, pris au dépourvu, acquiesça.

Une luxueuse limousine stationnait devant la porte de la Banque. Le gros homme se laissa choir sur les coussins moelleux et, d'un geste accablé, se passant la main sur le front, il commença :

— Ce sont les bourses sans affaires, comme celle d'aujourd'hui, qui me donnent la migraine. Vous ne sauriez croire combien les heures sont énervantes quand on se bat dans un marché étroit qui ne réactionne pas. Dur métier que le mien, soyez-en persuadé, rempli de risques, de responsabilités, qui absorbe toute votre énergie sans vous laisser un instant de répit. Il m'arrive parfois d'envier le sort du paysan qui gratte la terre, respire un air sain et dort d'un sommeil de brute.

— Voilà où mon homme devient comique, se dit Robert, en écoutant ces doléances. Après m'avoir écrasé de sa puissance, il veut m'attendrir sur sa vie. C'est un modèle que j'aurais tort de négliger pour mes prochaines études.

Un imperceptible sourire avait effleuré ses lèvres et il

s'employa ironiquement à relever le moral de cet infortuné.

— Voyons, mon cher Trivaux, est-il juste de vous plaindre de la sorte, vous à qui tout a souri, vous qui êtes un de ces docteurs célèbres que les Etats perclus de dettes appelleront à leur chevet? Certes, je ne suis pas grand clerc en la matière, mais je prévois que durant les années difficiles qui s'annoncent, les Banques, consultées par les gouvernements malades de la guerre, proposeront des remèdes et vendront leurs ordonnances. Ah! quels honoraires! Ne vous désolez donc plus, mon ami.

Robert avait parlé sur un ton familier, car, ayant mentalement renoncé à l'objet de sa démarche, il pouvait dominer l'autre de son intelligence. Mais Trivaux, tout de suite, ébloui par la clarté de ces remarques et séduit par ces perspectives, répliqua, gonflé de vanité :

— Vous avez raison. Nous avons un grand rôle à jouer. Vous autres combattants, vous nous avez apporté une victoire meurtrie. C'est à nous maintenant de la ranimer pour qu'elle déploie glorieusement ses ailes. Du reste, j'ai déjà rendu quelques signalés services.

— Joseph Prudhomme! pensa Robert en regardant le personnage qui, la face béate, s'était solidement carré dans le fond de sa limousine.

— Mon cher Lucques, tu as eu une riche idée d'être venu me voir.

Il avait repris le tutoiement qui sied entre camarades.

— Je me demandais, continua-t-il, ce que tu étais devenu depuis notre rencontre de l'année dernière et je t'avoue que j'étais surpris de ne pas recevoir ta visite.

— J'ai été très occupé; mon roman m'a beaucoup absorbé.

— Oui, oui, je comprends. Ton livre, c'est bien gentil, mais c'est du temps perdu. J'espère que tu vas me faire le plaisir de lâcher la littérature. Ecoute, j'ai une proposition sérieuse à te faire. D'abord, tu dînes avec nous.

Laure sera enchantée de te complimenter sur ton œuvre. Tu sais que je suis très attaché à cette petite! Nous nous disputons à tout propos et cela me délasse. T'ai-je dit que Mme Verneuil est des nôtres? Une femme charmante qui aime particulièrement ton roman. J'apprécie beaucoup son goût et son esprit. Tu vois que tu seras en pays de connaissance. Enfin, je te le répète, nous avons à causer sérieusement.

Robert accepta. L'auto s'était arrêtée devant le Fouquet's. Trivaux pénétra dans l'établissement avec l'assurance d'un habitué, précédé d'un maître d'hôtel qui lui choisit une table et lui confia que Madame n'était pas encore arrivée.

— Toujours en retard, la mâtine! Enfin, profitons-en pour parler de nos affaires.

Il but d'un trait son cocktail, en commanda un second, puis, de plus en plus affable :

— Voyons! qu'as-tu l'intention d'entreprendre?

— Mon Dieu, répliqua Lucques d'un air dégagé, je considère mon livre comme un premier jalon. C'est bien le diable si je ne réussis pas.

— Mais non, mais non. Tu es encore farci d'illusions. Le talent ne sert de rien à qui ne sait pas le commercialiser. Or, un homme de ta valeur, intègre et timoré, ne se pliera pas à l'intrigue pour décrocher le succès. Tu vois, je te parle avec franchise. Il faut donc te tourner d'un autre côté. D'abord, souviens-toi de ce précepte : quiconque ne se voue pas aux affaires est destiné à la vie médiocre. Alors, fais-moi le plaisir d'abandonner cette carrière sans issue et d'écouter ce que je te propose.

Il prit un troisième cocktail et sa générosité s'affirma. Robert l'observait et se félicitait particulièrement de sa réserve de tout à l'heure puisque maintenant, au lieu d'encaisser de vagues promesses humiliantes, il avait amené le boursier, par le truchement d'une observation judicieuse, à s'engager dans la voie des offres réelles et

peut-être avantageuses. Dans ces conditions, il était enclin à accepter ce qu'il avait renoncé à demander.

Trivaux poursuivit :

— Le champ d'action de notre Banque est appelé à s'étendre d'une façon considérable. La force de nos capitaux, le prestige de notre réussite rapide et de bon aloi, nous placent au premier rang du marché de l'argent. Ainsi que tu l'as fort justement prophétisé, l'Etat, acculé aux emprunts successifs, réclamera notre concours et se livrera à notre merci. C'est même cette vue perspicace qui m'a conduit à bien augurer de ton esprit. L'un des fondateurs de la Banque, Joseph Kahn, est un homme de grande classe qui rivalisera avec les banquiers américains. Or, maintenant je ne puis suffire à une tâche écrasante. Il me faut être secondé par une intelligence ouverte, une énergie neuve. Et j'ai pensé à toi. Arrête, arrête. Je sais tes objections : que tu ne connais pas la Banque; qu'il te faudra un long temps pour t'en assimiler les notions. Cependant les seules qualités que nous exigerons désormais de nos collaborateurs seront le goût du risque, la hardiesse des conceptions, une sorte d'élan enthousiaste vers la fortune. Dans ce monde bouleversé, la finesse, la ruse, la science subtile, apanage des financiers de jadis, seront relégués au second plan. Tu suis bien mon idée?

— Mais oui, approuva Robert. Tout cela me paraît du plus haut intérêt.

— Or, pour ton apprentissage, il faut le faire obscurément à l'étranger. Tu parles anglais?

— J'ai été interprète auprès des armées britanniques pendant six mois.

— Parfait. Je vais donc t'envoyer à Londres, chez Broswell et C°, où tu t'initieras au métier. Mais, entends-moi bien. Attache-toi surtout aux services qui brassent les affaires. En quatre mois, tu en auras assez appris. Tu reviendras en France. Je te prendrai à mes côtés, gui-

derai tes premiers pas et, si tu as de l'étoffe, ta fortune est assurée. D'accord?

— D'accord, répéta brièvement Robert.

— A la bonne heure. J'aime les gens qui n'hésitent pas et ne s'embarrassent pas de craintes imaginaires sur leur capacité. Voilà un excellent indice. Du reste, j'ai du flair. Enfin, tu mérites une belle situation, car tu as largement payé ton tribut pendant la guerre; c'est bien le moins que ceux qui sont restés aident ceux qui reviennent.

— Un peu forcé, jugea Robert. Après tout, respectons la sincérité du moment.

— Alors, c'est entendu, conclut Trivaux, viens me voir après-demain; tu pourras partir la semaine prochaine. Ne t'étends pas en remerciements, je déteste les démonstrations de gratitude.

Edouard Trivaux, satisfait de sa noblesse, s'épanouissait comme une fleur. Tirer profit d'un service qu'on rend, n'est-ce point là un idéal de générosité que recherchent les maîtres?

— Sais-tu pourquoi je t'expédie à Londres? précisa le gros homme. Parce que dans toute administration française, un petit vernis anglais en impose toujours.

Ce nouveau discours fut interrompu par l'arrivée de Laure et de Marthe. Machinalement, Trivaux tira sa montre.

— Ah! tu ne vas pas regarder l'heure et me faire une scène! s'écria la blonde enfant agressive.

— Mais, je n'ai encore rien dit, protesta Trivaux.

— C'est que je connais Monsieur, qui, pour une fois qu'il est exact, se croit tout permis.

Le boursier fila doux. Marthe tendit la main à Robert en lui adressant un sourire amical.

— J'ai lu votre livre, il m'a beaucoup plu. Excusez-moi si je ne vous l'ai pas dit par lettre, mais je déteste

écrire. D'ailleurs mes critiques ou mes louanges n'auraient eu qu'un bien faible intérêt.

Robert protesta poliment. Pouvait-il avouer que ce mutisme l'avait chagriné et qu'il avait attendu pendant de longs jours un mot qui l'aurait sauvé de sa détresse?

Durant le dîner luxueux et banal, Trivaux ne cessa de faire parade de sa grandeur d'âme, présentant son condisciple comme un sujet d'élite dont l'avenir était désormais à sa charge. Ce ton protecteur, ce manque de tact lacéraient Robert. Puis, il lui était insupportable de rencontrer le regard de Marthe. Elle devait mesurer l'étendue de sa déchéance et le prendre en pitié.

A la sortie du restaurant, Trivaux proposa à Mme Verneuil de la reconduire en voiture. Elle refusa :

— Vous savez que j'aime la marche. Peut-être que Monsieur Lucques voudra bien m'accompagner?

Ils descendirent tous deux l'avenue des Champs-Elysées. Que pensait-elle de lui? Il redoutait son jugement.

— Vous me semblez fort morose. Est-ce que je vous intimide aujourd'hui? demanda Marthe.

— J'évoquais notre première rencontre, dit-il pour se réfugier dans le passé.

— Il y a si longtemps...

— Moi, je ne vous ai pas oubliée. Durant les mois durs que j'ai traversés, votre souvenir enchantait ma solitude.

— C'est vraiment charmant ce que vous me contez là, mais je ne vous crois guère. Parlez-moi plutôt de cette combinaison dont nous a entretenus bruyamment Trivaux.

— Cela vous intéresse beaucoup?

— Qui sait?

Elle leva les yeux vers lui, prête à railler, mais lisant sur son visage contracté le trouble de cette âme, elle prit gentiment son bras. Alors il respira très fort :

— Que voulez-vous savoir de mes projets? J'ai vendu mon âme au diable qui a délégué Trivaux le tentateur pour m'enrôler dans sa Banque. J'abandonne la littérature qui n'y perdra rien, n'est-ce pas? Je renie mes rêves et me voue à la finance. Etes-vous contente de cette décision? M'approuvez-vous?

Marthe laissa passer cette vague d'amertume et répondit placidement :

— Je souhaite que vous réussissiez et puisque vous me laissez entendre que mes avis ont du prix, permettez-moi de vous parler en amie sincère. Je vous félicite d'avoir accepté l'offre de Trivaux. C'est le plus sûr moyen de réaliser toutes les ambitions qui vous tourmentent. Je n'ignore pas qu'au risque de vous désenchanter, je dévoile une nature odieusement positive. Mais n'avez-vous pas besoin qu'on vous éclaire dans votre désordre moral?

— O Pallas Athéné, je m'incline devant votre sagesse! s'exclama Robert.

Malgré le ton enjoué de la réplique, il ne pouvait cacher l'agacement que lui causait une telle pénétration. Somme toute, pouvait-elle raisonner autrement après avoir vécu si longtemps dans un milieu où le culte des affaires tient lieu d'idéal? Cette indifférence envers l'art où il s'était essayé l'irritait. Il lui avait demandé des conseils, mais il s'attendait à des regrets sur son renoncement, et jusqu'à de tendres consolations.

Marthe, qui ne manquait pas de psychologie, devina les réflexions désobligeantes qui se massaient comme des nuages. Elle tenta de les dissiper.

— Ce qui vous choque, n'est-ce pas, c'est mon défaut de sentimentalité. Combien vous êtes désarmé pour les luttes futures et comme cette guerre vous a appris peu de choses! Parce que je vous parle sans détours, parce que je vous mets en garde contre vos faiblesses, vous accumulez les plus malveillantes pensées à mon égard.

Sans répondre, il héla un taxi.

— Vous m'excuserez, expliqua-t-il, je crains la fatigue et je ne désire pas renouveler la scène ridicule de l'évanouissement et des sels. M'autorisez-vous à vous déposer à votre porte?

Ils voyagèrent silencieux, contraints et atteignirent ainsi le quai de Béthune.

— Je vous remercie, dit-elle. Embrassez-moi pour sceller notre bonne amitié.

Il ne chercha ni ses yeux ni ses lèvres et baisa ses joues. Marthe se dégagea, secrètement dépitée.

— Alors, à bientôt, dit-elle.

— A bientôt, si le hasard le permet.

Une telle maîtrise de soi-même le comblait d'aise. Ah! puisque c'est à l'école de l'arrivisme qu'elle voulait qu'il se formât, sous peu il lui donnerait des leçons. Et, en remontant vers Montmartre, il rêvait de soumettre à sa loi cette femme dont la froideur exaspérait son désir.

VII

INITIATION

Robert Lucques débarqua à Londres en mars 1919 et se rendit sans délai à la Banque Broswell et C° où l'avait précédé une lettre de recommandation. M. Broswell lui-même, gros homme jovial, rouge comme un roastbeef, le reçut et causa longuement avec lui. D'abord il vanta les charmes de Paris, qu'il divisait en trois districts : l'avenue des Champs-Elysées le matin, le quartier de l'Opéra l'après-midi et Montmartre la nuit. Ensuite, interrogeant le jeune homme sur ses connaissances bancaires, il fut enchanté d'apprendre qu'aucune notion n'encombrait cet esprit vierge.

— Votre ignorance, déclara-t-il péremptoirement, est préférable à la possession d'un vague savoir. Ici nous ferons de vous un parfait homme d'affaire.

Sur ces paroles encourageantes, il fit appeler M. Smithson.

Une sorte de clergyman, glabre et froid, entra, salua avec déférence, puis écouta dévotement les instructions de son directeur. On annonça à Robert qu'il devait faire un stage au service de la Correspondance et, à cet effet, il fut introduit dans une vaste salle où crépitaient des machines à écrire. Auprès d'un employé désigné pour le mettre au courant, il s'installa et attendit. Mais l'autre, plongé dans ses papiers, ne s'occupa plus autrement de lui; il avait l'air de mettre un point d'honneur à démontrer que son activité ne souffrait aucune distraction.

Robert, offusqué par ce manque de courtoisie, sentait sourdre en lui une rage impuissante. A cinq heures, il s'échappa de ce bureau étouffant. C'était un de ces soirs désolés où pointe l'équivoque du printemps. Les banques dégorgeaient leurs employés qui se précipitaient vers les bouches du « Tube » ou escaladaient les autobus rouges. Il allait donc devenir pareil à ces pauvres êtres affolés qui n'aspiraient qu'au repos familial dans un logis médiocre. Cette perspective l'épouvanta. Il erra quelque temps dans la Cité, se perdit dans le dédale des « lanes », tourna autour de la « Bank »; finalement, il se trouva devant un pont. Au delà, des quartiers populeux étaient couchés, misérables, dans la nuit.

Alors, accoudé au parapet, il voulut s'enivrer de ce paysage qui s'accordait avec la détresse de son cœur. Son regard s'attacha au fanal d'un navire dont le reflet semblait pleurer du sang dans les eaux glauques de la Tamise. N'était-ce point le symbole de sa destinée, cette lumière immobile, hissée au mât d'un bateau qui, dans quelques jours, descendrait le fleuve vers des pays inconnus?

Pendant que, d'un pas flâneur, il regagnait son hôtel, l'image de Marthe s'imposa à son esprit. Embellie par l'absence, elle devenait la statue d'Isis à qui il apporte-

rait l'offrande de ses efforts. Il voulait que cet amour le consolât de ses déceptions et soutînt les défaillances de sa volonté. Sous ce doux rêve il s'endormit.

Durant la seconde journée, Robert se heurta à la même hostilité. Lorsque tous les employés furent partis, il sollicita un entretien avec M. Smithson. Celui-ci, après avoir gravement écouté ses doléances, lui répondit :

— L'ouvrage, monsieur, est ici trop considérable pour que nous puissions demander à un de nos collaborateurs de former des élèves. Je ne sais si vous êtes simplement un amateur ou si vous avez l'intention d'entrer dans notre carrière; mais en supposant que la Banque vous intéresse, je ne puis mieux faire que de vous inviter à consulter les dossiers, à écouter vos collègues et à les regarder agir.

Ainsi livré à lui-même, Robert s'acharna à comprendre. Après quinze jours d'efforts, estimant qu'il ne pouvait plus tarder davantage à donner la mesure de ses talents, il s'offrit à remplacer un employé qui venait de partir en congé. M. Smithson accepta. Une dactylographe, miss Mary Clarke, lui était attachée. Lorsqu'on apporta les chemises renfermant un volumineux courrier, Robert entrevit sa défaite. Ses collègues le guettaient avec une joie maligne. Mais la jeune fille à qui il devait dicter les réponses l'aida gentiment à trier cette paperasse effarante. Elle élagua les notes sans importance et rédigea les lettres épineuses. Tout en ayant l'air de l'écouter, elle fit seule, avec aisance, cette correspondance routinière qui était apparue à Robert hérissée de difficultés invincibles. Grâce à elle, il évita les humiliations d'un échec. Cependant, les jours suivants, ayant pris de l'assurance, cette tutelle lui pesa, l'agaça. Il eut même quelques répliques trop brèves, des gestes d'impatience qui faisaient monter les larmes aux yeux de Mary Clarke.

Il passa ensuite au service du Portefeuille, traversa

celui des Titres, des Émissions, des Comptes-courants. Ce rapide tour de Banque l'ahurissait. Mais M. Broswell ne le perdait pas de vue; un jour il le fit appeler à son bureau et lui demanda tout de suite avec bonhomie :

— Vous vous plaisez à Londres? Triste ville, hein, quand on a vécu à Paris! Heureusement, votre séjour ici touche à sa fin. J'ai reçu une lettre de cet excellent Trivaux qui me demande où en sont les progrès de son cher protégé, — je vous cite ses propres expressions.

Robert rougit légèrement; une sourde rancune s'amoncelait dans son cœur.

— Maintenant, continua le Directeur, je vais vous confier à mon arbitragiste. Je dois vous dire que le Change est le département le plus actif et le plus intéressant de la Maison; je ne doute pas que vous ne vous mettiez vite au courant, car j'ai été à même de vous apprécier.

Une cordiale poignée de mains termina ce petit speech. Le lendemain, Robert était présenté à M. van der Brock, un lourd colosse blond.

A cette époque, les relations téléphoniques n'étaient pas rétablies avec le continent; on traitait les affaires par dépêches. Le Hollandais, placide, peu bavard, mais aimable, lui expliqua brièvement la tenue des positions. Il ne s'étendit guère, considérant comme élémentaires ces travaux d'apprenti; mais il lui recommanda d'y apporter une grande attention, la moindre erreur pouvant entraîner des pertes sensibles.

Après ce préambule, une angoisse terrible s'empara de Robert qui n'avait rien compris au jargon.

Un opérateur téléphonait sans arrêt avec des courtiers, transmettait les cours à van der Brock, qui, après un rapide calcul, lançait immédiatement des télégrammes. Ces dépêches et leurs réponses étaient communiquées à Robert, qui devait les dépouiller sur des feuilles volantes.

Cette épreuve-là fut la plus dure qu'il eût connue. Son amour-propre lui interdisait de réclamer de nouveaux

éclaircissements; d'autre part, ayant conscience de ses responsabilités, il craignait l'erreur fatale.

A midi, son chef lui demanda la position en lires italiennes. Il déclara un solde acheteur de un million et demi, ce qui plongea van der Brock dans le plus profond étonnement.

— Ce n'est pas possible, s'exclama celui-ci; je dois rester vendeur de 500.000.

Là-dessus, d'un coup d'œil, il reconnut que des opérations avaient été passées à l'envers. Il rétablit la situation, sans impatience, mais avec une certaine condescendance dédaigneuse.

— Je vois, conclut-il, qu'il serait encore dangereux de me fier à vos résultats.

Et sans plus, il prit son chapeau et s'en alla luncher.

Seul dans le bureau, Robert réfléchit amèrement. Il se sentait diminué, avili, devant cette tâche qui se révélait ingrate. Mais cette dépression ne s'accentua pas jusqu'au découragement. Dans ce milieu où la lutte est si âpre pour tous, il ne fallait pas donner à des étrangers le spectacle de sa médiocrité.La nuance de mépris qu'il avait discernée dans les paroles de van der Brock était une insulte à sa qualité de Français. Il avait hâte de démontrer à ce Hollandais qu'il était fils de la race qui remporte les victoires.

Alors, fébrile, il compulsa les précédents, cherchant le secret des rouages. Peu à peu, ces combinaisons d'arbitrage semblèrent s'enchaîner suivant une claire logique. Il reconstitua un problème du matin et arriva à la solution par une simple passation d'écritures.

Il accueillit le travail de l'afternoon avec sérénité et le poursuivit sans défaillance.

Le soir, van der Brock pria Robert à dîner.

— Je crois, ajouta-t-il, que des conversations privées vous seront profitables.

A sept heures, ils se retrouvaient dans la salle du Savoy.

Le repas fut cordial. L'arbitragiste hollandais faisait étalage d'une certaine culture cosmopolite. Dans l'art de gagner de l'argent, il prétendait être un businessman accompli.

— J'ai tenu, dit-il négligemment, à vous laisser croire ce matin que votre emploi était d'une utilité capitale dans mon service. En vérité, je tiens la position de toutes les devises dans ma tête et mon cerveau enregistre et calcule automatiquement. Lorsque vous aurez acquis cette maîtrise, vous serez à même de traiter.

Robert Lucques pensa tout d'abord à le consulter sur certains points obscurs qui l'avaient tourmenté. Mais il jugea plus fin de ne pas dévoiler ses inquiétudes. D'ailleurs, il s'aperçut vite que van der Brock, en dehors de sa spécialité, n'était pas un foudre d'intelligence. Aussi, les obstacles qui l'avaient tant effrayé lui semblèrent-ils insignifiants, puisque cet homme en avait facilement triomphé. Une grande confiance l'envahit; il sourit des angoisses de la veille et des craintes du lendemain.

En vérité, il fallut en rabattre. Robert constata que cette science était complexe. Il s'astreignit, pendant une partie de ses nuits, à étudier la grammaire des changes, s'enfonçant courageusement dans ce labyrinthe. Toutes les transactions qui se déroulaient sous ses yeux étaient soumises au contrôle des théories qui encombraient sa mémoire et il errait à tâtons dans une demi-obscurité.

Cependant, son chef de service se fit un plaisir, après les affaires, de le guider dans le jeu des parités, si bien que Robert s'assimila des notions précises, pratiques, et franchit aisément les étapes de son noviciat. Là-dessus, il débrouilla avec adresse quelques arbitrages faciles. Un mois plus tard, van der Brock déclarait que l'élève était digne de ses leçons.

Sur ces entrefaites, Trivaux lui adressait une courte

lettre dactylographiée dont le ton mesuré établissait les distances. Il apprit que la Banque des Intérêts Economiques fondait un service des Changes dont il prendrait la direction; son retour dans les premiers jours d'août semblait indispensable, car on prévoyait une campagne dès septembre.

Cette lettre lui parvint au début de juillet. Enfin, le temps d'épreuves était terminé! Soulevé d'une allégresse de collégien, il décida de ne pas s'ennuyer davantage dans ce Londres maussade et arrêta son départ pour le dimanche suivant.

Le vendredi, comme Robert quittait définitivement la Banque, il croisa dans l'escalier la petite Mary Clarke.

— Savez-vous que je rentre en France dimanche? dit-il en lui touchant le bras.

Elle allait devant lui, la tête baissée sans répondre. Il la suivit jusqu'à la porte et prit le pas à ses côtés dans Fenchurch Street.

— Vous ne vous souviendrez guère de moi quand je serai parti, reprit-il pour provoquer son attendrissement.

Elle tourna vers lui son visage éclairé d'un faible sourire.

— Il vous importe donc beaucoup de connaître mes pensées?

La voix douce, la grâce fanée de cet être si frêle l'émurent obscurément. Il voulut se prouver qu'il était capable d'élans généreux et aussi témoigner sa reconnaissance à cette jeune fille qui l'avait autrefois tiré d'embarras avec tant de bonne grâce.

— Faites-moi un grand plaisir, miss Mary, demanda-t-il. Consacrez-moi votre samedi, nous irons goûter à Richmond. Entendu?

— A quoi bon? murmura-t-elle.

— A quoi bon? Vous êtes bizarre, miss Mary. N'êtes-vous pas l'amie des mauvais jours?

Robert insista, essayant avec son bonheur de réchauffer cette frileuse engourdie dans sa vie grise.

Le lendemain, au bord de la Tamise où ils passèrent l'après-midi, il exalta surtout ses projets d'avenir, exubérant de confiance.

— Voyez-vous, miss Mary, ce qui caractérise l'homme d'action, c'est un jugement clair, une décision prompte et ce que nous appelons dans notre argot « de l'estomac ».

Il développa longuement les avantages de ces fortes qualités auxquelles il aspirait, insensible au charme de la nature verdoyante, et sourtout loin, très loin de sa compagne qui l'écoutait lasse et déçue.

Le crépuscule vint et la poésie de l'heure le rendit meilleur. Il prit la main de la jeune fille et lui dit d'une voix caressante :

— Je ne pourrai jamais oublier la couleur de vos yeux.

Animé d'une tendre pitié, il songeait à la solitude de Mary Clarke, de toutes les Mary Clarke qui ne sont pas jolies...

Et ce fut son dernier soir anglais.

F. CHAFFIOL-DEBILLEMONT.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Marcel Bouchard : *De l'Humanisme à l'Encyclopédie. L'Esprit public en Bourgogne sous l'ancien régime*, Libr. Hachette. — Marcel Bouchard : *Les Caractères véritables de Pierre Legouz*, Libr. Hachette. — Albert Schinz : *La Pensée de Jean-Jacques Rousseau*, Libr. Félix Alcan. — Albert Schinz : *Le Pensée religieuse de Rousseau*, Libr. Félix Alcan.

A parcourir les thèses de doctorat ès-lettres parues voici une quarantaine d'années et celles qui paraissent à l'heure présente, on constate avec satisfaction un étonnant progrès. Jadis, ses études terminées, le jeune agrégé, pour obtenir un titre de docteur et professer dans une Faculté, se hâtait de construire un bouquin empli de lieux-communs et dont toute l'érudition, le plus souvent réduite à l'essentiel, s'appuyait sur des traditions et des doctrines d'école. Nul aspirant au bonnet carré ne devait, sous peine de déplaire à ses maîtres, contrôler si les idées générales reçues d'eux étaient déduites d'un ensemble de faits véridiques.

Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. L'Université évolue lentement, mais elle évolue. Elle admet que son enseignement puisse s'être étayé, en matière d'histoire des mœurs et d'histoire littéraire, sur des concepts formés *a priori* et nécessitant une révision. Elle engage ses disciples aux recherches érudites et à la critique. Elle leur fait souvent, nous dit-on, le reproche de rester superficiels dans leurs enquêtes et ne leur ménage pas les nasardes.

De sorte qu'un esprit nouveau règne sous les voûtes de l'antique Sorbonne. Maints, parmi les étudiants, s'efforcent, en les refaisants, de revigorer les travaux de leurs devanciers ou bien contribuent, par leurs trouvailles, à fournir aux idées une base solide. Les certitudes fragiles d'autrefois s'écroulent, remplacées par d'autres, plus voisines de la réalité. La vérité se substitue à l'erreur traditionnelle.

M. Marcel Bouchard appartient à cette école nouvelle de chercheurs qui ne ménagent point leurs efforts. Il semble avoir besogné, sous l'intelligente conduite de M. Daniel Mornet, l'un de nos professeurs de Sorbonne qui connaît le mieux la littérature et les mœurs du XVIIIe siècle, puisqu'il lui dédie sa thèse : **De l'Humanisme à l'Encyclopédie. L'Esprit public en Bourgogne sous l'ancien régime.** Est-il issu de cette « nation » bourguignonne dont il examine, dans cette thèse, le curieux passé? On l'imagine volontiers à constater quelle connaissance approfondie il possède de son histoire, de son droit, de sa littérature, des usages de ses différentes classes sociales, quel amour aussi il témoigne à son terroir tout en jugeant avec sévérité ses habitants d'autrefois.

Depuis longtemps nous n'avions lu un ouvrage comparable au sien pour la fermeté, la sûreté et l'agrément du style en même temps que pour la variété, l'étendue et l'importance de son érudition. M. Marcel Bouchard ne s'est pas, en effet, contenté d'une information livresque. Il a emprunté la majeure et la plus sérieuse partie de ses allégations à une multitude de manuscrits subsistant, d'ordres juridique, historique, littéraire, etc..., et qui semblent avoir été peu consultés avant lui. Ainsi nous apporte-t-il une étude d'histoire des mœurs provinciales de haute qualité.

Ne nous bornons pas à l'éloge de son travail. Disons aussi que nous regrettons de voir qu'il a négligé la source des minutiers de notaires qui, sur tous les problèmes envisagés par lui, eût fourni des moyens de mieux comprendre et de conclure plus exactement. Reprochons-lui de manifester peu d'indulgence pour ses prédécesseurs, Jacquet, Deberre et Durandeau, auteurs d'écrits sur la vie littéraire à Dijon au XVIIe et au XVIIIe siècle, écrits peut-être sans pénétration et souvent erronés, mais dignes d'estime tout de même dans certains de leurs chapitres. Précisons-lui que, parmi les poésies qu'il cite, plusieurs, sorties de recueils manuscrits, ne sont point, comme il le croit, d'origine dijonnaise, mais parisienne et dues probablement à des plumes protestantes (P. 281 et s., par exemple).

Il nous paraît également utile d'indiquer que M. Marcel Bouchard, par impossibilité sans doute de consulter toutes les

archives locales et de concentrer dans son ouvrage la substance d'une complète bibliographie bourguignonne, a borné son examen à l'esprit public de Dijon, capitale de la province et de ses environs immédiats. Dijon reflétait-il entièrement, dans ses vertus et ses défauts, le peuple bourguignon? Cela semble improbable et, par suite, le titre du volume de M. Marcel Bouchard généralise trop son contenu. Celui-ci, très nourri de documents, forme un bloc gigantesque de 958 pages compactes. Il nous a donné fort souvent le sentiment que son auteur l'eût abrégé sans difficultés, et à l'avantage de ses lecteurs, en supprimant d'innombrables répétitions de faits et d'idées. Ces répétitions forment le défaut principal d'un travail entre tous consciencieux et que son style vigoureux, souvent pittoresque, sauve heureusement de la monotonie.

M. Marcel Bouchard, au début de son livre, nous fait assister, après la Fronde, à l'avènement au pouvoir de la classe bourgeoise qui, jusqu'à la Révolution, va dominer le pays bourguignon. La noblesse, faute d'avoir su administrer ses biens, a perdu ceux-ci et se voit réduite à mener à la cour existence domestiquée. Le peuple, paysan compris, ruiné par la guerre intestine, n'a plus d'autre ressource que celle d'accepter une sorte de servitude féodale.

Sortie de la roture, mais possédant de sérieux dons d'ordre pratique, la bourgeoisie susdite s'est peu à peu emparée des terres nobles abandonnées par leurs premiers possesseurs. Elle forme une élite, très vite cohérente, malgré ses discordes intimes, unie par l'intérêt, n'ignorant rien des choses de la campagne, habile commerçante, usurière et processive, laquelle, avec un merveilleux sens des réalités, établit sa fortune sur la terre qu'elle cultive et remet dans un étonnant état de prospérité.

Sûre désormais de sa puissance basée sur l'argent, cette bourgeoisie s'insinue dans les fonctions, alors vénales, de la judicature. Elle siège au Parlement et dans toutes les cours souveraines. Le barreau lui appartient. Il n'est point de poste d'officier du roi, hors ceux de gouverneur et d'intendant de la province, et celui de premier président, distribués par la couronne, qu'elle n'investisse en très peu de temps. De sorte

qu'elle commande dans le triple domaine de la justice, de la police et des finances. Au surplus, un grand nombre de ses emplois lui confère la noblesse, des privilèges et des exemptions appréciables.

Elle est cohérente, avons-nous dit ; elle absorbe, en effet, tout ce qui compte comme intelligence et comme volonté dans la cité; elle se dresse comme une tribu, souvent divisée par des rivalités de corps, des querelles de préséances ou d'attributions, mais retrouvant son unité pour tout ce qui touche l'intérêt commun. Or, l'intérêt commun veut que, pour détenir complètement le pouvoir et assurer son avenir, elle écrase les influences qui la pourraient gêner. Elle réduit donc le peuple de la ville et le paysan surtout à un état de misère plus complète qu'ils ne la connurent au moyen âge. Nulle instruction, nulle élévation ne sont plus permises à ces ilotes courbés sans merci sous des tâches accablantes. Dans l'arsenal des lois et des coutumes, la bourgeoisie retrouve et applique sans scrupules charges et redevances tombées en désuétude et qui, opprimant davantage encore l'homme de la glèbe, l'empêcheront pour toujours d'échapper à son destin lamentable. De plus, pour la moindre faute, elle le châtie, avec une subtile iniquité, de peines excessives. En même temps, pour juguler l'artisan, faute de pouvoir se saisir des magistratures urbaines qui le protègent et sont électives, elle les annihile.

Ainsi nous apparaît, dans le livre de M. Marcel Bouchard, cette première bourgeoisie dans sa tentative initiale d'établissement. Méthodique, sûre d'elle-même, indifférente à tout ce qui n'est pas son intérêt et son plaisir, elle ne tarde pas à s'instituer en caste fermée et qui va achever sa tâche de conquête.

Ses vertus intimes sont généralement médiocres. Le foyer est, chez elle, le théâtre de ripailles. Elle est épicurienne sans dépravation, d'esprit grossier, galante, mais cherchant dans ses propres parterres les occasions de satisfaire son sensualisme. Elle fait éduquer ses enfants de telle sorte qu'ils assureront sa continuité. C'est le collège des Jésuites des Godrans, enrichi par elle, mêlé à sa société et seul capable de la comprendre, qui forme ces enfants, les prépare à occuper les

offices de judicature, les barde de latin, de poésie et d'éloquence, dresse devant eux Cicéron comme un dieu, les conduit aux joutes oratoires et sur les tréteaux où ils affrontent le public. Ils sortent de cette maison façonnés pour leur destination, sachant débiter la harangue pompeuse, chargée de citations et de lieux-communs, connaissant aussi l'art de versifier le couplet galant, l'épigramme et la satire. L'Université d'Orléans les initie ensuite au droit et quelque stage chez un procureur ou un avocat à la pratique des affaires.

Cette nouvelle génération de bourgeois, décrassée de sa roture, mais soucieuse de ses intérêts, comme la précédente, habile, à son exemple, à faire fructifier ses biens aux dépens d'autrui, semble, plus qu'elle, apte aux exercices d'esprit. De la littérature qui naît d'elle, M. Marcel Bouchard nous entretient longuement. Cette littérature, sauf peut-être dans sa partie patoise, cultivée surtout avec bonheur par Aimé Piron, personnage un peu en marge du patriciat de robe, ne produit aucune œuvre notable et ne décèle aucune inspiration bourguignonne. Grossière, licencieuse, libertine ou satirique, issue des circonstances, elle reste d'une déconcertante médiocrité.

En fait, la bourgeoisie, telle que nous la montre son historien, ne paraît point faite pour les créations pittoresques ou originales. Nulle imagination, aucun accent chez elle. L'isolement dans lequel, entourée de haines, elle s'enferme, la mène cependant peu à peu vers l'étude dont elle sent la nécessité. Et voici que graduellement, prenant à la culture un goût désordonné et furieux, elle se transforme, sans s'en rendre compte elle-même, en une société pédante, aspirant à l'universalité des connaissances. Point de méthodes, nul souci d'éclectisme et de beauté. Elle absorbe tout ce qui se peut lire, dans une étrange boulimie d'érudition, faisait ses dieux des Saumaize, des Scaliger, des Ménage, des Baluze, des Huet, de tous les polygraphes perdus dans les brumes de l'antiquité. Ainsi rénove-t-elle un humanisme fort éloigné de celui que chérirent les poètes de la Pléiade, farci de science indigeste, stérile, incapable de créer, privé de doctrine, atteint de psittacisme, mal incurable.

Le conseiller Lantin dirige longtemps l'équipe passionnée des historiens, bibliographes, déchiffreurs de médailles et

inscriptions, numismates, archéologues, traducteurs, grammairiens, faiseurs de catalogues et d'anas où brilllent Philibert de La Mare, François Baudot, Pierre Taisand, Bernard de La Monnoye (dont M. Marcel Bouchard nous donne un curieux portrait), Paul Dumay, Bouhier, Papillon et tant d'autres. De ce groupe puissant, où chacun besogne pour sa satisfaction personnelle et non pour faire progresser la science, rien ou à peu près rien d'important ne sera mis au jour. Seul Edme Mariotte, travailleur un peu isolé de ses congénères bourgeois, apportera-t-il quelques lumières dans le domaine de la physique.

M. Marcel Bouchard distingue aussi dans cette bizarre société l'avocat Gilbert, auteur d'une anticipation : *Histoire de Calajava ou de l'île des hommes raisonnables* qui dénonce un esprit nouveau parmi des gens peu soucieux de faire prévaloir sur leur terroir le règne de l'égalité et de la raison. Cette *Histoire*, à peine imprimée, fut d'ailleurs retirée de la circulation.

La bourgeoisie dijonnaise, en effet, ne rêvait guère, au milieu de ses spéculations d'esprit, d'abandonner quoi que ce fût de sa domination, de sa fortune et de ses privilèges. M. Marcel Bouchard signale qu'elle luttait sourdement, mais énergiquement contre la monarchie dont chaque édit ou ordonnance, visant l'intérêt général, lésait ses intérêts particuliers, et qu'elle représentait cette monarchie en la contrariant sans cesse et en aspirant à une sorte de séparatisme ou, tout au moins, d'autonomie de la province.

Contre l'Eglise également la bourgeoisie, d'esprit plutôt laïque, mais pieuse en apparence, participant avec onction à ses pompes, menait bataille incessante, sinon sympathique, du moins indifférente aux hérésies (protestantisme, jansénisme, quiétisme), faisait publicité à ses scandales, s'efforçait de connaître de ses affaires intérieures, de restreindre ou d'englober sa juridiction, de la réduire au droit commun, d'empêcher son intrusion dans la vie sociale qui eût gêné et peut-être détruit son propre empire.

Au seuil du XVIIIe siècle la bourgeoisie dijonnaise constituait encore un bloc puissant, tout entier orienté vers le passé et la tradition, désireuse de maintenir le *statu quo*, ennemie de

tout progrès. Lantin mort, le président Bouhier la conduisait, sans changement, sur les routes d'un humanisme aussi infécond. En corps, elle témoignait des mêmes tendances d'opposition dans les domaines politique, social, juridique. Elle vivait en marge de son époque, non sourde assurément aux novateurs et aux nouveautés, mais impénétrable à l'esprit philosophique. Elle sentait quel danger la menaçait, mais n'agissait point pour s'en préserver, se contentant de modérer ses résistances au pouvoir royal. Bouhier même aveuglément construisait et publiait ses *Commentaires sur la coutume de Bourgogne,* monument d'érudition destiné à opposer les lois provinciales aux lois nationales, travail contre l'unification de la France voulue par le roi et repoussée par le patriciat bourguignon.

Ainsi s'ankylosait dans ses préjugés et son immobilité cette intraitable aristocratie de robe plus hermétiquement fermée depuis que, pour atteindre à ses charges, la noblesse était imposée. Or, tandis qu'elle stagnait dans son désert, une société nouvelle s'improvisait, sortie, à son tour, du peuple réveillé de sa longue torpeur, enrichie par les négoces et les industries, englobant certaines professions, comme les médecins, et que le patriciat dominant ne pouvait plus admettre dans son « paradis » humaniste.

Cette société, ouverte aux bruits du dehors, avide, à son tour, de domination et de gloire, s'agitait, cherchait par tous les moyens à renverser le patriciat établi, méprisait l'humanisme et lui opposait la science moderne et vivante. Elle saluait les idées de progrès et regardait vers l'avenir. Elle subissait l'influence des philosophes et fit à l'Encyclopédie un accueil enthousiaste. Elle s'empara des magistratures urbaines et se ménagea large place aux Etats.

En même temps, elle dressa en face du groupe pédant du président Bouhier une académie vouée à la science et tout de suite prisée pour le modernisme de ses préoccupations, travaux et concours. M. Marcel Bouchard, dans de très intéressants chapitres, nous fait assister à la bataille livrée par l'ancienne société à la nouvelle, nous montre comment le président Richard du Ruffey, fondant, à son tour, une académie, où se signalèrent Buffon et le président de Brosses, s'efforça

de maintenir la prééminence de la magistrature aristocratique et de repousser l'assaut de l'élite plébéienne. L'heure, par malheur, sonnait où la multitude se lassait de vivre courbée sous la gouverne intraitable des privilégiés. Vainement le patriciat, sentant venir sa fin, tentait-il de séduire cette multitude, en adoptant les idées et les formules nouvelles, en essayant de se dégager de ses traditions et de son culte du passé. Il ne recueillait que méfiance. Il dura, nous dit M. Marcel Bouchard, « jusqu'en 1789, mais depuis longtemps il était mort en esprit, depuis longtemps il ne se survivait plus à lui-même que comme un grand corps sans âme »

Bien que, tout au long de son ouvrage, M. Marcel Bouchard ait fait, en somme, le procès du patriciat dijonnais, il se plaît à reconnaître, dans sa conclusion, le grand rôle de ce patriciat, conservateur des traditions et des coutumes, modérateur de l'absolutisme royal, rénovateur de l'humanisme et qui, par intérêt sans doute, en galvanisant le patriotisme local, préserva de toute influence et absorption la nation bourguignonne. Grâce à ce patricial la terre recouvra sa fécondité que les guerres avaient atteinte. Enfin, dans le domaine de l'esprit, il produisit les œuvres des Bouhier et des Brosses dont la spécialisation ne diminue point la haute portée scientifique.

Sans doute, M. Marcel Bouchard a-t-il souhaité nous témoigner par un exemple que le patricial bourguignon, attaché par tendance à l'érudition, n'était pas totalement dépourvu d'imagination, de pensée et de facultés créatrices, car il publie, comme thèse complémentaire, les **Caractères véritables de Pierre Legouz**, accompagnant ce texte d'une biographie de son auteur et de quelques commentaires littéraires. Sa biographie nous montre en Pierre Legouz un magistrat-type, chargé des vertus et des vices de son groupe social, adonné, à son exemple, à l'humanisme, mais qui fit, du moins, effort d'intelligence pour sortir du maquis de l'érudition. M. Marcel Bouchard conviendra que ce plumitif à la robe parée d'hermine fut un bien mauvais poète. Comme moraliste, dans ses *Caractères véritables*, il affirme quelque originalité et quelque profondeur de pensée. Ses maximes sont entremêlées de portraits sortis de son milieu et généralement satiriques. Les unes

et les autres furent taillés sur le modèle fourni par La Bruyère et composés, M. Marcel Bouchard l'établit, après la publication des *Caractères*. Cette œuvre présente des mérites certains d'observation psychologique et de style. Elle valait de ne pas rester inédite et ignorée.

L'académie plébéienne de Dijon, dont nous parlons plus haut et qui fit tant de tort au prestige du patriciat de robe, était dotée, par son fondateur, Hector-Bernard Pouffier, transfuge de sa caste par jalousie du président Bouhier, de prix qui devaient échoir aux concurrents ayant présenté, sur tels problèmes économique, scientifique ou d'ordre moral proposés par la compagnie, des mémoires jugés dignes de récompense. On sait que Jean-Jacques Rousseau obtint l'un de ces prix au concours de l'an 1750, en traitant avec hardiesse le sujet imaginé par le sieur Gelot, l'un des académistes : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. »

Ainsi la nouvelle assemblée de savants bourguignons contribuait-elle, par son initiative, à mettre en lumière l'homme dont la pensée allait dominer les temps modernes. Ne se fût-elle signalée au monde que par cette aide apportée à un esprit éminent, jusqu'alors sans lien avec le public, qu'on ne lui saurait dénier d'avoir fait œuvre utile.

En même temps qu'une brusque gloire, Jean-Jacques voyait apparaître dans sa vie les contradicteurs et les ennemis. Dès le début de sa carrière réelle d'écrivain, il fut, en effet, en butte, sinon déjà aux brocards et aux injures, du moins aux contestations passionnées. Il devra, de son vivant, livrer une bataille incessante et finira, harassé par les difficultés et les polémiques, par croire tout le genre humain dressé contre lui. En 1761, écrivant à son ami Moultou, il prévoyait déjà qu'après sa mort, ses contempteurs falsifieraient sa pensée pour mieux avoir raison d'elle. « Le public, ajoutait-il, sera tout surpris de voir paraître une doctrine jésuitique sous le nom de J.-J. Rousseau. »

Il ne se trompait point dans ses présages. Une thèse de doctorat due à la plume de M. Albert Schinz : **La Pensée de Jean-Jacques Rousseau**, le prouve surabondamment. Nous souhaiterions que Rousseauistes et anti-Rousseauistes lussent

cette thèse féconde en enseignements, nouvelle par son contenu et tranchant singulièrement, par sa franchise et sa netteté, avec tant de dissertations papelardes bâties pour faire triompher quelques méchantes causes de dénigrement systématique. En elle, point d'idées préconçues, mais le fruit d'une longue fréquentation de l'œuvre de Rousseau et les résultats d'une patiente et compréhensive méditation de sa doctrine. Bien qu'étranger et professeur dans une université américaine, son auteur possède et écrit notre langue en maître et connaît l'art de clarifier les problèmes les plus abstrus.

Sans doute, M. Albert Schinz, dès les premières pages de son livre, se décèle-t-il Rousseauiste fervent, mais non point de ces Rousseauistes souhaitant exciter et alimenter d'interminables controverses, Rousseauiste simplement désireux de comprendre et d'atteindre la vérité.

Il déplore, ayant absorbé à peu près tous les livres formant la bibliographie rousseauiste, que tant d'entre eux soient restés dans le double domaine de la violence et du mensonge concerté. Il fait une rapide revision, dans son premier chapitre, des injures notables et des accusations passionnées dont le philosophe fut l'objet depuis sa mort. Les citations, volontairement succinctes, qu'il en donne vont au delà de ce que l'on peut concevoir de l'imagination dans la haine.

M. Albert Schinz croit, après son minutieux examen de tous les écrits concernant le philosophe, que l'on a créé de toutes pièces, par des falsifications de textes, par des attributions d'idées qu'il n'avait point, un « Rousseau postiche » à côté du Rousseau véritable. Le but de son livre consiste donc non à réfuter — besogne vaine — des allégations tendancieuses, mais à nous fournir, dans une intelligente et impartiale revision de l'œuvre censurée, la pensée réelle qui l'anime.

Tout d'abord, M. Albert Schinz se préoccupe de savoir d'où vient l'étonnant et persistant prestige de Rousseau. Les uns l'attribuent à son style d'enchanteur tout en laissant entendre que ce style cache la médiocrité de son caractère et de son intelligence. Mais ce style n'offre point de tours si extraordinaires qu'il ait pu, pendant deux siècles, emporter les suffrages des

lecteurs. D'autres prétendent que ce prestige découle de la personnalité protestante et genevoise du philosophe; d'autres encore, de la nouveauté de ses idées. Cette dernière allégation paraît à M. Albert Schinz la plus dénuée de fondement et il n'éprouve aucune peine à démontrer que ces idées, qu'elles concernent la nature, la politique, la religion, avaient cours dans le monde depuis l'antiquité.

Rousseau ne tient pas davantage son prestige du fait d'avoir su galvaniser son époque. Il le tient plutôt du fait d'avoir produit son œuvre dans une société préparée, par ses propres tendances, à en recevoir l'influence. Le philosophe, dont M. Albert Schinz étudie avec soin la psychologie et la carrière, était lui-même préparé par son tempérament et par sa vie, à sentir mieux que tout autre « les problèmes du temps ». L'existence morale des peuples, depuis les temps anciens, fut ballottée entre les contraintes de l'ascétisme chrétien et les réactions des épicuriens souhaitant jouir de toutes les délices offertes par la nature. Rousseau parut après les temps disciplinés du grand siècle, revenu aux traditions anti-naturelles de l'Eglise; « une puissante onde romantique (ou d'affranchissement moral) succédait à une longue onde classique (ou de discipline morale)». Son œuvre répondit aux aspirations de son époque.

Cependant, contrairement à ce que l'on affirme trop aisément, et c'est là la thèse que M. Albert Schinz déduit de son interprétation de la doctrine de Rousseau, interprétation purement philosophique et par suite étrangère à notre rubrique, ce n'est point le romantisme que le citoyen genevois préconisa dans son œuvre; en dernière analyse il ressort de cette œuvre que, tourmenté entre ses alternances d'homme sensible et d'homme vertueux, de romantique et de Romain, par gradations successives et multipliant les contradictions déconcertantes, Rousseau, devenu rationaliste, se détermina à présenter aux hommes, comme la plus logique et la plus enviable pour assurer leur bonheur sur la terre, la règle classique, cette même discipline sociale que ses contradicteurs lui reprochent d'avoir systématiquement détruite.

Voilà la découverte très importante à laquelle aboutit, dans sa remarquable étude, M. Albert Schinz. Est-il le seul à l'avoir

faite. D'autres avant lui ne l'avaient-ils pas pressentie? Cela semble découler d'une autre étude du même auteur : **La Pensée religieuse de Rousseau.** Dans ce travail, en effet, M. Albert Schinz signale l'avènement d'une nouvelle forme du Rousseauisme. Les contempteurs non tout à fait aveuglés du philosophe chercheraient, d'après lui, à incorporer « l'impie, l'hérétique » à leur bercail catholique. Brunetière aurait commencé cette campagne d'accaparement, campagne continuée par MM. P.-M. Masson, l'abbé Bremond, Victor Giraud et autres.

M. Albert Schinz croit que ces écrivains, en transformant peu à peu Rousseau en mystique (le *Contrat social,* sous leur plume, devenant un traité de théologie) et en le rangeant sous leur bannière, ont trouvé un moyen, ne pouvant annihiler par l'injure constante son empire sur les esprits, d'utiliser cet empire à leur profit. Ne pourrait-on supposer également qu'ayant surpris, à l'exemple de M. Albert Schinz lui-même, par une étude approfondie, l'évolution réelle de la pensée du philosophe et le définitif élan de celle-ci vers l'ordre et la raison, ils font purement et simplement amende honorable à une mémoire injustement bafouée par eux? Evidemment, une telle sincérité serait trop belle.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Joseph Larribau : *Les Poèmes de Jean Poyanne,* s. n. d'éd. — Maurice Fombeure : *Silences sur le toit,* « Collection des Cahiers ». — François Ducaud-Bourget : *Ma Belle Morte en Robe Verte,* « Le Rouge et le Noir ». Jos. Jullien : *Les Métiers,* « Editions de la Cigale », Uzès. — Paul Mougin : *Images de la douce France,* Alphonse Lemerre.

« Joseph Larribau est né à Poyanne (Landes), en 1870; il est mort à Confolens (Charente) en 1928. Sa vie n'a pas d'histoire. Il est resté vingt-huit ans professeur de rhétorique au collège de Confolens... » En 1924-1925, il fit au *Quotidien* la critique des livres, qu'il signait du pseudonyme Jean Poyanne, que ses amis ont pensé devoir rappeler dans le titre de son recueil de vers posthume. **Les poèmes de Jean Poyanne,** s'ils ne révèlent aucune qualité inattendue de poète, de philosophe ou d'artiste d'un rang exceptionnel, se composent de

pièces en général assez courtes dont l'inspiration est méditée, sensible et intelligente. On y aperçoit l'effusion savante d'un cœur droit et sain, d'une culture sûre et délicate. Attentif à toute manifestation de l'esprit, Joseph Larribau était assurément un homme doué de haute et pénétrante compréhension et d'amour. Il démontait la mécanique avec une vive curiosité et une dextérité précise, il en recomposait les rouages d'une main habile et délicate. Il savait, — et c'était des poètes et de la poésie un ami actif, qui les aimait sachant pourquoi, et qu'on ne peut, en retour, qu'aimer et respecter.

Professeur également, ce nous dit-on, mais en dépit de ses goûts, plus indépendants, capricieux, — de quelles ressources vivre? — M. Maurice Fombeure désarçonne, non sans charme, les vieilles habitudes, qu'elles soient science éprouvée ou préjugés, qu'importe? **Silences sur le toit**, — le bœuf ne mugit-il plus? — je m'étonne que certains y aient décelé une influence de Jules Supervielle : peut-être, mais encore, pour la spontanéité des images successives dont un lien inexplicable les impose d'accord à l'esprit, pourtant je n'y découvre pas la logique mystérieuse d'incantation profonde, aussi intellectuelle, qui fait la grandeur de l'auteur de *Gravitations* et du *Forçat Innocent*. Bien plutôt, et c'est déjà fort beau, quelque chose qui l'apparente par la qualité de la fantaisie aux arabesques de Tristan Klingsor, aux amères ironies à froid d'André Salmon, et moins au dilettantisme appliqué d'un Jean Cocteau qu'à cette espèce aussi de dilettantisme renforcé et expérimental de Max Jacob. En tous cas, une personnalité curieuse et sincère dans ces curieux et vifs poèmes, où souvent le mot pour le mot est cultivé, à cause du pittoresque et des sons qui les uns des autres sont engendrés, ainsi que souvent c'est le cas aux refrains des chansons populaires, naïves et anciennes; procédé si bien mis en œuvre souvent par C.-A. Cantacuzène. Il y a bien toutefois, d'ici de là, intrusion de dictions plus apparemment recherchées, savantes, qu'il serait bon d'abandonner à des poètes se piquant (encore!) de ce qui, de nos jours, est tant dédaigné sous le nom de littérature : il y a quelque part certaines « ballerines du silence » rappelant de plus âgées « ballerines de la pluie », que je ne

songe pas à méconnaître. Ces taches sont rares et dans son dessein, en général, M. Fombeure a réussi comme il lui a plu; par instants, des rapprochements s'imposent; il n'y a pourtant ni influence immédiate, encore moins imitation, quand le nom de Maeterlinck est suscité, par exemple, en cet « air de ronde » :

On dansa la ronde
Mais le roi pleura
Il pleurait sur une
Qui n'était pas là.

On chanta la messe
Mais le roi pleura
Il pleurait pour une
Qui n'était pas là.

Au clair de la lune
Le roi se tua
Se tua pour une
Qui n'était pas là.

Plus souvent une vraie personnalité se dégage, évocatrice, par des images de grandes émotions et de tendresses. Telle cette *Chanson de Samson :*

Nous avons vécu parmi les délices
Des voiliers violets, des violons ouverts,
Parmi les fenêtres rongées de salpêtre,
Parmi des oiseaux d'étoiles couverts.

Nous avons suivi les cycles des sources,
Du ciel, du soleil et de la moisson
Parmi des mains mortes, des palais sans portes
Nous avons vécu, couronnés d'écus.

Nous avons vécu, rose du Rosaire
Entre les forêts, les routes du roi
Nous chambres sans ombre, mes amours sans nombre
Où je n'ai toujours retrouvé que toi,

Aux lunes de miel, aux lunes de ciel
Nous avons vécu brûlés de délires
— Bals où mon amour montait des miroirs —
Brise, brise le miroir de ton rire
Nous allons mourir peut-être ce soir.

Je rouvre encore le volume après cette citation. Pourquoi ai-je choisi celle-là de préférence à mainte autre? *Marine Céleste, Canaux,* ce délicieux petit poème ingénu *Naïf,* que sais-je? *Chanson pour deux sirènes, Ma Maison, Imageries, A force d'aimer...* à quoi bon citer tant de titres? tous, et les autres, témoignent d'une originalité en éveil, singulière et qui séduit.

Les robes vertes sont fort à la mode; je crains un peu que M. François Ducaud-Bourget soit trop au courant de ce qui se porte, cette saison. Non que je n'aperçoive dans son recueil **Ma Belle Morte en Robe Verte** de grandes qualités de sincérité, une vision souvent très évocatrice des choses, des pays et des gens, et plus encore, sans doute, des sentiments, de son intimité, mais j'ai peine à croire que la forme qu'il a élue soit toujours la mieux appropriée à ses desseins, bien plus qu'elle émane toujours d'un esprit de poète. Quand je lis, par exemple, ces phrases : « Le monde me méprise et ne me peine pas. La sensibilité ne connaît plus la peine et n'être pas aimé devient indifférent. La certitude magnifique de ne jamais trouver amour semblable au mien me donne un long bonheur embaumant les vieux rêves avant de les coucher au cercueil de l'oubli... » je vois certes qu'elles se constituent d'une suite d'alexandrins à peine rompue un instant, mais ils sont tels et cadencés de telle sorte qu'ils ne s'enrichissent d'aucune autre caractéristique du vers français. Rencontrées dans un texte en prose, ces prétendus vers n'auraient rien qui y détonneraient. C'est d'ailleurs une prose excellente, il sied d'en convenir, voisine de cette merveilleuse prose des grands moralistes, peut-être surtout de Vauvenargues, et ceci, M. Ducaud-Bourget en conviendra, n'est pas un mince éloge.

Le sentiment, l'analyse du sentiment, cette sorte de torpeur où s'endolorit la pensée de celui qui s'analyse en la complexité, telle une atmosphère ou le climat, de ses sentiments, voilà qui est précieux, troublant, et captive dans *la prose* de M. Ducaud-Bourget. Mais il a beau s'enliser aux dolentes laisses sans vibration autre que sur la finale, à l'instar de M. Claudel, ou balbutier en distiques parallèles selon un mode cher à Francis Jammes, tout est confusion dans ses «poèmes».

Celui qui contient les lignes plus haut citées débute par exemple sur un paysage d'Oxford lent et doux. Les notations de cette nature sont précises et suggèrent, même, je crois, à qui n'y serait allé un jour cette idyllique et docte vieille cité, avec ses vastes prairies, ses arbres, sa rivière :

> Il pleut doucement, lentement,
> dans le chemin contre l'Isis...
> Aux collèges fleuris...

et soudain le charme se rompt : « ...se donnent des lectures » — pour reprendre :

> Je suis seul dans le grand parc vide.
> Au ciel atténué des nuages paisibles...

On voudrait que cela continue. Non. Pour qui ignore les titres des deux collèges, que peut suggérer déjà ce vers :

> Là-bas, Christ et Merton, dans la brume d'opale...?

Deux vers encore, qui sont des vers, mais alors, mais alors l'ami de Vauvenargues s'accoude au banc solitaire et murmure languissant à l'oreille du poète enseveli dans son rêve : « Je suis seul, sans tristesse et sans l'isolement qui jadis me poignait au cours de mes voyages... »

Est-ce là ce que l'auteur appelle des « rythmes enharmoniques »? Soit! « de la musique avant toute chose! » — mais de la musique et ici, barbare, je regrette de ne la point percevoir. Toutefois je dois reconnaître que certaines pièces de tendresse, souvenirs maternels, notamment *Mon cœur atone...* et d'autres sont, au point de vue qui m'occupe, vraiment de la musique, des vers, de la poésie. J'augure malgré tout chez M. Ducaud-Bourget un avenir remarquable de prosateur.

Douze brefs poèmes par M. Jos. Jullien, « images et légendes » caractérisent **Les Métiers.** Ils sont pittoresques, quasi impromptus, philosophiques et plusieurs charmants. Les bois sont naïfs et de délicieuse expression.

Par M. Paul Mougin les **Images de la douce France** sont des poèmes bien conduits sur un mode parnassien. Tout y est bien fait, avec de ci de là quelque subtilité, une pointe d'ironie, la plus grave et songeuse tendresse. Les poèmes que je préfère

sont ceux d'un ton plus désinvolte, tels que *l'Ile Enchantée, les Paons, le Jour meurt,* d'une forme plus légère et par là plus originale.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Abel Hermant : *Tantale*, E. Flammarion. — Jean Giono : *Présentation de Pan, Les amis des Cahiers Verts*, Grasset. — Lucie Delarue-Mardrus : *L'ange et les pervers*, J. Ferenczi et fils. — Francis de Miomandre : *Jeux de glaces*, J. Ferenczi et fils. — Pierre de Régnier : *La vie de Patachon*, Grasset. — Claire Goll : *La ménagerie sentimentale*, G. Crès et Cie. — Sarah Lévy : *Ma chère France*, E. Flammarion. — Marie Durand : *O mon Yid!* J. Ferenczi et fils. — Blanche Jacob : *Un « Schadchen »*, E. Flammarion. — Gladys Augier : *Son Juif*, Editions Vallot. — Mémento.

La vieillesse, la mort, voilà deux sujets (mais ils n'en font qu'un en réalité) qui préoccupent beaucoup M. Abel Hermant depuis quelque temps. Certes, pour l'homme qui ne croit qu'aux félicités terrestres, rien de plus difficile que de se résigner à disparaître après s'être vu déchoir... Si M. Abel Hermant, qui est stoïcien, connaît le secret grâce auquel le sage, désabusé de la foi en une vie future, affronte sereinement le destin, le baron Dolmancé, le héros de son dernier roman, **Tantale**, n'a pas sa puissance morale; et il fait, en conséquence, assez piètre mine, le jour où il revient frapper à la porte de sa femme, après une suprême fugue, la soixantaine passée. Le regret de ses plaisirs, souvent pervers, le tourmente, et peut-être même des velléités de commettre l'inceste avec sa bru... Toutefois, si son esprit bat encore la campagne, son corps aspire au repos. Il cède à l'attrait d'un foyer où il pourra « faire sa retraite », selon l'expression du poète, puis se laisse insidieusement prendre d'amour pour son petit-fils, un bambin qu'il appelle « Monsieur Guillaume » et n'ose tutoyer... Peu importent les rêveries auxquelles l'incite, au bord d'un étang, dans un domaine de Normandie, la mémoire de ce que fut pour lui, comme il le fut pour l'épouse de son fils, l'éveil du désir. A peine, en effet, le remords le point-il, à l'idée que ce fils a délaissé une épouse charmante pour courir les aventures à son exemple. Mais que ce viveur endurci assiste, sur une grêve bretonne, au suicide d'un lord qui eut le courage de ses vices, c'en sera assez pour qu'il s'humilie, et

sente — enfin — l'amertume de la honte à ruminer ses libertins souvenirs. Ai-je trahi la pensée de M. Abel Hermant en résumant son récit comme je viens de le faire? Il est possible. Mais c'est que ledit récit, fort malicieux sous sa bonhomie, et d'une très fine observation réaliste, au début, m'a semblé d'un symbolisme vague ou d'une signification un peu obscure, à la fin. Il est d'un lettré, comme tous ceux de son auteur, et rien qu'à cet égard, un véritable régal pour l'esprit.

M. Jean Giono, l'auteur de *Colline* et de *Un de Baumugnes*, romans rustiques mais qu'une inspiration épique anime, nous donne, aujourd'hui, une manière d'explication de son art, ou de sa façon de comprendre l'art dans **Présentation de Pan**. C'est fort attrayant, parce que nullement didactique. M. Giono se défend de faire de la littérature, et je le crois quand il assure qu'il puise aux sources mêmes du génie populaire le meilleur de son pittoresque et de sa poésie. Dans cette Haute-Provence, qui est son pays natal, il regarde le rustre vivre; il l'écoute parler; et, notamment, tandis que s'accomplit, à la veillée, le triage des olives, assiste à l'éclosion spontanée d'un merveilleux folklore. On joue la pastorale et, les rôles distribués, chacun improvise sur le thème de la Passion. Ces braves gens-là sont doués à coup sûr; Pan, le Pan même qu'a chanté Victor Hugo dans *La Légende*, leur souffle la flamme. Ils ajoutent aux livres saints, comme les imagiers du Moyen Age ajoutaient au symbolisme de la primitive Eglise, non sans le dénaturer, sans doute, ou en altérer le sens profond. Mais ainsi va la vie, et M. Giono est de ceux qui savent en rassembler les fleurs et en cueillir les fruits.

Mme Lucie Delarue-Mardrus qui attestait, récemment, par la publication d'un volume de vers, *Les sept douleurs d'octobre*, qu'elle n'a cessé de cultiver la poésie, donne aujourd'hui un bien curieux roman sous ce titre : **L'ange et les pervers.** Roman romantique et qui, s'il s'apparente à celui de Mme Coullet-Tessier, dont je parlais il y a quinze jours, rappelle aussi, par certains côtés, *Mlle de Maupin.* Il y est question, en effet, d'un jeune homme, de sexe incertain, haï de son père pour cette raison et mal défendu par sa mère, honteuse de l'avoir créé. Plus malheureux, cependant, que l'héroïne de

Gautier et que le héros de Mme Coullet-Tessier, il est inapte à l'amour; mais en même temps qu'hermaphrodite, il semble qu'il soit androgyne, c'est-à-dire uranien, au sens mystagogique du mot, et par conséquent doué de génie. En tout cas, dans les milieux homosexuels où sa double nature lui donne ses grandes et petites entrées (en tout bien, tout honneur), il exalte son intelligence désenchantée, et cultive une ironie vengeresse... jusqu'au jour qu'ayant adopté un enfant, il se découvre femme par le cœur. Rien de scandaleux dans le récit satirique de Mme Delarue-Mardrus. L'auteur de *L'Ex-voto* y traduit un des aspects de son pessimisme ou de son inquiétude. L'intérêt qu'elle porte, depuis peu, au mystère de la sainteté, et la tristesse de vieillir qui s'exprime dans le recueil de poèmes auquel j'ai fait allusion plus haut, sont la justification d'un tel récit, déconcertant au premier abord, mais à bien voir d'une haute spiritualité.

Quand il quitte la forêt musicienne de Shakespeare, ou l'île habitée par ce sage Prospéro dont il vient d'écrire la vie, M. Francis de Miomandre ne se mêle à notre existence que pour en railler la banalité ou en flétrir la laideur. **Jeux de glaces**, son dernier roman, est un livre amer, il est vrai, âpre même, malgré son titre évocateur de palais luxueux ou de chambres clandestines, et dont le comique donne envie de pleurer, pour paraphraser un vers fameux... Le sujet : celui du ménage à trois, l'amant vivant des libéralités du mari, l'un et l'autre finissant par s'entendre contre la femme, leur ennemi commun. Celle-ci, lâchée par son amant, essaye de revenir à son mari, de la meilleure foi du monde. Mais on ne commande pas à ses sentiments, et l'on ressuscite encore moins facilement l'amour que l'on a fait mourir en soi d'inanition, que celui que l'on a assassiné chez autrui. M. de Miomandre méprise ses personnages, s'il s'efforce d'avoir pitié d'eux. C'est qu'il est difficile de s'attendrir sur leurs misères dont ils sont vraiment par trop responsables.

M. Pierre de Régnier affirme, dans l'avant-propos de son nouveau roman, **La vie de Patachon**, que la jeune personne dont il relate les faits et gestes dans ce roman n'est pas une héroïne fictive. Je dirai même que cette fille folle de son corps

existe à des milliers d'exemplaires, comme les petits jeunes gens qui l'entourent, profitent de ses charmes et du profit qu'elle en tire... On devine, après cela, que le livre de M. de Régnier n'est pas édifiant. Mieux ou pis : il est cynique, mais avec ingénuité, et d'une manière qui rappelle aussi l'abbé Prévost et Henry Murger. Emma Patachon fait l'amour et la noce, joue et se soûle comme s'il n'y avait d'autre façon de vivre qu'au lit, à table, dans les bars ou sur les champs de courses. Mais M. de Régnier a de la verve, une grâce insolente de page, et son roman amuse, encore qu'il soit triste dans son essence, ou, pour ne pas exagérer, mélancolique et falot.

A son tour, Mme Claire Goll entreprend, dans **Ménagerie sentimentale**, de conter des histoires de bêtes. Colombes, singes, chevaux, chien, veau, moineau : elle étend son intérêt aux espèces les plus variées, et son livre est d'une éloquence émue et spirituelle. Elle ne réussit pas, cela va sans dire, à éviter l'anthropomorphisme, et prête, notamment, à un chien des intentions suicides. Mais si l'animal peut languir et se laisser mourir de chagrin, il ne saurait préméditer la mort pour la raison bien simple que l'idée de néant ou de fin terrestre qu'elle représente est abstraite, et qu'il se trouve dans l'incapacité de la concevoir.

Les romans juifs ou sur les juifs sont toujours à la mode, et l'espèce en foisonne. Est-ce un signe avant-coureur du « salut » prophétisé par Léon Bloy? La guerre, en ce cas, y aurait été pour quelque chose, en favorisant le rapprochement des races au sein des nations, ou en en détruisant *le préjugé*, comme disait Jean Finot. La guerre, et aussi les femmes. Voilà, en effet, Mme Sarah Lévy faire école qui, avec **Ma chère France**, donne une suite à *O mon Goy!* son alerte, aimable et spirituel roman de l'an passé. Elle a eu du succès, un succès de librairie, à tout le moins, mais cela a suffi pour inspirer de l'émulation à ses sœurs de lettres. Elle nous montre, cette fois, son héroïne en butte dans le domaine tourangeau où elle est venue vivre avec son mari, à la malignité des paysans et à l'animosité des bourgeois d'une des provinces françaises les plus catholiques. Mais nous sommes loin du temps de l'Affaire, et c'est surtout de préjugés qu'il s'agit, en l'occurrence. Aussi

en triomphe-t-elle. De tels préjugés, Mme Marie Durand nous affirme la vanité en écrivant, non plus l'histoire d'une juive qui s'amourache d'un chrétien, mais celle d'une chrétienne qui s'éprend d'un juif. La dame est peintre, le monsieur marchand de tableaux. Comme ça se trouve! Aussi bien, cela aurait pu très mal tourner... Le mieux est encore pour la majorité des juifs de convoler entre eux, quittes à recourir au marieur dont Mme Blanche Jacob nous dit les mœurs non sans pittoresque, dans **Un « Schadchen »**. A preuve **Son Juif**, de Mme Gladys Augier. Micheline qui divorce pour épouser un Israélite rencontré sur la Côte d'Azur fera à ses dépens l'expérience de la difficulté pour le couple « mixte » (l'expression est d'elle) de réaliser l'harmonie:. Mais Mme Augier nous donne à entendre que l'hérédité et l'éducation font plus pour empêcher la réalisation d'une telle harmonie, que la diversité des religions. Je le crois bien, et nous voilà au rouet. « Croisons! Croisons! » s'écrierait le gentilhomme libertin des *Blasphèmes*. Croiser, grâce à Dieu et à Jéhovah, c'est ce que l'argent fait faire chaque jour davantage.

Mémento. — Sur la foi des propos que M. Lucien Aressy lui prête (*A la recherche de Marcel Proust*, page 60 et suivantes), j'avais dit de M. Sylvain Bonmariage, dans ma chronique du 1er septembre, qu'il est aigri et tient en médiocre estime les critiques. En m'avisant, fort courtoisement, qu'il préfère s'adresser à moi que d'user de son droit de réponse, M. Sylvain Bonmariage m'écrit que son mépris ne s'étend qu'à certains messieurs qui industrialisent la littérature ou qui font de l'*américanisation* littéraire, pour parler comme M. Georges Batault, c'est-à-dire qui mettent les écrivains en coupe réglée. Et M. Bonmariage, pour se justifier, me rappelle un incident, auquel il croit que j'avais voulu faire allusion, mais que j'ignorais. En 1925, au moment où l'on commençait à parler de ses livres, le représentant qualifié d'une gazette hebdomadaire très répandue vint lui rendre visite, et lui offrit la gloire pour le prix de 6.000 francs. Ce forfait comprenait la publication de son portrait en première page de la dite gazette, une interview d'un critique très connu, et un feuilleton sur ses trois derniers livres par un romancier très estimé. Sachant ce dernier trop jaloux de son indépendance pour tolérer que l'on se servît de son nom pour une entreprise de publicité, M. Bonmariage crut devoir aviser l'*Association professionnelle de la critique littéraire* de l'étrange démarche

dont il avait été l'objet. Mais il paraît que les critiques, au lieu de crier haro sur l'officine que M. Bonmariage dénonçait, se sont fâchés avec lui. Que M. Bonmariage écrive après cela de la critique (voir plus haut) qu'elle est « le moyen mis à la portée de tous ceux qui n'ont pas d'idées de vivre des idées des autres », on le comprend. Même en 1925, 6.000 francs c'était une somme, et pour ce prix-là on pouvait, plutôt que de faire chanter la louange de ses œuvres, en faire imprimer une nouvelle... Mais quelles tristes mœurs une histoire comme celle-ci révèle, car je ne mets pas en doute, un instant, la bonne foi de M. Bonmariage.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Entre le vestiaire et les trois coups. — L'un de nos justiciables déçu a bredouilllé cette naïve objection : « Mais pourquoi donc un Monsieur qui ne trouve aucun plaisir au Théâtre s'obstine-t-il à y venir? » Il ignore, cet heureux homme simple, que l'intérêt n'est pas nécessairement dans la chose examinée, précisément lorsqu'elle est sans intérêt, mais dans la recherche particulière et le butin de l'observation. Certes, un ouvrage remarquable, quelle joie on aurait à le signaler, à l'étudier, et à tâcher de communiquer notre allégresse. On l'a vu ici parfois; trop rarement, hélas! Mais, ouverte sur le Théâtre, l'échoppe de l'écrivain public n'est guère favorisée sur ce point. Comment renseigner positivement sur l'art en l'un de ses départements où il est radicalement absent?

D'ailleurs n'est-il pas nombre de nos exercices qui ne sont pas marqués du signe de la réjouissance, et auxquels nous nous livrons pourtant, bon gré mal gré? Ainsi parfois quelque engagement inconsidéré, ou hardi, ou à gageure, nous tient en posture qui nous plaît peu, mais que nous devons soutenir à moins de telle ou telle déchéance. Le pêcheur à la barque envahie, doit à toute force, écoper et ramer pour rejoindre la terre ferme. Un amant tout près d'éclater doit retrouver sa maîtresse, où qu'elle soit et quoi qu'il y faille. L'audacieux, ou l'imprudent, est obligé de suivre son mobile principal accepté, à peine de sombrer.

Nous nous sommes enfermés dans les salles (heureux con-

frères qui étudient la production du jour bonnet en tête, pantoufles aux pieds!), soigneusement, station à station, nous n'avons à peu près rien vu que clinquant. Or, il est assez peu dans notre destin de ne pas nous accroître — et particulièrement de nos expériences au résultat négatif. En vérité, c'est toujours là que l'on se trempe le mieux. Exercice d'hygiène morale tout au moins. Il faut tâcher d'en dénouer, à profit pour l'amortissement de notre confiance et pour notre raison, nos sens qui s'y sont commis, nos yeux qui s'y sont portés et fixés.

L'observateur appliqué ne connaît ni le tourment, ni la répugnance, ni l'ennui. Il ne démord pas de la chose qu'il a prise en considération avant son établissement personnel en une position qui le paye et le satisfasse.

De là notre persévérance. Car, en quelque marasme apparemment que nous soyons pris, nous prétendons que nous ne saurions manquer de ressources à le traverser gaillardement. Embarqués sur une affaire inférieure, nous suffirait-il de rester, nous, sans bénéfice? Alors on ne ferait jamais que marchés de dupe; et, à ce compte, je ne serais pas allé dix fois au spectacle... Rester sur notre peine avec, sous la plume, un simple déni, nous qui y avons consacré notre attention, nos soirées, nos réflexions? Ouais! un endroit embourbé, on ne le passe pas sans bottes. Nous en avions pris la précaution, pour traverser un théâtre croupissant, où tout meurt — du point de vue esthétique et moral — où rien ne germe.

§

La chose est bien connue de tous les bureaux de location : on ne vend pas *un* fauteuil. Le malheureux assez déshérité spirituellement pour, ayant une soirée à passer seul, choisir d'aller au théâtre, cela n'existe pas. Aujourdhui la présence des gens au théâtre a pour chacun des raisons qui ont peu de rapport avec quelque élévation de l'esprit. La scène et ce qui s'y passe n'importe qu'en fonction des nerfs, des sentiments relâchés, et des sens. Combien de spectateurs tout un soir délaissent en imagination, pour les actrices plus ou moins offertes, leurs fastidieuses compagnes! Combien de celles-ci

quittent de la même façon leurs importuns cavaliers pour les avantageux cabotins! Ainsi est certainement composée pour le principal l'atmosphère des salles de spectacle depuis le *Casino de Paris* jusqu'à cette *Comédie-Française* qui n'a jamais manqué à son destin historique d'être le temple même de la galanterie et de l'Amour. Cette atmosphère des salles de spectacle, cela n'est d'ailleurs ni très nouveau, ni très fâcheux, mais le fait récent et présent est que cela tend à devenir de plus en plus la condition exclusive.

Encore, les locataires des deux sexes trouvent aux loges et au balcon l'endroit même où briller et séduire. Un sceptique, à une femme dégagée ou à deux, propose son sel, sa désinvolture; un autre, attendri, rêveur, ses idéals, ses sentiments. Telle dame luxueuse, ou désirable simplement, sent naître et favorise auprès d'elle une dépendance qui se livre. Le théâtre est aujourd'hui uniquement considéré par les femmes, en deçà comme au delà de la rampe, comme un écrin à leurs appas, réels ou factices. Et c'est pourquoi, dans le théâtre le plus récemment construit, l'éclairage caressant et velouté de la salle a, dans les prospectus et les communiqués, été tout spécialement signalé. En vain prétendrait-on que le but véritable était d'offrir aux yeux, fatigués par ailleurs aux fureurs électriques, un repos sédatif. La lumière douce et calme seule est bonne, et sa vertu est détruite par un chatoiement d'intensité et de couleurs. En fait le prétexte a été dépassé — comme il arrive souvent dans ce sens à ce qui est dû à des initiatives israélites — en faveur d'une pression sensuelle. Si peu avares pourtant de leurs personnes que soient aujourd'hui les femmes en public, une gêne leur naît de se trouver, en toilettes de soirées qui dans la demi-ombre paraissent facilement de lit, baignées, avec tant de gens, dans un clair-obscur suggestif et varié de trop savante alcôve. Certaines étrangères y apportent des nonchalances de clair de lune. Les Parisiennes, moins obéissantes aux propositions du manager, plus prudentes et plus spirituelles, gardent leurs manteaux.

Aussi bien, automatiquement et progressivement — avec plus ou moins de bonheur et de réussite — les théâtres se sont prêtés, s'adaptent aux tendances diverses des gens qui

payent. Il faut prétextes, matières, convenances, à quelques propositions du commerce vulgaire et commun où chacun peut greffer et débattre ses intérêts particuliers immédiats, aborder le débat en prélude à ses joies à venir, proches ou lointaines, qu'elles soient pour quelques heures ou pour une vie, qu'elles soient plus modestement de donner à ses rêves sentimentaux ou vénériens des mobiles visuels. A ceux-ci peut-être alors le plateau importe davantage où ils sont l'objet d'une invitation fallacieuse et systématique. Les acteurs, les femmes surtout, y sont devenues de véritables martyres de l'intrigue optique vers la masse. On les coupe, on les taille au bistouri avec une hardiesse chirurgicale — d'ailleurs acquise à la guerre, avant de servir l'industrie de Vénus — qui est un véritable massacre. On enlève de leurs corps, à ces malheureuses, de leurs faces, tout ce qui ne convient pas sur le marché : ce qui leur reste, on l'ajuste comme de la baudruche, on le tend comme la peau sur le tambourin. Il faut que ça soit lisse et rond et, là-dedans, que les yeux aux paupières tirées jaillissent, amortis de toute dignité humaine, avec le regard satisfait dans l'abîme du ruminant.

S'il approchait de ces dames brillantes, en scène, mais de quel faux éclat, le galant alerté se jetterait à la Trappe pour le restant de ses jours.

Mais le phénomène d'optique d'illusion, qui va des femmes en scène au spectateur rêvant, n'excite pas seulement chez lui la vanité de désirer des demoiselles mille et mille fois désirées par tant de regards cosmopolites de race blanche, noire ou jaune, mais aussi provoque à s'exalter — au profit de tels épouvantails en vérité! — l'idéal du rêveur, empêché dans la retenue de son contrôle critique par l'éloignement et le maquillage de son objet, qui a au surplus fini de perdre tout de sa vraie nature sous l'avalanche chromatique déferlant en tous sens des projecteurs électriques.

Les actrices qui ont aujourd'hui la vedette sont celles qui savent le mieux par métier sec, adéquat, n'être plus qu'une machine adaptée aux techniques. La beauté, les expressions délicates, particulières, gracieuses, nourries du cœur, de l'esprit, du caractère, les fragilités exquises de la femme, tout

cela n'a plus rien à faire au théâtre. Mais bien plutôt les averties, les rouées, ont maintenant leur heure. Ainsi telle ou telle actrice, éclatante en scène, n'est plus en dehors de là qu'une vieille pauvresse, triste mendiante de gloire grossière et d'or impuissant. Rançon cruelle exigée par de vains appétits. Le théâtre ici rend particulièrement sensible une disposition générale des hommes et des mœurs en cours, et son revers. Accablée de découpages, dépecée ici et là, pour elle il n'est plus de privé. Au reste, elle ne quitte la splendeur des pommades que pour rentrer dans les emplâtres. A en animer encore le mannequin, on se demande comment le cœur peut garder assez de pitié ou de férocité envers ces êtres rompus.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

« Histoire du Monde », publiée sous la direction de E. Cavaignac. Tome VI. Eugène Cavaignac : *La Paix Romaine*, E. de Boccard. — Corrado Barbagallo : *Le Déclin d'une Civilisation, ou la Fin de la Grèce antique*. Traduction de M. Georges Bourgin, Payot. — Mémento.

On croit voir que, dans le grand travail encyclopédique intitulé « Histoire du monde » et publié sous l'éminente direction de M. Eugène Cavaignac, professeur à l'Université de Strasbourg, l'Asiatisme aura décidément, non seulement une place et une bonne place, mais l'on peut dire une place prépondérante (sept volumes pour cela seul, contre treize pour tout le reste).

Il est bien vrai que le point de vue « européocentrique » avait été plus ou moins souvent assez exclusif jusqu'ici. Sans doute, Voltaire, en manière d'amusette anti-catholique, avait mis l'Asie à la mode. Gatterer, en Allemagne, signalait, dès la deuxième moitié du XVIIIe siècle, l'importance de l'Histoire asiatique au point de vue des grandes invasions; et depuis, il s'est, à notre connaissance, publié mainte Histoire universelle, plus ou moins vieillie aujourd'hui, mais où l'Asiatisme, la Chine, par exemple, n'était pas sans avoir sa place. Récemment enfin, un savant comme M. Louis Halphen préconisait l'introduction d'une large dose d'Asiatisme dans les programmes universitaires d'études historiques. Mais nous croyons que l'adjonction des matières asiatiques à l'Encyclo-

pédisme historique, si elle a pu déjà se faire, à l'occasion, dans une mesure déjà notable, n'avait pas encore été conçue aussi méthodiquement ni exécutée aussi spécialement qu'ici. (Voir notre compte rendu de l'ouvrage de M. Bouvet, secrétaire de la Société Asiatique, sur l'*Empire Mongol*, dans la même collection). C'est bien la réalisation du programme décentralisateur, c'est-à-dire extra-européen, des études historiques; et, certainement, dans l'état actuel, hélas! de l'Europe et du monde, l'on ne saurait nier l'opportunité et la clairvoyance d'une telle entreprise.

Quoique le présent volume ait pour sujet *La Paix Romaine*, on y trouvera, bien marquées, « les premières connexions » des civilisations d'Extrême-Orient avec le « monde occidental », c'est-à-dire-des recherches nouvelles sur Alexandre dans l'Inde (rapports de l'hellénisme et de l'Inde), ainsi que sur la Chine et l'Occident vers la fin du IIe siècle av. J.-C. De très bonne heure, les Huns (les Hiung-nu) sont cités (p. 26 et 151), alors que, éliminés de l'histoire de Chine par les victoires de Panchao, ils disparaissent en Sibérie (122 ap. J.-C.) pour ne reparaître que deux cents ans plus tard, réapparition dont la chronologie du présent ouvrage ne comporte malheureusement pas le tableau. (La bibliographie du chapitre sur la frontière orientale de l'Empire cite toutefois des ouvrages sur la Chine et sur les Huns).

En partie sous forme d'une suite de monographies sur l'histoire des Provinces romaines, en partie sous forme d'exposés touchant des points essentiels (« Le monde méditerranéen après la chute de C. Gracchus », 121 av. J.-C., « La révolution militaire », 107-24 av. J.-C., « Les frontières », etc.), l'établissement de la paix romaine est décrit, avec des détails très nouveaux, avec des aperçus pénétrants, et selon un agencement synthétique, que permettait la mise au point de la littérature du sujet. Dès après la conquête de l'Orient, dès après Magnésie même (190), l'hégémonie de Rome, la Paix de Rome, dont la période classique est communément placée au IIe siècle de notre ère, existait. Il restait à « l'empire naissant », pour ouvrir l'ère de la paix du monde, à trouver, à travers des guerres civiles, « sa formule », laquelle consis-

tait en une substitution de l'« imperium » militaire au pouvoir devenu insuffisant du Sénat.

On sait que la Paix Romaine dura en sa plénitude jusque vers le milieu du IIIe siècle. Les premières invasions barbares, qui survinrent alors, d'autres causes encore, amenèrent une crise (que les historiens se sont mis à étudier de plus en plus, et dont M. Cavaignac, semble-t-il, eût pu parler davantage), qui bouleversa bien des choses. Claude II, Aurélien et Probus, trois grands hommes, conjurèrent le péril; mais lorsque l'immense Dioclétien réorganisa l'Empire, il ne put le faire qu'en « serrant les rênes ». Sans le vouloir beaucoup, peut-être (car les choses, par épuisement, y tendaient d'elles-mêmes), il les serra trop. Sa tétrarchie fut une centralisation excessive. Sous son règne, précise M. Cavaignac, « le nombre des provinces, qui était de 20 à 30 au début, monta à 96, avec toute une hiérarchie de fonctionnaires. » Ce fut la même situation qu'après notre révolution, lorsque de nombreux départements se trouvèrent substitués aux anciennes provinces. Dans le nouveau type provincial organisé par Dioclétien, les modalités politiques respectives, grâce auxquelles la paix romaine avait eu de la souplesse, achevèrent de s'effacer en général. La même uniformité, la même « standardisation », s'étendit à d'autres domaines : Droit, Monnaies, Economie, Art, Lettres. La prospérité relative des premiers siècles de l'Empire, le courant de bas en haut vers le bien-être, avait créé une démocratie très vivante. Mais après les malheurs et les périls du IIIe siècle, la civilisation — de même que les villes, Rome en tête, s'entourèrent de murailles, en s'y concentrant, en s'y réduisant — la civilisation, disons-nous, tendit à s'enfermer dans un réseau, sans cesse multiplié et resserré, de catégories, de nomenclatures. Le sens nomenclaturiste, que Rome avait toujours eu, porté à ses dernières conséquences par l'administration de Dioclétien, agit de plus en plus sur la Démocratie impériale et l'immobilisa dans ses bandelettes comme une momie. Classer les hommes n'est pas les organiser. Telle fut l'erreur de la Paix romaine en son déclin. Devenu sur le tard très « mandariniste », l'Empire porta l'uniformité dans toutes les parties de la civilisation, et en croyant

de la sorte assurer l'avenir de celle-ci, il ne fit que préparer son dépérissement. Telles sont quelques-unes des réflexions suggérées par la lecture du remarquable ouvrage de M. Eugène Cavaignac sur la Paix Romaine. Hélas! la mort d'une civilisation est, *de tout temps,* une de ces choses qui se voient.

Nul exemple meilleur que la fin de la Grèce antique pour observer **Le Déclin d'une Civilisation.** La décadence de la Grèce classique, mère de l'art et de la pensée, nous donne une forte impression, une impression en quelque sorte sentimentale et tragique, et par là plus nette qu'aucune autre impression de cet ordre. C'est qu'ici des intérêts spirituels et esthétiques, plus *visibles* parce qu'ils sont plus généralement illustres, se trouvent impliqués d'une manière beaucoup plus pathétique que ne peuvent l'être n'importe quels autres intérêts.

En disant cela, nous n'ignorons pas que M. Corrado Barbagallo, Directeur de la *Nuova Rivista Storica,* qui, avec F. de Sanctis, qu'il admire, avec Guglielmo Ferrero, dont il fut le collaborateur, avec Benedetto Croce, dont nous tentions dernièrement d'analyser le talent, est à la tête du nouveau mouvement des études d'histoire dans l'Italie contemporaine, — nous n'ignorons pas, disons-nous, que l'auteur du présent livre est un des adeptes de ce matérialisme historique si brillamment mis en œuvre de l'autre côté des Alpes, où il a ravivé, en quelque sorte, l'image des réalités du passé. Mais ce matérialisme est lié de maintes manières à ces « intérêts spirituels et esthétiques » si dramatiquement en cause dans les destinées finissantes de l'Hellade! M. Barbagallo pourra ne parler que peu de ces derniers : qui donc peut parler de la Grèce sous n'importe quel autre rapport sans qu'ils s'évoquent d'eux-mêmes invinciblement? D'autre part, ainsi que nous l'avons toujours cru et dit, l'Histoire grecque est difficile, particulièrement difficile : le matérialisme était un moyen de la comprendre.

...Nous voulons tenter de faire cet examen, sans jactance comme sans peur, dit M. Barbagallo, ajoutant pour la première fois à tant de travaux sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des*

Romains, celui-ci, plus nouveau, aux limites plus étroites, mais non moins ardu et difficile, sur la décadence de la Grèce antique.

Considéré par M. Barbagallo du point de vue du matérialisme historique, l'Esclavage, en Grèce, apparaît comme la cause primordiale du déclin de la civilisation hellénique. Résumé en quelques mots (autant qu'il est possible), ce processus de ruine se schématise ainsi : l'Esclavage maintint au plus bas degré l'Economique des peuples grecs, car il fut une cause d'improductivité, de cherté, de malfaçon, d'inaptitude au progrès de l'outillage industriel et agricole.

Or les mauvaises conditions de l'industrie devinrent à leur tour une cause de guerre.

C'était, note M. Barbagallo, en tête de son chapitre sur l'impérialisme grec, la fatale conséquence (cet impérialisme) de la production faible et grossière que la forme servile du travail imposait et qui, en portant sur le marché commun une quantité très faible et très coûteuse de produits, invitait les hommes à se procurer le reste au moyen des efforts et des souffrances d'autrui.

D'autre part, les travailleurs libres, concurrencés par le travail servile, furent plus durement dominés par le capital. Forcés « de réclamer continuellement de nouvelles terres pour y appliquer leur activité humiliée », il leur fallut conquérir ces terres l'épée à la main. « L'impérialisme à l'extérieur était par là même le prolongement naturel de l'esclavage, ou du servage, à l'intérieur; et son instrument, la guerre, un moyen légitime d'acquérir de la richesse. »

Etudiant, plus loin, le municipalisme, qui fut le régime politique des cités grecques (comme des cités latines), M. Barbagallo en note les tendances isolatrices. Déjà malaisé, économiquement, par la rareté des produits du travail servile, par l'imperfection de l'outillage, le libre-échange, par l'individualisme des conditions politiques, acheva de devenir impraticable. De là, pour l'état municipal, « le besoin continuel, qui est sa raison d'être et son moyen d'existence, de s'attribuer, d'arracher les biens d'autrui... Aussi la guere fut-elle dans la Grèce ancienne, à l'égal de l'impérialisme municipal, un élément vital et fatal de son existence. »

Ajoutez enfin que le régime esclavagiste, d'après M. Barba-

gallo, par la nécessité vitale d'éviter le ruineux poids mort d'esclaves inoccupés, a conduit à la concentration, dans les mains des propriétaires ayant sans cesse à multiplier les entreprises, de la richesse immobilière et mobilière. La condition des classes pauvres empirait en proportion. Si donc, comme l'observe Aristote, « la première condition de l'existence sociale était l'égalité des fortunes », la fatale tendance centralisatrice de l'économie esclavagiste empêchait cette égalité. Il s'ensuivit, — remarquons-le pour le cas où l'on serait tenté de chercher dans le modèle grec (cela s'est fait) la justification de la Démocratie, — il s'ensuivit que, « comme il arrive toujours au sein des sociétés qu'entaillent des différences économiques profondes, les institutions démocratiques non seulement ne donnèrent pas la paix à la Grèce, mais furent l'une des causes de ses troubles intérieurs les plus profonds ».

Ne voudrait-on pas, cependant, chercher aussi ailleurs que dans le matérialisme historique l'explication du caractère grec? Sans ramener à la psychologie, du moins aussi profondément que le fait M. Benedetto Croce, les forces et mobiles politiques, M. Barbagallo, dans la situation « fastidieuse », faite de « marasme quotidien », de « consomption lente et subtile », que lui a découverte, dans la Grèce antique, la méthode matérialiste, garde le sens et la préoccupation de l'*Idée*. Et si *l'Idée*, précisément, était la *mesure* de cette situation? Laissons ces abstruses perspectives hégéliennes (qu'on a su, d'ailleurs, éclairer et renouveler en Italie). Mais l'auteur de ce livre à substance matérialiste admet certainement, et même avec élan, que l'amour de l'indépendance, par exemple, fut une faculté portée jusqu'à l'épique, jusqu'au sublime, jusqu'au spirituel, chez le peuple qui fit les Guerres médiques. « Nous nous figurons, dit-il, les anciennes cités grecques animées du plus indomptable esprit d'indépendance, du plus incoercible particularisme... L'expérience terrible des épreuves endurées faisait de chaque bourg de la Grèce un poulain sauvage, rebelle à tout frein... Mais », ajoute-t-il, en songeant beaucoup moins aux Guerres médiques, ici, qu'à l'affreuse guerre du Péloponèse, « pour échapper à la servitude, chacun cher-

chait fébrilement à se créer à son tour la puissance d'un empire. C'était l'effroyable « loi naturelle » qu'Alcibiade avait expliquée à ses concitoyens. »

Alcibiade, le politicien dionysiaque, le «taon» de la Grèce, l'inspirateur de la désastreuse expédition de Sicile, pourrait parfaitement bien nous représenter le déséquilibre de la passion d'indépendance. Signe de noblesse d'une race, cette passion ne fut plus, dans des circonstances de plus en plus confuses, que l'agent de l'incurable anarchie qui perdit la Grèce. Mais la Grèce, par elle, n'en avait pas moins fait les Guerres médiques, et longtemps été si belle à voir en son patriotisme qui allumait l'ardeur de chacune de ses cités, y suscitant sans doute l'étincelle de la guerre, mais aussi celle de l'intelligence et de l'art.

Cet art des cités grecques, d'Athènes, par exemple, — sujet sur lequel l'auteur s'étend trop peu, à notre gré, — fut une radieuse et dure chose. Sorte d'ambroisie esthétique, que la Grèce exprima du moût fermentant d'une réalité formidable, sa lucide ivresse conçut ce que Hugo, dans *Le Satyre,* appela le « Noir » et le « Bleu », c'est-à-dire le Tragique avec la Forme idéale qui l'exprime pleinement en le contenant d'une herculéenne et exacte étreinte. Georges Grote, dont M. Barbagallo admire et cite l' *Histoire de la Grèce antique*, mais non sans lui reprocher « trop de justifications et d'atténuations », sentit tout ce que l'esthétique grecque rendait manifeste, sous l'idéale dignité du style, en fait de lutte, de douleur, de pessimisme. Une Victoire ailée, mais sans rien de béat, sortait de là. Et c'est pourquoi l'historien, les yeux fixés sur des merveilles testimoniales, « justifia ». De même, Paul de Saint-Victor, dans son admirable ouvrage sur le Théâtre grec, avant de nous parler d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, voulut, en une grande fresque, évoquer les Guerres médiques, qui s'étaient annoncées terribles comme le Destin même de l'Hellade, Destin dominé, mais toujours immanent, et partir de cette suggestion archétypique.

Par la suite, la Guerre du Péloponèse monnaya le trésor moral des Guerres médiques, gardé dans tous les asiles de sainteté, d'art et d'intelligence où perdurait la conscience de

la Grèce; et, en le monnayant, l'avilit. On connaît les pages impitoyables de Thucydide sur la mentalité hellénique à cette époque fatale. M. Barbagallo les reproduit; M. Thibaudet les avait naguère citées. Certainement, ce n'était pas encore le Grec de la décadence, le *Græculus*. Mais, après les aggravations issues de la conquête macédonienne, puis de la conquête romaine, le *Græculus* devait sortir de là, et, avec son caractère dissous, sa culture desséchée, son encyclopédisme vulgaire, sa banalité démocratique, son cosmopolitisme qui avait roulé partout comme celui du Juif, en répandant, non pas le fanatisme, mais l'indifférence, contribuer à la destruction de la civilisation gréco-romaine.

Et maintenant, pour retrouver la grande Hellade, relisons l'*Origine de la Tragédie*, de Nietzsche.

Mémento. — *Revue Historique* (mars-avril 1930). — Franz Cumont : *Un rescrit impérial sur la violation de sépulture* (avec un *fac-similé*). Ce document épigraphique, traduit et étudié par M. Franz Cumont, se trouvait depuis 1878 dans la collection Froehner, à Paris, et n'avait jamais encore été publié. « Il eût, depuis un demi-siècle, épargné certaines bévues aux historiens du droit romain ». Le rescrit de Nazareth prouve, en effet, que la peine capitale existait en matière de violation de sépulture. Les reconstitutions historiques étaient erronées : elles parlaient de procès civil et non criminel. Le fait que l'inscription fut découverte à Nazareth suggère à M. F. Cumont un rapprochement dont l'auteur lui-même ne s'exagère point la valeur : il suppose que le rescrit a pu viser un enlèvement clandestin du cadavre de Jésus par ses disciples). D. Pasquet : *Les Etats-Unis de* 1805 *à* 1860. *Le peuplement du Nord-Ouest.* (La revue avait publié précédemment un article du même auteur, dont on a à regretter la disparition, sur la formation de l'Orégon. Celui-ci constitue un document démographique non moins précieux pour servir à l'histoire de la formation des Etats-Unis, particulièrement dans le Nord-Ouest.) Henri Sée : *La vie politique et économique de Nantes, d'après la correspondance inédite de Dubois.* (Paul-François Dubois, universitaire, député de la Loire-Inférieure de 1831 à 1848, a donné dans cette correspondance quantité de renseignements intéressants sur la vie politique, administrative et économique de Nantes sous le régime censitaire de la monarchie de Juillet. Curieuses conclusions sur les effets de ce régime.) Terracher : *Une histoire de la langue française* (Critique fine et élogieuse de la publication considérable de M. Ferdinand Brunot:

« Histoire de la Langue française des origines à 1900 », en neuf volumes). Bulletin historique : *Histoire d'Allemagne. Moyen-Age*, par Marc Bloch. (On est heureux de voir M. Marc Bloch, dont on se rappelle les intéressantes études sur les classes serviles au Moyen-Age et particulièrement sur les Colliberts, assumer la charge de cette rubrique.) Comptes rendus critiques. Bibliographie.

Revue des Etudes historiques (janvier-mars 1930). — H.-M. Legros : *Cerfs-volants supports des armes de Charles VI.* (Des renseignements recueillis et donnés dans cet article, il résulte que les cerfs-volants (ailés) sont bien mentionnés par les autorités, mais que M. Legros ne les a point vus). L. Karl : *Les Brancas et leurs chroniqueurs* (le comte de Bussy-Rabutin et le duc de Saint-Simon). E. L'Hommedé : *Sur un épisode de la vie de J.-M. Hervagault prétendant dauphin.* (Encore une variante à la légende de Louis XVII. Précisions biographiques intéressantes). Marquis de Montmorillon: *Cavour et Mussolini* (Considérations diverses. On savait, en effet, que Cavour avait eu la chance d'être attaqué par l'Autriche en 1859. — Ultimatum de De Buol —; mais on ne voit pas ce que Mussolini vient faire dans l'histoire de l'ultimatum autrichien de 1914). P. Doyon : *Alexandre III et la République française* (A propos de l'ouvrage de M. Edmond Toutain : « *Alexandre III et la République Française, souvenirs d'un témoin* »). Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

Revue des Etudes Napoléoniennes (janvier 1930). — Edouard Driault : *Napoléon, le Génie de l'Ordre* (Conférence faite en Hollande, « où l'on n'aime pas Napoléon, mais où l'on ne peut se passer de parler de lui ». Le titre de cette conférence indique assez bien l'idée d'ensemble dont s'inspire la Revue de M. Driault). Albert Meynier : *Levées et pertes d'hommes sous le Consulat et l'Empire.* (Etude statistique importante.) Edouard Driault : *La Table des Maréchaux ou Table d'Austerlitz* (trois planches hors texte). (M. Driault rappelle que les maréchaux, dont les médaillons entourent la figure centrale de l'Empereur en costume de sacre, sont ceux d'Ulm et d'Austerlitz. D'où le nom de la table. Une vraie Table Ronde!). Mémoires et Documents. Lettres napoléoniennes.

Revue d'Histoire de la Guerre mondiale (avril 1930). — Lieutenant-colonel G. Lestien : *L'action du Général Foch à la bataille de la Marne.* Pierre Renouvin : *Le Gouvernement austro-hongrois et la crise de Juillet* 1914 .Documents : *Joseph Pilsudski et les activistes polonais pendant la guerre* (Casimir Smogorzewski). *Bibliographie. Chronique.*

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Conférences d'actualités scientifiques et industrielles (année 1929), Hermann. — Camille Gutton : *Les ondes électriques de très courtes longueurs et leurs applications*, Hermann. — Max Fuchs : *La langue des sciences* (in tome VI de l'*Histoire de la langue française* de Ferdinand Brunot), Colin.

Ecole de science et d'industrie, le Conservatoire des Arts et Métiers ne pouvait rester indifférent aux progrès qui ont bouleversé la science et la technique contemporaines. Il avait par ailleurs l'autorité nécessaire pour réunir, dans ses amphithéâtres, l'auditoire désirable et les conférenciers qualifiés.

C'est en 1927 qu'on inaugura des séries de conférences, faites par des savants qui réussissaient à dégager les idées générales sans s'égarer dans les interminables calculs mathématiques ni dans la profusion des détails expérimentaux. Malheureusement, les première et deuxième séries furent perdues et ignorées de tous ceux qui ne purent les entendre. C'est pour remédier à cet état de choses que Jules Lemoine, professeur de physique au Conservatoire des Arts et Métiers, prit l'initiative de faire paraître la troisième série en un volume intitulé **Conférences d'actualités scientifiques et industrielles**, sans que les circonstances lui aient permis de les rassembler toutes. Il est probable que cette publication se poursuivra sans encombres, puisqu'une des conférences de cette année a déjà vu le jour; c'est celle de Camille Gutton, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, sur **Les ondes électriques de très courtes longueurs et leurs applications.** La publication des conférences par fascicules séparés atteindrait un plus large public, qui ne consentirait pas à se procurer un ensemble d'exposés, dont la majorité ne l'intéresserait pas directement.

Quant à l'édition d'une série complète (ou à peu près complète), elle permet d'offrir des conditions bien plus avantageuses à tous ceux qui sont uniformément curieux d'apprendre dans quelles directions évolue le travail de recherche. Dans ce recueil de neuf conférences, trois d'entre elles ont été déjà examinées ici même (1), y ayant assisté personnellement. Ce sont celles qui présentaient le plus d'importance théorique :

(1) *Mercure de France*, 15 août 1929, p. 177-180.

Louis de Broglie (La crise récente de l'optique ondulatoire), Eugène Bloch (Les grains de lumière et les quanta), Léon Bloch (Relations entre la structure des spectres et la structure des atomes). A l'optique se rattache également l'exposé de Gustave Ribaud, professeur à l'Université de Strasbourg, sur le rayonnement des corps incandescents : les températures élevées présentent un gros intérêt industriel, mais leur mesure est souvent délicate, puisqu'on a été contraint de distinguer une « température de radiation », une « température de brillance » et une « température de couleur ».

Abstraction faite de la conférence de C. Gutton, à laquelle il est fait allusion plus haut, trois chapitres peuvent se rattacher à la radioélectricité et aux phénomènes voisins. Il n'est peut-être pas, dans la science et dans la technique contemporaines, d'instrument plus intéressant que la cellule photoélectrique; c'est à son étude que se consacre Louis Dunoyer, professeur à l'Institut d'Optique, en insistant, pour terminer, sur les innombrables applications qu'elle comporte : photométrie, opacimétrie, colorimétrie, minéralogie, photographie, cinématographie sonore, téléphotographie et télévision. Le lieutenant-colonel Jullien (de la Télégraphie militaire) nous fait assister aux progrès de la musique électrique, c'est-à-dire de la production directe des sons par les courants électriques, en laissant de côté l'enregistrement et la reproduction, autrement dit toute la question des phonographes électriques. René Mesny s'occupe des ondes dirigées, qui sont mises à profit dans les radiophares, un des principaux éléments de la navigation aérienne.

Mentionnons enfin qu'un ingénieur alsacien, V. Kammerer, a rappelé les propriétés de la vapeur d'eau sous très fortes pressions (il y a là une question essentielle pour l'amélioration du rendement des moteurs thermiques, ainsi que pour l'économie des combustibles), et que Gabriel Foëx, professeur à la Faculté des Sciences de Strasbourg, a résumé les propriétés magnétiques des corps mésomorphes (c'est-à-dire des corps intermédiaires entre les liquides et les cristaux, ayant à la fois la fluidité caractéristique des premiers et la régularité d'agencement atomique des seconds).

§

La formation du vocabulaire scientifique est une de ces questions limitrophes, qui concernent à la fois les linguistes et les savants. En 150 pages, comprises dans le tome VI de l'*Histoire de la Langue française* (de Ferdinand Brunot), Max Fuchs traite de **La langue des Sciences** (au XVIIIe siècle).

L'exposé débute par un « regard en arrière » où il s'agit surtout de Descartes, de Pascal et de Furetière. Puis l'auteur s'occupe de l'influence de Newton, du problème de l'expression scientifique, de l'élaboration de la langue scientifique et de son mécanisme. Les trente dernières pages sont consacrées à la réforme de la nomenclature chimique.

Il convenait de signaler cette publication « parascientifique », qui rendra de grands services à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des sciences. Comme l'*Histoire de la Langue française* est prévue pour nous conduire « des Origines à 1900 », nous disposerons sûrement, un jour, d'une étude sur la langue des sciences au XIXe siècle.

MARCEL BOLL.

GEOGRAPHIE

Jean Brunhes et son œuvre. — G. La Roërie et commandant J. Vivielle, *Navires et marins, de la rame à l'hélice*, 2 vol. in-4°, 40 pl. hors texte en couleurs et monochromes, nombreuses fig. en texte, Paris, éd. Duchartre et Van Buggenhoudt, s. d. [1930].

Un des représentants les plus brillants et les plus actifs de l'école française de géographie, **Jean Brunhes**, mon collaborateur d'il y a dix ans et mon ami de toujours, est mort à Boulogne-sur- Seine le 25 août, après une courte maladie. Il avait à peine dépassé soixante ans.

Il y a, dans cette science multiforme et complexe de la géographie, deux orientations principales : l'étude synthétique de la surface au point de vue physique et biologique, l'étude de l'adaptation des sociétés humaines au milieu où elles vivent; géographie physique et géographie humaine. Jean Brunhes avait choisi la seconde orientation. Il avait voué son existence à la géographie humaine, il avait essayé de lui donner un corps de doctrine. S'il n'y a pas entièrement réussi,

c'est peut-être que la chose n'était pas possible à l'heure où nous sommes. Mais son effort a été fécond.

Lorsque Jean Brunhes commença à écrire, la question de l'influence du milieu physique, — *the environment,* disent les Anglo-Saxons —, sur l'évolution des sociétés, toujours fort discutée, se résolvait encore, pour beaucoup d'esprits, par une sorte de déterminisme physique rigoureux et conçu d'une manière un peu simpliste. Tel pays, tels hommes, eussent dit certains. Le type le plus expressif de ce genre d'explication géographique était donné par la vieille théorie des climats que formulèrent Vico et surtout Montesquieu, mais qui était bien antérieure à l'un et à l'autre, et qui, en fait, si elle ne se vérifiait pas toujours, pouvait invoquer à son appui la suggestive opposition de la débilité humaine équatoriale à l'énergie humaine des pays tempérés. Il n'y avait, dans le déterminisme physique de cet ordre, rien que des à peu près, mais beaucoup d'esprits se contentent d'à peu près.

Le grand mérite de Jean Brunhes fut de montrer la stérilité de ces à peu près. Ils ne conduisent à aucun développement scientifique fécond. Sans nier l'action des agents physiques, Jean Brunhes montra que leur action peut produire, selon les localités, des effets infiniment nuancés et même contradictoires; il montra surtout que ces effets pouvaient être limités, contrariés, masqués ou annihilés par les efforts d'*adaptation active* des sociétés humaines, efforts qui ont pu paralyser de nombreuses forces nuisibles, domestiquer des forces utiles et faire servir aux fins d'utilité humaine des forces indifférentes.

Ces vues générales nous conduisaient à ôter au déterminisme physique superficiel une grande partie de son pouvoir d'explication; elles nous conduisaient aussi à reporter l'effort de la géographie humaine sur un autre plan, celui où les *faits moléculaires* viennent concourir à l'explication des *faits de masse.* Jusque-là, Jean Brunhes et moi nous étions d'accord.

Mais, immédiatement après, nous marchions sur des voies différentes.

Arrivé là, en effet, Jean Brunhes, au nom de la *liberté morale* de l'homme, disait au déterminisme scientifique : « Tu

n'iras pas plus loin. » Il attribuait à l'homme, au *roi de la terre*, un pouvoir particulier, d'origine surnaturelle. Il se refusait à nous intégrer simplement dans la série animale et à l'échelon le plus élevé de cette série. Il a insisté, jusqu'à ses derniers jours, sur les faits qui lui paraissaient militer en faveur de la situation unique et exceptionnelle de notre espèce sur la planète.

Cette tendance était très favorable à l'apologétique chrétienne. Jean Brunhes ne l'adopta point avec l'idée préconçue de favoriser cette apologétique, car personne n'eut jamais plus de loyauté intellectuelle que lui. Mais il vit la science, telle qu'il la concevait, se mettre d'accord avec ses croyances, et il s'en réjouit certainement.

J'estimais au contraire que l'homme faisait partie intégrante de la série animale, même si ce point de vue nous obligeait à quelque humilité au sujet de nos origines; humilité qui, de toute façon, doit être la nôtre, et qui me paraît même plus acceptable dans cette conception, car, comme disait Huxley, « mieux vaut être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré. » Je ne pouvais penser, à voir les forces innombrables qui luttent contre la vie humaine, que ces forces fussent simplement là pour exercer notre patience; l'étude objective de la géographie, à mesure que celle-ci s'annexait de nouveaux domaines (par exemple la pathologie coloniale et l'océanographie physique et biologique), fortifiait chez moi cette manière de voir. La planète n'est pas créée pour nous. *Nous n'y sommes que tolérés,* au même titre que beaucoup d'espèces aussi industrieuses que la nôtre (abeilles, fourmis, termites, castors). Notre supériorité vient avant tout du développement relatif de notre cerveau et de la structure anatomique de notre main. Si grand et si heureux que soit notre effort pour discipliner les agents naturels, il se heurte tôt ou tard à des forces supérieures et à des cadres imbrisables. Au propre et au figuré, l'homme s'est donné des ailes. Mais, au figuré comme au propre, ses ailes se brisent souvent.

Il y a eu chez Alexandre de Humboldt une prescience de cette philosophie où s'exprime la signification permanente de la géographie générale. Jean Brunhes ne l'admettait pas.

Cette divergence profonde entre nous ne nous a pas em-

pêchés de collaborer sur différents sujets où la justesse d'observation et le bon sens de Jean Brunhes reprenaient le dessus.

Nous avons signalé ensemble, dès 1921, les faiblesses inhérentes à l'institution de la Société des Nations; il n'est pas inutile aujourd'hui de rappeler que nous avons préconisé comme remède l'institution de pactes fédératifs profondément différents des anciens systèmes d'alliances politiques. L'idée, malgré tout, fait son chemin.

Le dernier acte de la vie scientifique de Jean Brunhes l'a encore montré à mes côtés dans la lutte contre l'inutile et malfaisant projet du chemin de fer transsaharien. Son patriotisme, toujours en éveil, — patriotisme chrétien qui faisait bon ménage avec mon patriotisme jacobin — s'inquiétait des fâcheuses conséquences que pouvait avoir ce projet pour notre effort colonial et pour la santé physique et morale des populations indigènes. Il plaçait au premier rang de nos devoirs coloniaux l'humanité et la justice envers les indigènes, ainsi que le mieux-être dans le cadre de leur genre de vie.

Il montra alors que ceux qui l'accusaient de chercher à tout prix la popularité et le succès l'avaient odieusement calomnié. Car, en prenant parti contre le transsaharien, il était sûr de ramasser des horions venant des puissants intérêts menacés.

On ne peut pas omettre les qualités de caractère de Jean Brunhes. Communicatif, ouvert, accueillant à tous, il appelait invinciblement la sympathie. De plus, ce brillant esprit, cet écrivain fécond était un grand honnête homme. Cette qualité n'est pas banale, dit-on, dans le monde des affaires. Elle ne l'est pas davantage dans le monde intellectuel.

§

G. La Roërie et le commandant J. Vivielle, tous deux anciens officiers de marine, ont élevé un beau et durable monument à la marine passée et présente de tous les temps et de tous les pays, dans les deux volumes in 4° de leur magnifique ouvrage, **Navires et marins, de la rame à l'hélice.**

On ne peut imaginer une publication plus riche en illustrations bien choisies et luxueusement reproduites. Il y en a tant qu'il y en a presque trop. Je ne veux pas dire qu'il y en ait de superflues. Non. Mais à chaque instant l'image détourne du texte l'œil et l'attention du lecteur. Ce qui peut être regrettable, car le texte montre que les deux auteurs réunissent, chose fort rare, les connaissances techniques et l'expérience du marin à l'information étendue et au sens critique de l'érudit. Ils font revivre avec un grand éclat la belle tradition, un instant interrompue, des Jal, des Pâris et des Jurien de la Gravière.

Un simple compte rendu ne peut donner une idée suffisante d'un ouvrage si nourri de faits et d'idées générales, celles-ci souvent neuves ou adroitement renouvelées. Je me contenterai de mettre quelques points en lumière.

La vie des marins a été fort dure dans le passé, tant du fait des forces de l'océan insuffisamment domptées, — et qui ne seront jamais entièrement domptées — que du fait des conditions matérielles et morales où se trouvaient les hommes de mer, qu'ils fussent militaires ou marins de commerce.

Les chapitres les plus émouvants de G. La Roërie et de J. Vivielle sont ceux où ils retracent les genres de vie des équipages, soit à bord des galères, — les bâtiments de combat d'autrefois en Méditerranée, — soit à bord des grands voiliers dont la forme la plus durable fut le vaisseau gréé en trois-mâts.

L'amélioration du sort des hommes de mer, le développement de formes d'esprit civilisées chez ces gens que Richelieu dépeignait comme « incivils et brutaux », voilà peut-être les faits les plus certains qui nous montrent que malgré la lenteur et l'irrégularité de l'évolution humaine, le progrès au sens où nous l'entendons, progrès matériel et même moral, n'est tout de même pas un vain mot.

Il est un peu décevant, mais non inexplicable, de penser que c'est juste au moment où les métiers de la mer deviennent supportables, que les populations maritimes montrent, sur bien des points, une tendance à s'en détourner.

Le marin d'autrefois avait-il donc la passion de la mer?

Non. Pas plus que celui d'aujourd'hui. L'amour de la mer pour la mer, c'est de la littérature. De la littérature de gens qui ne voient guère la mer que du rivage. « *Suave mari magno...* » G. La Roërie et J. Vivielle, qui sont des marins, le disent. Pour le marin, la mer, le plus souvent, c'est l'ennemie, tantôt furieuse, tantôt traîtresse et sournoise. Ce que le marin aime, c'est son bateau, qui est à la fois son outil, sa demeure et le lambeau de patrie qu'il emporte avec lui, — le bateau, cette merveille de l'industrie humaine si vite perfectionnée, en somme, au cours des âges : car il n'y a guère plus de deux mille ans de la trière athénienne au cuirassé, de l'*onerarius* romain au paquebot, — et quelle transformation, plus saisissante que pour n'importe quel autre produit du travail humain!

On s'explique que nos auteurs aient cru pouvoir dire que « l'évolution du navire commande celle de notre civilisation occidentale ». Je renverserais volontiers cette proposition. Je dirais que les étapes les plus décisives de notre civilisation se sont immédiatement traduites par la transformation du navire et par l'accroissement de sa puissance, sous toutes les formes. L'âge du bateau à avirons, dont le type le plus récent fut la galère, c'est l'âge de la civilisation méditerranéenne. L'ère atlantique fut celle de la prépondérance du voilier, puis du vapeur, qui ne date que d'un siècle et qui paraît déjà tirer à sa fin. Une ère nouvelle s'ouvre avec le bateau à moteur, qui prend la place du vapeur plus rapidement que celui-ci n'avait pris la place du voilier. Ce sera l'ère de l'océan Pacifique. Car le bateau à moteur fait de très longues traversées, sans avoir besoin des escales de ravitaillement en charbon dont le bateau à vapeur est esclave : c'est le bateau à moteur qui réellement permet, pour les communications régulières, de triompher sans peine, en toutes directions, de l'immensité de l'océan Pacifique. Voilà un fait de géographie humaine de tout premier ordre. Un autre fait non moins important, c'est la disparition totale du voilier du long cours : personne ne l'aurait prévue il y a peu d'années; on l'aurait encore moins prévue il y a un siècle, lorsque sur les bâtiments de guerre la voile semblait indispensable pour les évolutions et pour le combat, et lorsque les flottes de

commerce produisaient ces merveilles de construction et de vitesse que furent les *East Indiamen* et les *clippers.*

Il est inévitable qu'un ouvrage aussi étendu que celui de G. La Roërie et de J. Vivielle contienne quelques imperfections. On est étonné qu'il n'y en ait pas davantage, lorsqu'on se représente la somme de recherches que condense un pareil livre. Les auteurs ne donnent pas, selon moi, une idée assez nette des admirables et rapides progrès réalisés par l'art nautique, à la fin du moyen âge, en Europe méditerranéenne, ces progrès qui ont rendu possibles les voyages de Gama, de Colomb et de Magellan. On ne peut même pas concevoir de tels voyages, seulement trois ou quatre siècles auparavant. Au cours des deux millénaires de notre civilisation historique, il n'y a pas une période où la marine ait marché si vite, tant pour la construction que pour la conduite du vaisseau. Nous trouvons souvent inexacts, à notre époque de topographie et d'hydrographie précises, les *portulans* ou cartes marines des XIV[e] et XV[e] siècles. Mais on demeure confondu d'admiration, lorsqu'on songe que ces *portulans* étaient dressés au moyen de simples relevés côtiers à la rame ou sous voiles, et lorsqu'on compare les lignes qu'ils dessinent et les accidents qu'ils représentent, souvent fort proches de la vérité, aux grossières erreurs des cartes terrestres du même temps. Il est vrai, — ce qui explique peut-être la réserve de nos auteurs, — que nous n'avons guère de documents qui nous permettent de suivre de près l'essor de l'art nautique à la fin du moyen âge. Cet essor est en grande partie anonyme. Les plus belles inventions et les plus heureux perfectionnements furent l'œuvre de génies méconnus.

Le bel ouvrage *Navires et marins* n'est pas seulement de nature à montrer ce que les bateaux et la vie à bord des bateaux ont toujours eu d'original et de captivant. Il nous décrit les métiers de la mer comme d'indispensables et sérieux organes de notre civilisation, et non comme des jeux coûteux et dangereux. Les auteurs sont fort peu enthousiastes de certaines prouesses sportives et nautiques qui ont fait pâmer d'aise le snobisme contemporain. On sent à ce propos, et ailleurs aussi, que la verve satirique de nos auteurs se

serait volontiers exercée, s'ils n'avaient pas tenu à garder un ton de modération et de réserve digne de leur grand sujet.

CAMILLE VALLAUX.

VOYAGES

Andrée Viollis : *Tourmente sur l'Afghanistan*, Librairie Valois. — G. Peytavi de Fougères : *Roumanie, Terre Latine*, Editions de la Revue Mondiale.

« Une aventure extraordinaire, — nous dit Mme Andrée Viollis, tout au début de son livre : **Tourmente sur l'Afghanistan**, où le progrès et la barbarie, l'Orient et l'Occident, le fanatisme médiéval et l'esprit moderne se sont violemment heurtés; une aventure inouïe vient en quelques mois de se dérouler en Afghanistan. » Il s'agissait, le roi Amanoullah ayant été chassé de Kaboul, sa capitale, par une révolte des tribus et remplacé par un extraordinaire personnage, Batscha Sakao, de la marche sur cette dernière ville de Nadir Khan, de famille royale, venu pour remettre un peu d'ordre dans ce malheureux pays. Presque au dénoûment de cette étrange histoire, Mme Andrée Viollis, la pressentant sans doute, voulut se rendre sur place, afin de nous la raconter. Il fallait du courage, beaucoup de courage, convenez-en. Et d'abord, comment, à un moment pareil, se rendre sur les lieux. Au quai d'Orsay, où elle alla se renseigner vers la fin d'octobre 1929, on essaie de la décourager de ce que l'on considère — et avec un peu de raison — comme une folle entreprise. Alors Mme Andrée Viollis se souvient qu'un service d'avion existe ou doit exister entre Tachkent, dans le Turkestan soviétique, et Kaboul; et elle part pour Moscou où d'ailleurs elle n'est pas inconnue, ayant fait, il n'y a pas longtemps, un court séjour au pays des Soviets qu'elle nous a raconté dans son livre : *Seule en Russie*. Au Narcomindiel de Moscou, on lui répond que des avions font en effet ce trajet de *temps en temps*. Intrépide, Mme Andrée Viollis part; après cinq longs jours de chemin de fer descend à Tachkent où elle apprend que les troupes du Shah Vali Khan, frère de Nadir Khan, viennent de pénétrer dans Kaboul. Quant au roi Habiboullah (l'aventurier Batscha Sakao), il s'est enfermé dans la citadelle de l'Arg, au centre de la ville, avec quelques mil-

liers de fidèles. Celui qui lui apprend ces nouvelles, le chargé d'affaires de la Russie des Soviets, ajoute qu'elle arrivera sans doute tout juste pour féliciter Nadir Khan, qui suivra de près son frère. Car un avion attend l'intrépide voyageuse le lendemain matin dans l'immense aérodrome de Tachkent, aérodrome à la fois civil et militaire. C'est un tout petit Junker de 300 chevaux (U.R.S.S.-38), long et fin criquet d'argent vif aux ailes étendues. Le lendemain, on part, pilote et mécanicien sous les lourds manteaux et bonnets fourrés les transformant en Esquimaux. Dans l'étroite cabine, Mme Andrée Viollis suspend à l'un des angles une amusante poupée offerte par des amis de Moscou : une bonne grosse paysanne de la Petite-Russie, bariolée de bleu et de rouge. C'est d'abord un arrêt à Samarcande; puis après avoir pris de l'essence, à cause du vent et après six heures de vol — et quel vol, au milieu d'un sirocco diabolique — l'arrivée à Hermès, royaume de la poussière, il paraît. Et Kaboul? Il faut attendre que le temps s'éclaircisse. Enfin l'avion repart après s'être débarrassé de tout poids inutile, même la valise de la voyageuse, car on n'est point sûr de pouvoir atterrir et il faut emporter de l'essence en conséquence. On repart. Il s'agit maintenant de franchir la redoutable muraille de l'Hindou-Kouch, terreur des aviateurs. On survole l'Amoudaria, petit ruban qui borde de ses festons bleus la robe dorée du désert; puis l'avion s'élève légèrement, sans secousse, vers le rempart gris, immense, lisse, qui protège la citadelle afghane. On aperçoit soudain, tout en haut, une ligne blanchie et dentelée, presque évanouie sur le ciel pâle. Qu'est-ce donc? sans doute un banc de nuages? C'est l'Hindou-Kouch. Et le froid arrive, tranchant comme une lame. Les oreilles chantent, on tousse, mais sans entendre sa toux. Mme Andrée Viollis nous dit qu'elle a l'impression de flotter, détachée d'elle-même, de son corps lourd et encombrant. Combien de temps dura cette étrange ivresse? Elle l'ignore. Le temps, l'espace n'étaient plus. Mais tout à coup le prodige s'est accompli. On plane, on glisse silencieusement au-dessus des sommets de neige. C'est un paysage chaotique d'une magnifique horreur. Enfin le miracle s'achève aussi soudainement

qu'il a commencé. On quitte les cimes pour descendre vers des plaines verdoyantes. C'est le Kodistan, pays des partisans de l'usurpateur Habiboullah. Puis voici Kaboul, enfin. L'avion décrit de larges cercles d'épervier au-dessus de la ville, comme hésitant, cherchant sa voie, puis se décide à piquer vers une plaine rase et grise, l'aérodrome, sans doute. On aperçoit, dans les rues, une foule claire, crêtée de turbans, des fusils pointés, on entend des cris, des hurlements. Puis l'avion rabote le sol, puis reste immobile. Un groupe s'élance sur les voyageurs, assiège l'appareil. Mme Viollis se sent happée par des mains brunes, elle aperçoit en éclair des uniformes, de sombres visages, des yeux qui sourient. Mais une auto approche, à travers la foule. C'est celle de M. Rixe, chargé d'affaires de l'U.R.S.S. qui salue hâtivement la voyageuse, saisit sa main, l'entraîne : — vite, madame, la ville est loin d'être encore sûre. Et tandis que la voiture fonce dru à travers la foule, dans les hurlements et le fracas des détonations, la voyageuse aperçoit tout à coup deux silhouettes européennes venant à sa rencontre. L'une est Amir Khan, l'interprète de la légation, l'autre, bien connue, celle de M. Hacin, conservateur du Musée Guimet, chef de la mission archéologique française. Et bientôt, en haut d'un perron, dans une aile de la légation, Mme Gérard, puis M. Gérard, doyen de la légation française à Kaboul. A peine installée, Mme Viollis demande des détails. Et c'est alors le récit imagé des légations tour à tour prises et reprises et pillées par les assaillants et les assaillis. La légation de France a subi quatre jours de siège et sort à peine de cette dure épreuve.

M. Gérard réussit enfin à découvrir Shah Vali Khan et c'est alors le récit des ultimes péripéties du siège. Nadir Khan ne tarde pas, suivant son frère, à entrer à Kaboul, et malgré sa résistance est proclamé roi par les tribus. Mme Viollis ne tarde pas à avoir un entretien avec le nouveau souverain d'Afghanistan, dont elle nous décrit la longue et fragile élégance, la haute taille et la dignité de la démarche. S'exprimant tantôt en français, tantôt en anglais, Nadir Khan, après avoir dit combien lui a coûté l'acceptation de la royauté, car sa santé est fragile, ajoute que c'était son devoir, car tout

un peuple lui a crié : « C'est vous seul que nous voulons? » Les chefs de la religion lui ont affirmé qu'il était indispensable, le corps diplomatique a insisté au nom de la sécurité des étrangers... alors. Pour l'avenir, Nadir Khan veut, avec plus de souplesse et moins de hâte qu'Amanoullah (ce qui a causé sa perte) conduire le peuple dans la voie du progrès matériel et intellectuel, mais sans heurter ses croyances, ni ses vieilles traditions. Pour ma part, je pense que cela ne sera pas facile.

Au sortir de cette audience ou plutôt de cette interview (car Mme Viollis est correspondante du *Petit Parisien*), un témoin averti des choses afghanes et musulmanes lui dit : — Savez-vous que vous venez peut-être de voir le futur Khalife? C'est du moins la rumeur qui court. — Mais les membres de la famille du roi, pressentis sur ce sujet, élèvent une foule d'objections. Je pense qu'ils ont raison. La Russie des Soviets, par exemple, ne verrait pas, à mon avis, s'établir sur la route des Indes un nouveau Khalifat militaire et religieux sans y mettre toutes sortes d'obstacles. Et il y aurait beaucoup d'autres choses à dire sur ce sujet, mais ce n'est pas le lieu.

Mme A. Viollis ne tarde pas ensuite à retourner à Tachkent, toujours par la voie des airs. Mais elle nous raconte auparavant la fin lamentable de l'aventurier Habiboullah. S'étant rendu, sans conditions, avec son jeune frère Amidoullah, son ami fidèle Seid Hussein et une dizaine de ministres et dignitaires, tous, malgré l'opposition du nouveau roi, furent sauvagement égorgés « par les soldats les plus braves des tribus, spécialement choisis pour cette fête et qui avaient, au préalable, pigué des fleurs de souci au-dessus de leurs oreilles, voilé le bas de leur visage sous un pan de leur turban et fardé avec art leurs grands yeux sombres. » La fonction du nouveau roi ne sera pas une sinécure.

M. Peytavi de Fougères, dans son livre : **Roumanie, terre latine**, nous dit tout son amour pour ce beau pays, fils de la vieille Rome, dont la langue et les paysages souvent virgiliens font surgir à chaque instant, dans sa mémoire de lettré, des vers antiques harmonieux. Dans un chapitre qu'il inti-

tule : « Le charme roumain », il fait successivement défiler devant nous Craïova, la ville blanche, qu'il dénommerait volontiers « Alba Craïova », pour la seule joie, dit-il, d'accomplir ces successions de voyelles en « a » qui, pour lui — vieux souvenir de l'école dicadente, — disent « blanc »; et aussi pour la douceur blanche éparse devant les yeux, en se rappelant cette ville sous un soleil plein de caresses. Et passent ainsi, devant notre regard enchanté, Cluj, cité du savoir, aperçue par une belle et claire matinée d'octobre; et surtout Bucarest où le charme commence lorsque « cessant de ne voir que les bâtisses d'aspect moderne et s'intéressant au mouvement même de la rue, on s'avise qu'elle est ici plus colorée, plus ancienne et plus vibrante que partout ailleurs dans notre occident. » Ici, tout en admirant avec le voyageur enthousiaste, je ne puis m'empêcher de penser que, ainsi que partout ailleurs, hélas! sur notre pauvre planète, les bâtisses modernes, les églises en ciment armé surgiront, chassant beauté et pittoresque, et que les bouviers et paysans dont nous parle M. Peytavi de Fougères, poussant devant eux de longs chariots qui grincent, seront bientôt remplacés très probablement par des hommes vêtus d'horribles vestons et de casquettes vulgaires conduisant des autos ou hissés sur de lourds et affreux camions. Devant ces choses, on ne pensera plus alors, certainement, comme le fait le voyageur dans ces pays charmants, à quelque églogue de Virgile, mais au premier train à prendre pour rentrer chez soi. Ceci est pour demain. En attendant, on lit avec attention tout ce qui concerne les « problèmes politiques » de cette Roumanie devenue presque une grande puissance avec ses dix-sept millions d'habitants. On suit avec intérêt l'histoire de ce peuple qui représente, au bout de l'Europe, l'esprit latin de notre occident. Après l'histoire ancienne proprement dite, toujours à méditer, voici les temps nouveaux et l'avènement du parti des nationaux-paysans, salué avec joie par M. Peytavi de Fougères, auquel les libéraux viennent de céder la place. Au moment où j'écris, je crois bien qu'il y a une crise ministérielle, qu'il est question d'un « ministère de concentration » et qu'on parle à voix basse d'une dictature. Espérons

que ce ne sera qu'une crise passagère et que le roi Carol, qui m'inspire peu confiance, je l'avoue, ne portera pas malheur à cette Roumanie nouvelle à laquelle nous souhaitons tous une longue vie, une heureuse destinée.

Dans un chapitre très important et qui termine son livre : « La Roumanie et les autres », M. Peytavi de Fougères examine avec sagacité les différents obstacles qui se présentent devant ce royaume agrandi à la suite du succès des Alliés. Et c'est d'abord le voisinage de la Russie des Soviets qui ne songe qu'à s'emparer à nouveau de la Bessarabie. Puis les Magyars, furieux de la possession de la Transylvanie par ces intrus; et la fameuse question des « optants », laquelle il faut l'espérer, sera cependant réglée avant longtemps. Et c'est enfin l'Italie qui essaie, dans des brouilles fréquentes avec Belgrade, de saper de son mieux la Petite-Entente. Encore là, espérons que cette petite-Entente comprendra de mieux en mieux son rôle en Orient et qu'elle sera, pour longtemps, le point de résistance nécessaire à notre Europe actuelle; cela principalement dans l'endroit où des changements brusques risqueraient fort de compromettre une paix bien chèrement achetée.

AUGUSTE CHEYLACK.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Paul Chacornac : *Eliphas Lévi*, Chacornac frères. — Eliphas Lévi : *Dogme et rituel de haute magie*, 2 vol., Chacornac frères. — E. Pascal : *Un révélateur du subconscient, le haschich*, Bazas.

Rudolf Steiner, dans un volume récemment traduit en français sous le titre de *La vie après la mort* dit avoir retrouvé par la clairvoyance les réincarnations précédentes d'Eliphas Lévi. L'auteur de *Dogme et rituel* aurait, dans une vie antérieure, été un des initiés aux mystères d'une ancienne civilisation d'Amérique. Mais ces mystères étaient mêlés de sorcellerie et participaient « d'une influence puissante, mais impure ». Eliphas Lévi aurait jadis été initié à une sagesse en décadence.

Ainsi, pour ceux qui ajoutent foi à la réincarnation pourrait s'expliquer la double apparence que l'on trouve dans ses livres. Il y a en lui un sage qui tire de lui-même de profondes

vérités et qui les révéla parfois. Ces vérités semblent être un apport personnel qu'il ne doit à aucun livre ou à la parole d'aucun instructeur. Mais ce sage veut en faire accroire sur sa science. Il se revêt volontiers d'un costume de charlatan, oubliant qu'il n'y a pas de plus grande force et de meilleur moyen de s'élever que l'aveu de sa recherche sincère et même de son ignorance. Il tombe dans le plus ridicule travers des occultistes médiocres, lui qui demeure le plus grand occultiste français du XIXe siècle. Et il semble même que son attitude s'accentue après lui chez ses disciples. Cette attitude est celle qui est le plus susceptible d'écarter de « la grande science » ceux qui aspirent loyalement à s'instruire. Elle consiste à faire entendre qu'en vertu de quelque scrète initiation, de quelque privilège divin, le soi-disant initié a résolu les mystères de la vie et de la mort, mais qu'il les garde pour lui, parce que les hommes ne sont pas mûrs pour les entendre.

Si l'on feuillette les revues spéciales d'occultisme, on voit à chaque instant le plus modeste collaborateur interrompre la phrase la plus intéressante et s'écrier : J'en ai trop dit... Je touche à un secret que je ne peux pas révéler... Les initiés seuls pourront me comprendre...

Rien n'est plus puéril que cette attitude. Elle est le signe que celui qui la prend n'est qu'un révélateur de second plan, un demi-messager aux paroles volontairement incohérentes pour déguiser l'imperfection du message.

Et pourtant Eliphas Lévi se place dans la lignée de ceux qui ont été chargés de transmettre les vérités occultes, comme le dit M. Paul Chacornac dans sa préface.

A cette époque où le XIXe siècle est dans sa moitié, les initiés sont très rares. Leur chaîne se maintient : à Fabre d'Olivet et à Joseph de Maistre a succédé Wronski. Voilà certainement une des plus extraordinaires figures du XIXe siècle que ce génie ardu et tourmenté qui veut bondir de l'absolu mathématique à l'absolu philosophique.

Wronski exerça une grande influence sur Eliphas Lévi. Le mystère des nombres plane grâce à lui sur toute son œuvre. Mais ce mystère sur qui tous les occultistes se sont

penchés semble avoir été si impénétrable qu'Eliphas Lévi est demeuré égaré dans ses ténèbres.

Comme il n'est pas dépourvu d'humour, il dit lui-même de Wronski : « Il a été prodigieusement savant, savant au point d'être inintelligible pour lui-même. »

Wronski, dont le génie est indiscutable, fit du bruit de son vivant par un singulier procès. Il avait promis de donner la sagesse et la vérité à un de ses disciples appelé Arson en échange d'une somme de cent cinquante mille francs. C'était très bon marché. Mais il fallait tenir sa promesse. Peut-être Wronski ne la tint-il pas. Le disciple, sans doute mal conseillé par ses amis, dit M. Chacornac, refusa de payer la somme et le tribunal, estimant sans doute qu'une demi-sagesse et une demi-vérité avaient été fournies par Wronski, les départagea et fixa à soixante-quinze mille francs la somme que le disciple devait payer.

Est-ce l'exemple de Wronski qui incita Eliphas Lévi à donner des leçons d'occultisme? « L'auteur de ces lignes donne volontiers des leçons aux personnes sérieuses et instruites qui en demandent », dit-il dans la préface de son *Histoire de la Magie*, oubliant que ce qui est très haut dans le domaine de l'esprit ne doit pas s'enseigner pour de l'argent.

Et dans cette même préface il se hâte d'ajouter, pour rassurer les esprits timides, qu'il condamne énergiquement tout ce que la religion réprouve.

Car l'ancien abbé Constant resta fidèle à l'Eglise catholique et romaine; il fut esclave du respect qu'il lui avait voué; il resta prisonnier de son dogme et toute son œuvre fut un long effort pour tenter d'en concilier l'étroitesse avec sa propre largeur de vues et la lumière des vérités qui lui apparaissaient. Il ne réussit du reste pas et de là une contradiction perpétuelle. Il se laisse aller à admirer les penseurs libres et les hérétiques du passé, mais aussitôt il se souvient que l'Eglise les a brûlés et il regrette son admiration. Sur l'abîme qui sépare le dogme de l'Eglise et le dogme de la haute magie, il a voulu jeter un pont et c'était une tâche irréalisable. Il ne peut y avoir d'occultiste vraiment grand qui ne se place au-dessus des religions, qui ne domine leurs rites étroits et ne voie

l'Esprit qui est dans toutes. Eliphas Lévi ne s'est pas élevé à la hauteur de la véritable initiation. Il n'a été qu'un occultiste catholique au lieu d'être un initié sans épithète. Et c'est ce qui fait dire avec mélancolie à M. Paul Chacornac que si ses livres « avaient été compris à fond, ils eussent permis au sacerdotalisme catholique de reprendre chez nous la direction suprême de la vie spirituelle ».

Le **Dogme et rituel de haute magie** reste tout de même un livre considérable, l'apport le plus intéressant de l'occultisme du XIXe siècle. C'est dans cette matière initiale qu'ont puisé largement Stanislas de Guaita, Papus, Péladan et tous ceux qui sont issus d'eux, ont écrit sur les mêmes sujets, sans les renouveler par une science personnelle.

On ne peut malheureusement pas toujours faire la part de la vérité intérieure, de la connaissance magique et celle du désir calculé d'éblouir et d'étonner. Eliphas Lévi a connu la Kabbale mieux qu'aucun homme de son temps. Il a une science approfondie des tarots, de l'alchimie, de l'art des transmutations, de l'astrologie et de la divination par les songes. C'est vrai, une partie de ses connaissances lui viennent d'avoir étudié la *Philosophie occulte* de Corneille Agrippa, les œuvres de Paracelse, la *Mystique divine et naturelle* de Gœrres, mais une lumière personnelle teinte fréquemment ses pages d'une couleur de génie. On ne s'explique pas que cette couleur soit mêlée souvent de quelque chose qui ressemble à de l'imposture. Et si ce n'est pas de l'imposture, c'est le produit d'une vanité sans limite. J'en donnerai un exemple.

Il raconte des évocations qu'il a faites, notamment celle d'Apollonius de Tyane, et il ajoute :

> Le résultat de ces deux autres évocations fut pour moi la révélation de deux secrets cabalistiques qui pourraient, s'ils étaient connus de tout le monde, changer en peu de temps les bases et les lois de la société tout entière.

Eliphas Lévi pouvait-il changer à sa volonté les bases et les lois de la société? J'ai peine à le croire.

La magie, d'après Eliphas Lévi, est la science traditionnelle des secrets de la nature. La plus grande force de l'univers est la volonté humaine. Le mage est celui qui peut faire sortir

cette puissance, enfermée dans une enveloppe physique, et lui permettre d'agir sur les choses et sur les hommes. Il faut d'abord vaincre ses passions, être désintéressé, ensuite acquérir la connaissance des cérémonies et des rites qui permettent à la puissance spirituelle intérieure de se manifester. Ces cérémonies et ces rites ont été toujours gardés secrets et ne se sont guère transmis qu'oralement. Le *Dogme et le rituel de haute magie* constitue le résumé de la science cachée des magiciens et l'on peut dire que depuis la *Philosophie occulte* de Corneille Agrippa nul livre plus complet n'avait été écrit sur ce sujet.

Il est regrettable que M. Paul Chacornac, le biographe pieux d'Eliphas Lévi, ait jugé utile de publier de lui des vers légers et des chansons. La platitude de ces vers pourrait diminuer l'admiration qu'inspire l'auteur de l'*Histoire de la Magie.*

Quand nous aurons fait des bêtises,
Usé nos dernières chemises,
Dieu nous reprend... De nous, là-bas,
Que fait-il, que ne fait-il pas?
Que fait-il? Des neiges fondues,
Des vieilles lunes morfondues?
Je n'en sais rien, mais beuvons frais,
Comme a dit le vieux Rabelais.

M. Paul Chacornac ajoute imprudemment que cette strophe résume toute la philosophie d'Eliphas Lévi. Il n'en est heureusement rien. Cela prouve seulement que la philosophie des choses cachées n'a rien à voir avec la poésie.

§

C'est un vaste et intéressant sujet que M. E. Pascal a traité d'une façon malheureusement un peu rapide et avec la froideur rigoureuse du savant : **Le haschich, comme révélateur du subconscient.** On connaissait le pouvoir hilarant du haschich et aussi la suggestibilité de celui qui est en état d'ivresse. L'autorité du Vieux de la montagne sur ses disciples était exercée au moyen du haschich. On sait qu'il les enivrait avant de leur confier une mission et il est vraisemblable qu'il de-

vait se servir de l'état produit par le haschich pour agir sur leur volonté et leur imposer la sienne. Mais on n'avait pas encore étudié les effets du chanvre indien au point de vue de la révélation du subconscient.

M. E. Pascal résume les expériences qu'il a faites sur plusieurs sujets. Elles semblent assez décisives et font penser que le haschich pourrait devenir un élément capital de la psychanalyse.

Il cite ce curieux résultat obtenu par le professeur Kraft-Ebing :

> Un malade se sentait depuis quelque temps poussé à l'inversion sexuelle. Mais ces tendances restaient refoulées dans le subconscient. Une dose de haschich suffit pour révéler l'obsession au grand jour. Dans l'accès, il se sentit changer de sexe. « Je me vis femme, dit-il, du bout des pieds jusqu'à la poitrine. Mon bassin s'élargissait... » Le haschich avait joué le rôle de révélateur subconscient.

On ne peut s'empêcher de songer qu'il pourrait être une précieuse médecine morale pour chaque homme et concourir à la réalisation de l'antique maxime : Connais-toi toi-même. Comme il deviendrait alors précieux! Mais il est encore insuffisamment connu et d'un usage dangereux. Il faut souhaiter que M. E. Pascal donne sur ce sujet un livre plus complet et définitif.

MAURICE MAGRE.

CHRONIQUE DES MŒURS

Vérine : *La mère initiatrice*, Editions Spes. — Marcel Henry : *Le Guide conseiller des jeunes filles*, 1 vol. *Le Guide conseiller des jeunes gens*, 1 vol., Imprimerie J. de Clercq, 594, Chaussée de Jette, Bruxelles.

Dans le vaste empire des mœurs, aussi énorme et délicat que le moyen âge de Verlaine, il n'y a peut-être pas de domaine où le bouleversement ait été plus profond que celui des jeunes âmes féminines. Quelle différence entre la hardie sportive d'aujourd'hui et la jeune fille « bien élevée » d'autrefois, l'une regardant ses partenaires dans le blanc des yeux et leur courant sus si le sport l'exige, l'autre n'osant ni lever le regard, ni répondre à voix haute, ni peut-être même penser! Il y a cinquante ans et même moins, la maman se serait crue

une femme perdue si elle avait parlé à sa fillette de certains sujets, et maintenant on l'adjure de lui révéler le mystère des sexes! C'est en effet ce que demande, dans son livre **La Mère initiatrice**, Mme Vérine, très sage personne qui vient de fonder, 100, rue de Vaugirard, avec Mme Camus et M. Joseph Wilbois, une *Ecole des parents*, laquelle se propose de faire l'éducation des éducateurs sur ces questions si délicates. Certes, ces trois personnes sont de la plus haute garantie morale, et personne ne pourra crier à l'abomination de la désolation. La petite oie blanche a vécu!

En vérité, elle ne pouvait pas vivre, et peut-être elle-même prendra-t-elle plaisir à être mise à la broche. Mais pourtant, qu'il soit permis de regretter ce type artificiel et instable sans doute, mais si exquis de la jeune fille arrivant à 18 ans sans savoir comment se font les enfants, et se figurant être enceinte, pauvre petite! parce que son gentil cousin a appuyé longuement ses lèvres sur les siennes, et qu'elle ne s'est pas refusée à ce baiser profond! Ah! ce n'est pas l'endiablée sportive d'aujourd'hui qui frémira de cet émoi délicieux!

Et sans doute on dira que la vraie pudeur ne consiste pas en ces naïves ignorances et qu'il suffira que la jeune fille se garde sans macule à l'époux, même non impollu, pour paraphraser un vers connu de Corneille. Sans doute! Sans doute! Mais c'est bien avec raison que je parlais de bouleversement. Comme ce que nous appelons la pudeur est loin de ce que nos parents entendaient par ce mot! Et comme il faut franchir les bornes pour mériter que les gardes champêtres ou gardes balnéaires vous dressent procès-verbal!

Tel fut sans doute le cas de ces dames étrangères, américaines, je crois, qui se firent « verbaliser » disent les journaux, pour avoir pratiqué le nudisme sur la plage de Saint-Tropez. Leur tranquille indifférence à l'émotion des autorités publiques est un trait qui caractérise assez bien l'état de nos mœurs actuelles.

Le semi-nudisme régnait déjà dans toutes nos stations balnéaires et les dames qui, il y a vingt ou trente ans, se baignaient complètement habillées, corsages montants, bas épais, grosses culottes et jupes lourdes, seraient bien étonnées, si

elles revenaient, de voir leurs remplaçantes en simples maillots collants, les bras nus jusqu'aux clavicules et les cuisses nues jusqu'aux hanches.

Ce sont les étrangères, en effet, qui nous ont donné ici l'exemple. Je me souviens que, passant par Brighton en 1914, moins d'un mois avant la guerre, je voyais toutes les baigneuses anglaises (et Dieu sait s'il y en avait!) traverser la plage en maillot court, costume qui, à cette époque, aurait fait quelque scandale de ce côté-ci de la Manche. Aujourd'hui, au contraire, ce même maillot règne chez nous. Toutefois, j'ai cru remarquer, sur la plage où je me trouvais cet été, qu'il était concurrencé par le costume dit canadien à deux pièces, simple caleçonet, tunique étroite par-dessus, ce qui permet librement la nage et laisse voir les bras et les jambes, mais sans souligner la callipygie comme le fait le maillot collant d'une pièce. D'où controverses possibles : Faut-il souligner? ou : Ne faut-il pas souligner?

Du moins, reconnaîtra-t-on, tout d'abord, au point de vue esthétique, que le maillot, si on l'admet, doit être très ajusté; rien de plus laid qu'un maillot vague et flasque; et pourrait-on souhaiter en outre qu'ils ne fussent pas tous de cette uniforme couleur noire qui est bien funèbre; une plage diaprée de maillots multicolores, bleus, jaunes, roses, couleur tout à fait chair (pourquoi pas?) serait bien plus plaisante à l'œil qu'une plage ponctuée de seules taches nègres. Le maillot doit-il être, en outre, un peu diaphane et laisser transparaître les bouts de seins, le nombril et le triangle sacré? La question méritait d'être soumise à un referendum de tritons et de néréides; mais même ce maillot indulgent ne serait pas le nudisme intégral; des dames m'ont assuré que la différence était immense, et qu'elles consentiraient fort bien à se baigner en maillot transparent, mais que pour rien au monde elles ne voudraient se baigner sans quoi que ce soit.

Ici, il semble bien, en premier, qu'il faudrait faire une différence entre les sexes; la beauté de l'homme étant dans la proportion, le maillot ne la cache pas, tandis que, la beauté de la femme étant dans le grain de la peau, le maillot la cache et ainsi la suppression du maillot, acceptable pour la femme,

ne le serait pas pour l'homme, à moins que, comme les anciens Romains, ou comme les modernes danseurs, il ne se fît épiler, torse et membres, ce qui ferait reculer beaucoup d'entre nous; on comprend donc très bien que les arrêtés municipaux défendent de se baigner avec le simple caleçon et exigent le maillot; la vue d'une poitrine d'homme, toute velue, manque de charme, tandis que l'autre, à moins que les seins soient trop déformés et ceux d'une femme maigre ne le sont jamais beaucoup, est toujours plaisante à l'œil, et c'est pour cela que la femme en général, tous les médecins le savent, se montre nue plus facilement que l'homme, tant la pudeur est chose relative!

Il est vrai que cette réserve pudique ne disparaît jamais complètement et que, même les femmes qui font profession de nudité et encore plus les hommes, demandent à garder un cache-sexe; les music-halls nous ont familiarisés avec ce dernier rempart de la pudeur et il serait intéressant de savoir si ces étrangères de Saint-Tropez qui voulaient sans doute protester contre la réaction commençante du costume canadien (oh! ces affreux réactionnaires!) portaient ou non un cache-sexe. Si elles en portaient un, ce n'était plus du nudisme intégral et elles ne méritent pas encore la couronne de martyr de leur culte, tout au plus une demi-palme, mais la question subsidiaire alors se pose de savoir si le nu doit être absolu.

Une association qui voudrait l'acclimater en France, car il paraît qu'il fleurit déjà à l'étranger, non seulement en Allemagne où il présente peut-être un caractère équivoque, mais dans les pays scandinaves où, assure-t-on, des jeunes filles de bonne famille se baignent toutes nues dans des fiords isolés, aurait à résoudre divers petits problèmes délicats.

D'abord, et je crois que tout le monde sera de cet avis, le nudisme intégral est inadmissible pour le sexe laid. Aucun mâle adulte n'y consentirait. Dans le Midi méditerranéen où jadis sur des plages infréquentées les garçonnets se baignaient sans le moindre pagne, les hommes faits se nouaient toujours autour des hanches un grand mouchoir qui ne couvrait rien par derrière, mais qui couvrait tout par devant, et c'était très louable, car rien n'est vraiment plus ennuyeux ni plus répulsif

qu'une séance de conseil de révision (d'où sans doute le vers célèbre : « L'ennui naquit un jour de l'uniforme ôté ») où ne passent cependant que des mâles dans la fleur de la jeunesse. Ceci posé, les dames devraient-elles en faire autant? On pourrait dire que non; rien chez la femme ne trouble jamais la ligne, d'un côté et de l'autre, ce bandeau est inutile puisque le corps humain se suffit à lui-même et cache suffisamment ce qui doit être caché. Les finalistes qui constatent que la créature humaine n'a pas besoin, comme l'animal, d'une queue touffue pour couvrir tel détail nécessaire, devraient en conclure que le Créateur a délibérément voulu que nous puissions nous laisser voir nus de dos. Toutefois, il semble bien qu'il serait préférable, pour rendre un délicat hommage à la pudeur, que la baigneuse nouveau style gardât par devant un cache-sexe dont la couleur pourrait alors mettre dans le tableau plus de variété que la toison naturelle; et ainsi, pour les bains de soleil, pourrait-on avoir des cache-sexe d'or et d'argent ou au contraire de satin couleur chair qui semblerait du coup supprimer la dite toison; et au cache-sexe, il faudrait joindre, sauf pour les déesses impeccables, le réseau soutien-gorge qui ne cache rien au regard, mais qui, suivant le mot connu, soutient les faibles et ramène les égarés.

Avec ces réserves, on ne voit pas pourquoi le nudisme à peu près intégral ne serait pas admis sur certaines portions de plages limitées et clôturées. Certes, on aurait raison de verbaliser contre les gens qui apparaîtraient sans culotte ni chemise en des lieux publics, mais en des lieux réservés il n'y aurait plus rien à dire, et c'est pour cela qu'on ne dit rien contre les déesses de music-halls, endroits où chacun va sachant qu'il verra des spectacles d'apothéose. De même n'iraient sur ces plages à bains de soleil que ceux qui ne seraient pas disposés à frémir d'indignation, et en seraient écartés par convenance les trop jeunes adolescents. Mais, ces précautions prises, quel meilleur moyen y aurait-il pour un Syndicat d'initiative de lancer une plage encore déserte? Avec un simple avis disant que, à tel endroit, les bains de soleil se prennent librement après les bains de mer, les baigneurs et baigneuses et spectateurs et spectatrices accourraient de tous les coins du

monde; et les concours de beauté qui s'y organiseraient se feraient dans des conditions autrement impartiales et complètes que ceux d'Amérique dont on nous rebat les oreilles.

§

Le Guide conseiller des jeunes filles, non plus que **Le Guide conseiller des jeunes gens**, de M. Marcel Henry, ne traitent de ces conflits toujours un peu difficile à régler entre la beauté et la pudeur. Mais sur le point qui préoccupait Mme Vérine, cet auteur, qui peut-être est d'ailleurs une dame aussi, ne pense pas autrement qu'elle : « L'éducation de la jeune fille est devenue vétuste, et une instruction complémentaire s'impose. C'est pourquoi il s'écrie en termes lyriques dont je n'oserai vraiment souligner la profondeur :

O aimables jeunes filles, pareilles à un mignon bouton de rose... Fleurs délicates, combien sont nombreux les agiles papillons qui cherchent à butiner innocemment la douceur mielleuse de votre calice!... Mais que de méchantes guêpes (voudraient) se poser sur votre couronne virginale et l'envenimer de leur dard meurtrier... Le péril se dresse devant vous!... N'oubliez pas, aimables jeunes filles, que la fleur est entourée d'épines!... (Et vous, éducateurs), montrez-lui la médaille de l'existence humaine, au recto et au verso, mais avec modération... et toujours entre quatre-z-yeux et sans aucun témoin indiscret!

En vérité, un commentaire de ces sages conseils est-il bien nécessaire? Aucun lecteur n'a certainement l'esprit assez mal tourné pour les prendre de travers. Mais que d'autres points sur lesquels notre Guide conseiller, tous sourires à part, a pleinement raison! « La famille est la meilleure école première par l'influence de l'exemple. » C'est très juste. « La clef du bonheur, c'est l'art d'aimer et d'être aimée. » Mais parfaitement. « Le succès dans la vie dépend des manières gracieuses, civiles et cordiales. » Comme c'est vrai! Si tout le monde avait bon caractère, ce serait le paradis sur terre! — Et pour les garçons, dans l'autre livre consacré aux jeunes gens, que d'heureux conseils sur la volonté, l'énergie, la santé morale, le bonheur par le travail, etc., etc. — Et que d'amusantes ou imprévues citations, gentiment vieillottes ou drôle-

ment accoutrées!... Il n'y a qu'un chapitre qui me laisse cul par terre, celui où M. Marcel Henry (décidément ce doit être une dame) avoue, oh! avec toutes les précautions de rigueur, sa foi dans l'astrologie. Pour être heureux, il faut savoir tout simplement quel jour de la semaine on est né, l'aimant et l'aimée, et alors si vous êtes nés l'un dimanche ou mercredi et l'autre jeudi ou vendredi, c'est le Bonheur qui se dresse devant vous; mais si vous êtes nés l'un samedi, l'autre lundi, ou l'un mercredi, l'autre mardi, c'est la Discorde aux cheveux hérissés qui soufflera la tempête dans vos cœurs. Effroyable!

SAINT-ALBAN.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : Napoléon et Jacques Laffitte à la Malmaison, après Waterloo. — *La Revue hebdomadaire, La Grande Revue :* Georges de Porto-Riche et son œuvre. — *Le Bon Plaisir :* poèmes de MM. Robert Battefort et Maurice Deblay. — Mémento.

Les mémoires du banquier Jacques Laffitte trahissent assez le grand bourgeois vaniteux. Il les a rédigés sur le tard de sa vie, sa fortune mouvante définitivement assise et quand il était assez fameux pour refuser l'honneur de la pairie que lui offrait Louis-Philippe, son obligé de mainte façon, depuis qu'il avait contribué à l'asseoir sur le trône de Charles X. Le financier prête à Napoléon des propos qu'il n'a peut-être pas tenus, à la fin de ses cent jours. Mais il est vraisemblable que la physionomie soit exacte, de l'entrevue que lui assigna l'Empereur à la Malmaison et au moment de son départ définitif de France. Voici un fragment du texte de ces souvenirs, emprunté à la **Revue des Deux Mondes** du 15 septembre :

...Les deux battants de la porte de sa bibliothèque s'ouvrirent, et l'Empereur, calme et tranquille, sans la moindre altération sur sa belle figure, me dit :

— Monsieur Laffitte, comment ça va-t-il?

Et tout à coup, l'air toujours calme, il ajouta, sans la moindre émotion :

— Pouvez-vous me procurer un vaisseau pour me sauver en Amérique?

A ces mots, un froid mortel me traversa le corps. Je fus longtemps sans pouvoir lui répondre. Le vainqueur d'Iéna, d'Austerlitz,

de Marengo, celui chez qui tous les souverains faisaient naguère antichambre, le Maître du monde presque entier, voir ce colosse par terre chercher à se sauver sur un vaisseau et fuir en Amérique!...

— Oui, sire, je vous le procurerai, dût-il m'en coûter la vie!

Il s'approche de son secrétaire, en retire un gros paquet de billets de banque et me dit :

— Tenez, voici huit cent mille francs, je vous enverrai cette nuit, dans un fourgon, trois millions en or. M. de Lavallette et le prince Eugène vous feront remettre douze cent mille francs; je fais remettre de plus, dans votre calèche, mon médailler, c'est tout ce qui me reste. Vous me garderez ça.

Je m'approchai à mon tour de son bureau, je m'assis sur son fauteuil, je pris du papier et j'allais écrire, lorsque, me retenant le bras, il me dit :

— Qu'allez-vous faire?

— Vous donner une reconnaissance.

— Je n'en ai pas besoin.

— Je puis mourir, je dois garder le secret; cette somme n'étant pas écrite sur mes livres, il vous faut un titre.

— Et si je suis arrêté en route? Je puis vous compromettre.

— Quand je rends service, je ne calcule pas le danger.

— N'importe! Je dois le calculer pour vous, je n'en veux pas.

Une somme aussi considérable, confiée sans titre! Les débris de sa fortune, le pain de son exil! Je n'ai jamais reçu de témoignage de confiance aussi glorieux, ni qui m'ait autant touché. Il ajouta :

— Vous n'avez jamais été chaud partisan de mon système de Gouvernement; mais je vous connais, vous êtes un galant homme.

— L'indépendance nationale, d'abord, Sire; mais la liberté ensuite, le pays ne rétrograde pas.

— Bah! Bah! Votre Gouvernement représentatif, manie anglaise que tout cela; il faut, pour gouverner la France, des mains de fer et des gants de velours.

Dans ce moment, sa figure prit un caractère sévère, mais cela ne dura qu'un instant; il reprit sur-le-champ sa figure charmante, son air, le son de sa voix; pendant deux heures, il semblait avoir oublié sa position et l'univers; il passa en revue le présent, le passé, l'avenir, me parla de tout, sans aucun retour sur lui-même, comme en parlera l'histoire, impartialement, sans vanité comme sans fausse modestie. Et d'abord des Etats-Unis où il croyait aller; il s'informa de leur commerce, de leurs mœurs, de leur manière de

vivre, dont je ne lui donnai pas une idée bien merveilleuse. Il me répondit :

— Au total, c'est un pays assez ennuyeux à habiter. Adieu donc les charmantes conversations, les hommes aimables de Paris! Adieu les arts, adieu les sciences! Je n'aurai d'autre sympathie avec eux que la haine contre les Anglais.

— Vous n'y serez pas seul longtemps, Sire; mais pourrez-vous y arriver? Voilà ce qui d'inquiète.

— Comment?

— Le duc d'Otrante est déjà de connivence avec les Bourbons et la Sainte Alliance. Pourrez-vous sortir d'ici? N'êtes-vous pas surveillé?

— Fouché me trahit, je le sais; il a toujours mis le pied dans le soulier de tout le monde.

Je cherchai à détourner les idées que lui avait données mon observation; je lui parlai des précautions qu'il fallait prendre; je lui dis que je ne croyais pas à la durée des choses, que les fautes des Bourbons amèneraient son prochain retour.

— Ne vous y trompez pas, me dit-il, le drapeau tricolore sera toujours cher à la mémoire du peuple, mais les Bourbons se maintiendront plus longtemps que vous ne l'imaginez. Soyez prudent et discret dans vos paroles, méfiez-vous d'eux et de vos geôliers. L'Europe est absurde, les nations marchent et les gouvernements ne bougent pas. Ne songez à aucune tentative, mon fils lui-même ne pourrait rien pour vous; son nom seul fera vibrer pendant cinquante ans la Pologne et l'Italie; mais son grand-père lui permettra de vivre et voilà tout. Ce n'est pas le temps de s'occuper de systèmes et d'entreprises, la partie est trop fortement liée contre vous : attendez! Pauvre France!

L'idée vint à Laffitte — il avoue en avoir ri lui-même — que Napoléon réfugié en Amérique y pourrait bien devenir « empereur du Mexique ». A quoi, l'empereur aurait répondu :

— Je ne sais pas ce qui m'est réservé; je me porte bien, et j'ai encore quinze ans devant moi; je dors et je me réveille quand je veux, je puis me tenir quatre heures à cheval et travailler dix heures par jour; je ne suis pas d'ailleurs bien cher à nourrir, un peu de volaille le matin, à dîner une tranche d'aloyau, une demi-bouteille de vin : avec un louis, je vivrai fort bien partout. Nous verrons.

Laffitte note que ces propos étaient moins du monarque,

vainqueur de l'Europe, que du « sous-lieutenant d'artillerie tout prêt à recommencer sa vie ».

§

De Georges de Porto-Riche, M. Etienne Rey écrit que, longtemps discuté, souvent calomnié par des juges qui ne peuvent séparer la politique de l'opinion littéraire :

Rien qu'en durant, il a triomphé de tous ses détracteurs, et il aura pu assister à l'épanouissement d'une renommée qui avait su lui assigner, dans l'art dramatique de près d'un siècle, sa vraie place, la première.

La première, en vérité. D'autres ont pensé la lui disputer. Ils peuvent encore, quelques années durant, entretenir quelque tapage autour de leur nom. Celui de Porto-Riche a obtenu la gloire sans moyens équivoques. L'avenir le plus lointain la lui maintiendra. Il a vécu avec passion et dilettantisme pour préparer son œuvre dramatique. Il a écrit ses pièces en amoureux patient de son art. Il les a données au public quand il les estimait terminées. Elles dureront, parce qu'elles sont humaines en profondeur et que la lettre en est d'un artiste soucieux de la forme, qui connaissait les ressources de la langue et ne croyait pas aux bonheurs d'improvisation.

Il n'y a jamais eu, sauf chez Musset, une union aussi intime, aussi complète entre l'âme d'un auteur et de ses personnages. C'est là ce qui donne ce son grave et profond de sincérité que l'on entend vibrer dans *Amoureuse,* comme dans le *Vieil Homme,* — écrit M. E. Rey.

La vie de Georges de Porto-Riche aura ressemblé assez peu à celle des hommes de lettres d'aujourd'hui, et surtout des hommes de théâtre. Aucun souci de la carrière ou de l'argent; aucun effort pour parvenir; aucun goût de l'intrigue; aucun désir hâtif et médiocre de réputation et d'honneurs officiels; mais une existence libre, nonchalante et désintéressée, celle d'un artiste qui aime la vie pour elle-même, et chez qui la littérature et le succès ne sont pas toujours au premier plan. Une forme supérieure du dilettantisme, ce beau mot dont on a perdu le vrai sens.

Les écrivains d'avant-guerre, ses contemporains, ont tous été des bourgeois, des fonctionnaires; ceux d'aujourd'hui sont des commerçants, des industriels; ceux de demain seront peut-être des

contremaîtres ou des ouvriers. Georges de Porto-Riche, lui, aura été un des derniers *artistes*. Et toute sa vie aura été dominée par les caprices de son imagination, de son cœur, ou par les exigences de son esprit. Saluons une race qui s'éteint.

L'article de M. Etienne Rey — que publie **La Revue hebdomadaire** (20 septembre) — est un examen scrupuleux du « Théâtre d'amour ». Ces lignes, qui achèvent l'essai critique, signalent, dans un esprit de justice, l'influence considérable de Porto-Riche sur nombre d'auteurs qui pensèrent naïvement s'en cacher et ne lui rendirent que très tard l'hommage dû à sa maîtrise :

Si rares, si espacées qu'aient été les œuvres de Porto-Riche, il a exercé sur tout le théâtre contemporain une influence considérable. Presque tous les auteurs qui ne se rattachent pas à Henry Becque et au Théâtre-Libre relèvent de lui. Il a restauré la comédie psychologique et replacé, tout au moins jusqu'au lendemain de la guerre, tout le théâtre sous la tyrannie de l'amour. Combien de pièces *Amoureuse* n'a-t-elle pas inspirées! Et combien de fois ne l'a-t-on pas pillée! Que de disciples, avoués ou non, il a traînés à sa suite, depuis plus de trente ans!

Les nouvelles générations semblent se détourner davantage de lui. D'autres voies, depuis dix ans, les ont tentées. Mais même les jeunes qui ont choisi un art différent, n'ont cessé de le reconnaître pour un maître, alors qu'ils ont méprisé tant d'auteurs à succès, qui leur paraissaient morts. Porto-Riche a écrit un jour : « C'est la jeunesse intellectuelle qui imposa mon nom au public et aux écrivains. Et n'est-ce pas dans le cœur des jeunes hommes que se décide la destinée de nos œuvres? »

Jusque dans son extrême vieillesse, jusqu'à sa mort même, Georges de Porto-Riche aura aimé en lui et autour de lui cette jeunesse persistante, cette ardeur à vivre, cette flamme que si peu savent entretenir... On le voyait encore, parfois, au théâtre, les soirs de générale... Son visage resté aristocratique et d'une ligne fière sous ses cheveux blancs rebelles, ses yeux lumineux et fins, sa conversation toujours brillante et libre, sa parole, sa voix d'un charme extrême, tout exprimait encore en lui la vie et l'amour de la vie... Et ce visage restera aussi, dans l'avenir, celui de son théâtre, de son œuvre.

« Un Flaubert au tempérament délicat », ainsi apparaît Georges de Porto-Riche à M. Maxime Revon (**La Grande Re-**

vue, août). Il témoigne du beau désintéressement de l'auteur d'*Amoureuse*, au cours de sa longue carrière. Il constate :

Il faut dire sans hésiter que cette place est celle d'un maître, c'est-à-dire d'un homme que des disciples suivent pieusement, ou sournoisement, ou encore inconsciemment; M. de Porto-Riche eut même cette fortune d'échelonner ses exemples de telle sorte que plusieurs générations sont issues de lui, fort différentes les unes des autres pour ce que chacune paraît avoir suivi l'indication particulière que donna celle-là ou celle-ci de ses œuvres. Les longs intervalles qui ont séparé l'apparition des quatre grandes pièces de M. de Porto-Riche (1891-1897-1911-1917) ont permis en effet que chaque fois, de nouveaux venus reçussent une impulsion pour les œuvres que leur jeunesse allait entreprendre.

Après *Amoureuse*, Sarcey, d'ailleurs réticent, mais séduit en dépit qu'il en eût, écrivait : « Nous en avons pour vingt ans. » Le critique prenait là une mesure fort juste.

§

Le bon Plaisir (août) publie, sous la rubrique « Jeune Littérature », des poèmes d'Asie de M. Robert Battefort, d'une couleur, d'un timbre assez originaux :

PAGODES

Le vin d'hiver ennoblit la lourdeur
Des corps étendus devant les monts clairs...
Le regret flottant des grues envolées
Tire un chant dolent des tours tressaillantes...

Le sable chaud de souvenirs magiques
A quitté la flèche loin dans le vent d'Est
Et hurle de passion au long des murailles.
...Le sable chaud recouvre les armures.

Les barques vont, d'humeur dansante
Riant sur le malheur dans le soir humide
Fuyant les monts clairs et l'espoir qui pleure
Vers l'infini des joies nocturnes.

AMOUR QUAND IL PLEUT

O mon doux cœur, n'écoute pas
Le chant des minstrels dans la rue.

Les paroles sont incongrues
C'est un chant de fin de repas.

Un de ces repas à l'anglaise
Fleurant le tabac d'outre-mer
Où le vieux baby, duc et Pair
Dans l'habit noir se meut à l'aise.

L'eau de Glauber, santé du corps,
Emplit un instant notre chambre
D'un parfum plus humain que l'ambre...

Que voudrais-tu me dire encor?
Que tu possèdes tous les vices?
Bien. Cela peut rendre service.

Dans la même revue, M. Maurice Deblay nous offre, sous ce titre : « Fruitier tunisien », une nature morte digne d'un Vollon par la justesse de ses harmonieuses valeurs :

Sous le vieux velum de toile
qui tamise le soleil,
la tomate au teint vermeil
a sur sa joue une étoile.

Près des piments de corail,
les melons jaspés de chrome
développent leur arome
jusqu'aux blonds chapelets d'ail.

Les citrons d'or et de soies
font une natte où s'asseoient
les fel-fel au sombre habit

et les grenades qui s'ouvrent,
dans leur rire d'or, découvrent
toutes leurs dents de rubis !

Mémento. — *La Grande Revue* (août) termine la publication de « Glèbe 1930 » — ces notes de M. Emile Guillaumin sur la terre et les cultivateurs, dont l'ensemble compose un livre très remarquable qu'à défaut d'un éditeur éclairé l'Etat devrait imprimer pour en faire un livre à l'usage des écoles rurales.

Commerce (été) rassemble une gerbe de « Moralités » où se joue la claire intelligence de M. Paul Valéry. Ce sont là des observations spirituelles d'une richesse éblouissante. On lit entre autres :

La richesse est une huile qui adoucit les machines de la vie.

. . . .

Le plus farouche orgueil nait surtout à l'occasion d'une impuissance.

. . . .

Dieu créa l'homme, et ne le trouvant pas assez seul, il lui donna une compagne pour lui faire mieux sentir sa solitude.

La Revue Universelle (15 septembre) : « Pour le Centenaire de Mistral », par M. Charles Maurras. — Fin du brillant essai de M. de Saint-Aulaire sur « Le Romantisme de la Diplomatie ».

Æsculape (septembre) : « Le compagnon de saint Antoine. Symbolisme du cochon », par M. le docteur Henry Chaumartin.

Le Crapouillot (septembre) : « Mon amant se marie », nouvelle suédoise de Thora Dardel. — « Sic », la suite des « documents humains de la grande guerre », si heureusement collectionnés par M. Robert Francheville.

La Revue Mondiale (15 septembre) : « Villiers de l'Isle-Adam et ses ancêtres », par M. Alexandre Zévaès.

La Nouvelle Revue (15 septembre) : M. F. Mistral, neveu : « L'origine de la famille de Mistral ».

La Revue de Paris (15 septembre) : De M. Winston Churchill : « Le Tout ou Rien de Ludendorff ». — « Bayreuth en 1930 », par M. Constantin Photiadès.

Etudes (15 septembre) : « Notre ami Alain-Fournier », par M. Paul Archambault.

Mercure de Flandre (août-septembre) : « Interview à 3 voix », par MM. V. Bresle, H.-L. Dubly et E.-G. Pagnerre. — Poèmes de Mme Lucie Delarue-Mardrus, Paule Reuss et MM. d'Alacis, C. Poiteau, J. Béchot, etc.

La Revue des Vivants (septembre) : numéro consacré aux « Grands jours de la France marocaine », avec articles de MM. Joseph Caillaux, Jules Cambon, le maréchal Lyautey, le général H. Simon, Lucien Saint, J. et J. Tharaud, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Le visage sans bouche dans l'ancienne Babylonie. — Rapport de l'ingénieur Edouard Harlé sur les peintures d'Altamira.

Le visage sans bouche dans l'ancienne Babylonie. — Un de nos meilleurs archéologues, M. Léon Legrain, attaché au Musée de l'Université de Philadelphie, et qui en cette qualité dirigea des fouilles à Ur et à Nippur, vient de publier le *Catalogue des Terres-cuites* conservées dans la section baby-

lonienne de son musée (1). Ce catalogue comprend non seulement les originaux rapportés par les missions américaines, mais aussi les moulages des terres-cuites des mêmes régions conservées au musée de Constantinople. Quoiqu'il reste bien d'autres figurines de même type encore inédites dans d'autres



collections publiques et privées, la richesse des collections de Philadelphie permet de se faire dès à présent une idée de cet art « populaire ».

(1) Léon Legrain, *Terra-Cottas from Nippur*, University of Pennsylvania Museum, Babylonian Section, volume XVI, Philadelphia, 1930, 4°, 52 pages et 77 planches.

Ce qui nous intéresse dans cette *Chronique*, ce sont les figurines les plus archaïques, dont quelques-unes ont été découvertes dans les couches les plus profondes. La chance veut que cette série soit bien représentée dans le catalogue de Léon Legrain; aussi ai-je cru bon, pour contribuer à l'étude du prétendu « masque néolithique », de dessiner schématiquement, d'après ses photographies, celles d'entre ces figurines qui ont leur tête; d'autres, aussi nombreuses, l'ont perdue; mais comme il s'agit d'un type fixé et pour ainsi dire géométrique, on peut supposer qu'elles aussi avaient des yeux en boule et un nez proéminent, mais pas de bouche (fig.).

Toutes ces statuettes, modelées assez grossièrement, et dont les yeux et les seins ont été obtenus par l'application de petites boulettes ou pastilles, sont en outre décorées par incision de manière à évoquer certaines pièces du costume. Le sexe est nettement marqué par la forme de la poitrine et les seins globulaires, par les hanches et la courbe gracieuse des cuisses, puis par le triangle dit de Vénus. Léon Legrain accepte l'interprétation proposée par ses devanciers et dans son introduction, ainsi que dans la description détaillée des statuettes, dit qu'elles représentent sinon Ishtar exactement, du moins une déesse de l'amour. J'aurais pas mal de choses à dire contre cette interprétation, mais n'insisterai pas, car cela ne servirait à rien pour Glozel. Du moins j'admire que toutes les fois qu'on trouve dans des tombes des figurines humaines ou animales, on suppose des représentations divines, alors que même encore de nos jours il arrive qu'on ensevelisse les petites filles avec leur poupée, les petits garçons avec leur jouet préféré, les marins avec leur pipe. Chez beaucoup de peuples primitifs et classiques, on tuait des femmes esclaves, dans l'Inde l'épouse, etc. pour que le mort puisse faire l'amour de l'autre côté de ce monde; ce sacrifice a pu être remplacé peu à peu par son simulacre et je regarde plutôt ces statuettes en terre cuite, puisqu'elles ne portent pas d'inscriptions dédicatoires, comme les « femmes » du mort.

En examinant de près la série publiée par Léon Legrain, et

en tenant compte : 1° du décor situé sur le cou et au haut de la poitrine; 2° à la ceinture; 3° sur certaines coiffures, on se demande si ces grands triangles qui vont d'une hanche à l'autre ne sont pas simplement un vêtement en fourrure ou même un tricot de laine, ou un cache-sexe, dont on retrouve des équivalents exacts chez divers peuples dits « sauvages » modernes. Beaucoup d'archéologues regardent comme des *cteis* tous les triangles ayant la pointe en bas, alors que les ethnographes rencontrent sans cesse ce même décor avec des significations tout à fait différentes. J'ai discuté ce prétendu symbole pour le Mexique, les Pueblos, la Kabylie, le Japon et n'y insiste pas.

En tout cas, identifier ce triangle rempli de lignes verticales au mont de Vénus poilu est supposer que les auteurs de ces statuettes tenaient à être exacts. Mais s'ils étaient exacts, nous devons supposer aussi qu'ils n'avaient eux-mêmes pas de bouche, puisqu'ils n'en ont pas mis à leurs figurines. Faire la bouche eût été techniquement facile; les autres décors sont faits avec un bout de bois, un silex, un couteau ou même avec l'ongle. Un souci réel d'exactitude se manifeste dans la forme des coiffures et des masses de cheveux tombant de part et d'autre du visage; puis, dans ce qui paraît être un collier ou le haut brodé d'une chemise; enfin dans le geste, souvent charmant, des bras repliés qui soutiennent les seins.

Aussi l'absence de bouche n'en est-elle que plus frappante. Le docteur Morlet et M. Loth ont signalé l'idée celtique que les morts ne parlent pas; on symbolise ainsi leur silence. Encore faudrait-il prouver que cette idée des morts nécessairement muets, pourtant aptes à l'amour, existait dans la Babylonie primitive.

Le facies sans bouche de Nippur ne ressemble d'ailleurs nullement à celui de Glozel, que je persiste, et bien plus encore maintenant qu'autrefois, à ne pas regarder comme humain, mais comme animal (cornes et face de bélier, à rapprocher d'Ammon-Bélier égyptien). Quoique frustes, ces statuettes primitives témoignent d'un art naturaliste parfait.

Reste la question de date. Je suis obligé de renvoyer ici à l'Introduction de Léon Legrain. Il dit que ce type se rencontre pendant plusieurs siècles dans divers stades de civilisation de la Mésopotamie et que « de nombreuses figurines trouvées à Nippur ont conservé le style archaïque sumérien ». Mais il est connu que partout dans le monde, le modelage de statuettes en argile, servant de jouets ou non, reste toujours archaïque et j'ai dans ma collection des figurines en poterie de Suisse, de Savoie et de Chine dont le modelage est aussi « primitif » que celui des statuettes qu'on trouve dans les sépultures babyloniennes les plus anciennes. Donc, ce caractère technique n'a aucune valeur chronologique absolue.

L'important serait ici de connaître la position stratigraphique de chaque objet; mais Léon Legrain dit précisément qu'il regrette de ne pouvoir l'indiquer que dans quelques cas plutôt rares. Supposons donc, en admettant la chronologie minima, que ces statuettes sans bouche se situent entre quatre mille (âge de la poterie peinte) et deux mille (premières dynasties babyloniennes) avant J.-C., mais en admettant que le type a persisté jusqu'à l'influence persane (vers 500 avant Jésus-Christ), période où les statuettes, dont quelques-unes sont reproduites par Léon Legrain, ont le visage modelé selon nos conceptions classiques et modernes.

Quelques-unes de ces têtes sans bouche sont aussi démunies de menton. En étudiant de près les photographies du *Catalogue* on se rend compte aisément de la facture : à l'extrémité du petit boudin destiné à faire le cou on a fait un renflement qui a donné la tête, puis on a pincé légèrement, avec le pouce et l'index, ce qui d'un coup a fait l'arête du nez (1) et les orbites; parfois elles sont restées vides, mais le plus souvent deux petites boulettes ont donné des yeux disproportionnés, légèrement globulaires. Il eût été facile avec l'ongle de remonter un peu l'argile en dessous, pour faire l'arête du menton, et d'inciser la bouche. Le plus souvent on ne l'a pas fait. Pourquoi? Le docteur Morlet et M. Loth supposeront-ils

(1) J'ai marqué fortement sur les dessins le bas de cette arête, et marqué en noir les orbites vides. Les seins sont aussi obtenus avec des pastilles.

que l'absence de mâchoire prouve que, là comme à Glozel, où le menton manque aussi, on voulait indiquer que dans l'Au-delà les morts ne mangeaient pas? Sur deux ou trois statuettes, le menton est bien marqué et les maxillaires sont proéminents (dernière figure).

La ressemblance avec les « masques néolithiques » de Glozel n'est que générale : ni les « cornes » ou « sourcils », ni les yeux, ni le nez ne sont faits de la même manière. Le seul élément commun est l'absence de bouche et de mâchoire. Mais l'importance de ce détail caractéristique est telle qu'il faut le signaler toutes les fois qu'on le rencontre.

A. VAN GENNEP.

§

Rapport de l'ingénieur Edouard Harlé sur les peintures d'Altamira. — Au moment où les experts policiers viennent de remettre leurs conclusions concernant les objets de Glozel, il nous paraît instructif de reproduire le rapport dressé par l'ingénieur-préhistorien Edouard Harlé, après la visite qu'il fit à la grotte d'Altamira.

Ce rapport scientifique a paru dans les « *Matériaux* pour l'Histoire primitive et naturelle de l'Homme », en 1881, sous le patronage de M. Emile Cartailhac, qui avait précisément envoyé M. Harlé à Altamira pour établir le degré d'ancienneté des peintures de la grotte.

Nous reproduisons ici, *in extenso*, la partie qui a trait aux peintures sur parois, qui constituaient le *fait nouveau en préhistoire*. En effet, à ce moment-là les préhistoriens s'écriaient : « S'il avait existé des peintures préhistoriques, nous en aurions déjà trouvé! » De même plus tard à propos de Glozel : « L'écriture préhistorique?... Il y a longtemps que nous l'aurions découverte! »

Cet argument, qui paraît très fort à certains, n'en est pas moins enfantin. Il faut nécessairement qu'il y ait une découverte *princeps*. Avant Boucher de Perthes, on ignorait l'existence de l'homme quaternaire dont les squelettes n'étaient cependant pas rares. Avant Altamira (1875) on n'avait jamais remarqué les peintures préhistoriques qui abondaient dans

nos grottes! De même avant Glozel, l'écriture préhistorique était encore inconnue...

Ce sera le sort de chaque découverte *tête de série* de trouver même parti-pris, comme on peut s'en rendre compte à la lecture du rapport ci-dessous :

LES DESSINS

Les dessins sont tracés à l'ocre rouge et au charbon ou gravés dans la roche. Ils se trouvent sur le plafond peu élevé K B et sur les parois latérales de la partie A D.

D'après M. de Mortillet, on n'a retrouvé jusqu'ici dans aucune grotte les traces de la fumée des feux que ses habitants de l'âge du renne y ont allumés. Et cependant la longue action de cette fumée, chargée de matière animale par le contact direct des viandes avec la flamme, était bien de nature à laisser des traces durables. La grotte d'Altamira ne fait pas exception : le plafond situé au-dessus des débris H M n'est pas noirci. Pourquoi les dessins auraient-ils subsisté alors que toute trace de la fumée des foyers a disparu?

Aucun dessin n'a pu être tracé ni examiné sans le secours d'une lumière artificielle. Seuls les dessins K B reçoivent un peu de la lumière du jour; mais elle est très faible et rase le plafond, elle est tout à fait insuffisante. Il semble qu'il a toujours dû en être ainsi, parce que l'entrée paraît n'avoir jamais été plus grande et qu'il n'existe, au moins dans la partie A B, aucune fente ayant pu donner autrefois accès à la lumière du jour. Cependant on ne voit nulle part de surfaces noires comme en aurait occasionné l'action prolongée d'un éclairage fumeux. Si des taches de ce genre avaient été produites par l'éclairage des auteurs ou admirateurs des dessins à l'ocre et au charbon, elles auraient subsisté comme ces dessins mêmes. On doit conclure pour tous ces dessins, et surtout pour ceux dont l'exécution a exigé le plus de temps, qu'ils datent d'une époque où l'éclairage était très perfectionné.

Dessins du plafond K B. — Les dessins du plafond K B peuvent se diviser en deux catégories. A droite, en entrant, ce sont de vastes teintes plates rouges traversées de raies noires; par endroits ces teintes et ces raies sont couvertes d'incrustations. A gauche, ce sont des animaux très artistement peints sur toute leur surface en rouge et en noir et dont l'air de fraîcheur contraste souvent avec l'aspect plus dégradé des teintes dont je viens de parler. Ces peintures, au nombre de plus de vingt, représentent des bœufs tous munis d'une bosse, un cheval (?) et une biche. La tête de la biche

est l'œuvre d'un maître. La biche a 2 m. 20 du museau à la croupe. Les autres animaux sont moins grands; ils ont environ 1 m. 25 de longueur.

Presque partout la peinture peut s'enlever facilement avec le doigt.

Beaucoup de teintes sont fondues. L'artiste a plusieurs fois effacé après coup sa peinture suivant un trait pour produire un effet de clair. Ce sont là des procédés bien savants!

A l'emplacement de quelques animaux, la roche est criblée de fentes étroites, profondes, hérissées d'aspérités. Malgré cela, la peinture rouge pénètre aussi loin qu'il est possible d'apercevoir. On s'est donc servi d'un pinceau, car si l'ocre avait été pressée pâteuse contre la fente, elle l'aurait bien remplie, mais y serait restée, maintenue par les aspérités, ce qui n'a lieu nulle part.

Dans un recoin un trait rouge épais qui semble dû à ce que l'artiste a voulu débarrasser son pinceau d'un excès de peinture, a l'air bien récent. S'il avait été mouillé à plusieurs reprises, les aspérités de la peinture seraient moins nettes.

La peinture de quelques animaux recouvre franchement plusieurs petites stalactites. Cependant, l'inverse a lieu pour une partie du cheval douteux, le seul animal qui soit grossièrement peint et dont les contours soient généralement mal définis.

Les bœufs, étant munis d'une bosse, devraient avoir tous les caractères de l'aurochs. Ils présentent au contraire de nombreuses et importantes différences, non seulement avec l'aurochs, mais aussi entre eux.

La tête de plusieurs ne ressemble à celle d'aucun animal : l'auteur des peintures qui a su représenter si artistement la biche, n'a donc jamais vu d'aurochs.

Le sol au-dessous des peintures a été bouleversé par les fouilles. Aussi son examen ne m'a-t-il fourni aucun argument.

L'ocre rouge est commune dans ce pays. On l'emploie à badigeonner les maisons.

Dessins de la partie A D. — Les dessins de la partie A D de la grotte sont dispersés sur toute sa longueur. Il y a des quadrillages tracés tout en rouge, comme celui fig. 5 qui a 2 m. 50 de longueur et recouvre un surplomb de la roche dans l'étroit couloir R. D'autres quadrillages sont tracés tout en noir comme ceux des fig. 3 et 4 qui ornent la partie latérale en F. Les quadrillages fig. 3 et 5 sont partiellement recouverts d'incrustations. Les quadrillages fig. 4 sont ceux que M. de Sautuola a vus dès sa première visite. Dans toute la partie A C sont dispersés des animaux, tracés en noir sur

des parois généralement dépourvues d'incrustations; cependant, l'un d'eux, situé en T, recouvre franchement une stalactite et un autre, au contraire, situé à côté et représenté fig. 6, est presque complètement enseveli sous des incrustations. Des morceaux de la matière qui a servi à faire ce dernier dessin sont encore adhérents au trait, on dirait du fusain. Enfin, entre R et le fond de la grotte, on voit plusieurs animaux gravés sur des parties tendres de la roche, et parmi eux un bœuf à bosse qui diffère de l'aurochs, notamment par la saillie de ses cornes.

Age des dessins. — Je crois avoir démontré que les belles peintures du plafond K B sont fort récentes. Il semble probable qu'elles ont été faites dans l'intervalle des deux premières visites de M. de Sautuola, de 1875 à 1879. Plusieurs dessins de la partie A D sont aussi récents. Mais de quelle époque datent les teintes rouges à raies noires du plafond K B (y compris peut-être une partie du cheval douteux) et les dessins, fig. 3 à 6 qui sont recouverts d'incrustations ou qui ont été vus par M. de Sautuola dès sa première visite? Les incrustations sont beaucoup trop minces pour permettre de conclure à une grande antiquité; leur production dans la partie K B, et peut-être même plus loin, a dû être favorisée dans ces dernières années par des fissures accompagnant à grande distance les mouvements du plafond I H. La paroi très rugueuse sur laquelle sont tracés les quadrillages est en roche vive; cette paroi s'est donc dégradée par effritement, et comme les quadrillages sont intacts, c'est une preuve qu'ils ne remontent pas à une très grande antiquité. Il est donc probable que les teintes du plafond K B et plusieurs dessins, entre autres ceux des fig. 3 et 6, datent de quelque temps, mais non pas, bien s'en faut, de l'époque des débris. La dalle I H recouvre peut-être des éléments qui permettraient d'élucider cette question.

On se souvient peut-être que les experts policiers voulaient démontrer que les tablettes de Glozel ne remontaient pas à plus de cinq ans... juste le temps nécessaire pour accuser M. Emile Fradin dont les premières découvertes dataient de 1924. De même Edouard Harlé croyait « avoir démontré que les belles peintures du plafond étaient fort récentes ». Il ajoutait :

Il semble probable qu'elles ont été faites dans l'intervalle des deux premières visites de M. de Sautuola, de 1875 à 1879.

Mais il est certain que jamais le nom d'Edouard Harlé n'eût

passé à la postérité, sans son rapport condamnant ce qu'on a appelé depuis « la Chapelle Sixtine de la préhistoire »!

Les noms de Bayle, Amy, etc. etc., auront vraisemblablement la même consécration auprès de la postérité. Mais n'est-ce pas, comme l'a spirituellement écrit M. Salomon Reinach à propos de la Commission Internationale, « la seule immortalité qui soit à leur portée : celle du ridicule »?

DOCTEUR A. MORLET.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

A propos d'un article de M. Georges Rency sur *La Grande Pitié de nos lettres françaises*. (*Le Soir* du 12 septembre 1930.) — Mémento.

Ce maussade automne, qui ne fait d'ailleurs qu'accentuer les déceptions d'un détestable été, achève dans la pluie et la boue les fêtes du Centenaire belge. Seuls, quelques drapeaux effilochés, des trophées ruinés, des estrades désertes et les banquets des derniers congrès s'obstinent à prolonger, parmi les inclémences de l'arrière-saison, le souvenir des jours anniversaires que, d'un bout à l'autre du pays, Flamands et Wallons, momentanément réconciliés, célébrèrent avec une touchante unanimité. L'heure des cortèges est révolue, les Expositions de Liége et d'Anvers ferment leurs portes et le Parlement rentre de vacances. Libérée de ses caravanes d'étrangers, Bruxelles reprend sa charmante allure provinciale que cherche vainement à contrarier l'extravagance de ses récents quartiers. Les antiques cabarets retrouvent leurs familiers, et le Vaudeville sa clientèle. A la Monnaie, *Faust, Mignon* et *Manon*, un instant délaissés pour la vénérable *Muette* qui sonna l'heure de la Révolution, ont reconquis les suffrages des vieux abonnés et Monsieur Beulemans, saturé de champagne, d'inaugurations et de discours, retrouve non sans envie, figé dans son attitude familière, l'impassible Manneken-Pis sur qui s'appesantirent tant de siècles et dont le jet victorieux brave les injures du temps. Contraints à une retraite momentanée par la résurrection des vieux maîtres qui triomphèrent tant à *La Centenale* de Bruxelles qu'à *L'Art Flamand* d'Anvers, peintres et sculpteurs ont repris l'assaut des cimaises, et les poètes, réduits durant de longs mois à des parlotes de café, remon-

tent enfin en croupe d'un Pégase quelque peu fourbu par les fabricants de cantates, mais tout prêt à reprendre élan. Déjà les plus jeunes d'entre eux ne viennent-ils pas, à l'instar de leurs confrères de Paris, de se ranger sous l'égide d'un Prince dont, à défaut d'œuvres marquantes, les jolis traits, reproduits par les journaux, répondent de l'intelligence et de l'entregent?

Cette obédience galvanisera-t-elle leur inspiration et, guidés par le souverain qu'ils se sont choisi, nos juvéniles porte-lyre nous réserveront-ils la surprise d'un chef-d'œuvre? Car il faut bien avouer que, depuis la mort d'Odilon-Jean Périer et la retraite obstinée de René Verboom, nous sommes sevrés de lyrisme et qu'en dépit de leur bonne volonté, à deux ou trois exceptions près, les jeunes poètes belges dédaignent les hautes cimes d'où nous descendirent les miraculeuses effusions d'un Van Lerberghe, d'un Verhaeren, d'un Maeterlinck et d'un Elskamp.

Aussi quelque indulgent que l'on se montre à leur égard, n'est-il point possible de proposer à la curiosité de l'étranger l'un ou l'autre de nos récents aèdes et, n'en déplaise à M. Georges Rency qui, avec sa vaillance habituelle, vient dans *Le Soir* du 12 septembre dernier de rompre une nouvelle lance en faveur de notre expansion littéraire, il semble plus sage, pour l'instant, de renvoyer à leur laboratoire trop tôt quitté les jeunes gens enivrés par leurs premières expériences et qui, sous peine d'excommunication majeure, nous condamnent à l'approbation de leurs stériles essais.

S'inspirant d'un titre célèbre de Maurice Barrès, M. Georges Rency déplore dans son article **La grande Pitié de nos Lettres françaises** et, tout à l'ardeur de son apostolat, il accuse sans ambages le gouvernement de les avoir trahies. Selon M. Georges Rency, l'occasion était belle pourtant de proclamer leur splendeur à la face du monde. Tous les Arts n'avaient-ils pas été mobilisés en l'honneur du centenaire de notre indépendance? Peintres, sculpteurs et musiciens, tant anciens que modernes, participèrent unanimement à la fête. Anvers pour les Flamands, Liége, Mons et Namur pour les Wallons, s'étaient mués en Panthéons de nos gloires picturales et du moindre village à la plus grande des villes, toutes les salles

de concerts et tous les kiosques à musique avaient fait retentir, par l'entremise de fanfares bénévoles, la renommé d'un Grétry, d'un César Franck, d'un Lekeu, d'un Gevaert, d'un Tinel, d'un Gilson et de cent autres de nos musiciens. Pour quelles occultes raisons nos écrivains avaient-ils été tenus dans l'ombre? En 1910, l'Exposition de Bruxelles ne leur avait-elle pas réservé un pittoresque salon où portraits, bustes, manuscrits, médailles, éditions et menus souvenirs rappelaient aux curieux leur harmonieuse existence? Sans doute, grâce à ce précédent, M. Georges Rency avait-il beau jeu de reprocher aux pouvoirs publics leur indifférence actuelle et, bien que l'opportunité d'un *Salon des Lettres* demeurât discutable après le demi-succès de 1910, on ne pouvait qu'approuver M. Georges Rency de sa généreuse et légitime campagne. Malheureusement, emporté par son zèle, M. Georges Rency, qui considère l'appui officiel comme une des conditions indispensables à l'expansion de nos lettres, accentue son blâme au gouvernement en déplorant à la fois la parcimonie de ses subsides et son dédain de toute propagande étrangère. Comparant, avec une hardiesse singulière, les lettres à l'industrie qui, on l'a bien vu aux Expositions de Liége et d'Anvers, jouit de toutes les faveurs de nos dirigeants, M. Georges Rency propose donc dans son article du *Soir,* la création d'un « organisme d'édition fortement subsidié et possédant des dépôts à Paris et dans les grandes villes de l'étranger » où « diplomates et agents consulaires seraient fermement invités à aider à la propagande de nos livres ».

Pour émaner d'un bon naturel, une telle proposition n'en recèle pas moins de sérieux dangers. Ne serait-ce point, en effet, favoriser, aux dépens des bons ouvrages, l'exportation des pires médiocrités et encombrer le marché étranger de non-valeurs bien pistonnées, auxquelles, tant bien intentionnés qu'ils soient, nos courtiers-diplomates serviraient tantôt de complices bienveillants, tantôt de truchements ingénus?

Car, à l'instar d'un grand nombre de leurs confrères français, la plupart de nos jeunes écrivains, bons ou mauvais, renoncent délibérément aux foudres éditoriales pour adopter le principe, discutable certes, mais certain, du compte d'auteur.

A moins d'autoriser ce mode de publication qui unit le meilleur au pire et qu'en toute logique M. Georges Rency ne peut guère approuver, il y a tout lieu de croire que, malgré la propagande officielle, « l'organisme d'édition » prôné par l'article du *Soir* piétinerait sur place ou marcherait rapidement à la faillite.

N'oublions pas que la Belgique est un petit pays dont, malgré sa valeur, l'effort littéraire est relativement peu considérable. A côté de quelques grands noms de réputation universelle, elle compte d'honnêtes talents sans personnalité bien définie, auxquels l'exportation serait plutôt préjudiciable, quelques jeunes pleins de promesses, mais dont la renommée reste en discussion, et l'inévitable séquelle de ratés que l'on rencontre dans la littérature de tous les pays. Ces derniers, qui ne sont ni les moins remuants, ni les moins ambitieux, n'ont fort heureusement qu'une destinée éphémère, suffisante cependant pour s'imposer aux snobs, mais toute prête, après quelques vagissements, à rentrer dans l'ombre. Pour ce qui est des autres, ils sont ou bien directement absorbés par Paris, ou bien accueillis, avec l'empressement qu'on leur doit, à *La Renaissance du Livre.*

Soucieuse de reconstituer notre patrimoine littéraire, cette grande firme a, depuis la guerre, généreusement réédité les œuvres anciennes et publié, non moins généreusement, les œuvres nouvelles de nos meilleurs écrivains.

En elle, nous possédons donc depuis fort longtemps l'organisme réclamé par M. George Rency, puisque, prenant à sa charge l'édition des bons ouvrages qui lui sont soumis, elle assure en outre leur diffusion à Paris où elle possède une filiale.

Peut-être, et ceci illustrera le danger signalé plus haut, pourrait-on lui reprocher parfois la médiocrité de certains de ses comptes d'auteur qui, malgré un contrôle averti, trahissent des faiblesses assez déconcertantes pour mettre en péril notre confiance et sa réputation. Fort heureusement, elle corrige ces défaillances, imputables sans aucun doute à des nécessités budgétaires, par le choix de ses rééditions et, grâce à son éclectisme, tout ce qui en Belgique porte un nom digne

de mémoire peut prétendre, s'il ne se l'est déjà assuré, au suffrage de Paris. Ce suffrage, du reste, tous nos vrais talents se le sont acquis. Pour ne citer que les principaux, Verhaeren, Maeterlinck, Van Lerberghe, Elskamp, Demolder, Eekhoud, Lemonnier, Mockel, Dumont-Wilden, Krains, Nell Doff, Baillon, Odilon-Jean Périer, Crommelynck, t'Serstevens, Jean Tousseul, Hellens, Mélot du Dy, de Bosschère n'ont-ils pas conquis d'emblée l'oreille des lettrés français, et, qui plus est, n'est-ce pas à cette conquête seule qu'ils doivent ou devront demain leur consécration bruxelloise?

Car Bruxelles, par ailleurs si éprise de toutes les audaces d'avant-garde, n'a que des goûts littéraires peu affirmés. Paris lui sert de pierre de touche et étaye ses jugements. Aussi ses libraires auxquels, par méfiance, on ne commande guère de livres belges tenus, souvent avec raison, pour denrée suspecte, s'approvisionnent-ils quasi exclusivement d'ouvrages français, fort recherchés, surtout depuis la guerre, par un public de plus en plus nombreux.

Et chose curieuse, dont il y aurait lieu de s'étonner si elle ne confirmait irréfutablement les périlleuses doctrines de M. Georges Rency, ce sont souvent les moins bons ouvrages français qui rencontrent le plus de crédit. Encensés par une déconcertante publicité, ils s'imposent automatiquement au lecteur peu averti qui, soucieux « d'être à la page » et tout à la joie de découvrir un chef-d'œuvre, ne s'aperçoit que trop tard de la duperie dont il est victime.

La publicité littéraire n'existant point jusqu'ici pour nos ouvrages, on comprend que nous soyons d'autant plus aisément leurrés par celle que nous impose l'étranger, si bien que les auteurs français à gros tirage retrouvent chez nous, grâce au tintamarre qui les précède, le succès de réclame qui les a accueillis à Paris.

M. Georges Rency, qui réprouve avec raison ces procédés commerciaux tout en croyant cependant aux avantages d'une publicité organisée, propose, comme on l'a vu tout à l'heure, en lieu et place des réclames journalistiques, la propagande personnelle de nos ambassadeurs. Ce seraient, si on le comprend bien, nos diplomates qui se chargeraient de

chanter le los de nos ouvrages et de leur assurer la célébrité dont ils manquent jusqu'ici.

On saisit, avouons-le, d'autant plus mal l'opportunité d'une telle proposition, que la plupart de nos ambassadeurs n'entretiennent avec la littérature belge que des rapports de stricte courtoisie.

Qu'adviendrait-il d'ailleurs, s'il en était autrement?

Lorsque M. Paul Claudel, ambassadeur de France et grand écrivain, s'avisa de confier ses préférences littéraires au peuple des Etats-Unis, M. Georges Rency, qui ne partageait pas ces préférences, fut le premier à tancer le trop sincère diplomate. Il y a donc tout lieu de supposer que si un de nos représentants, dont aucun ne peut se targuer du double prestige de M. Claudel, se hasardait à vanter un livre belge qui n'aurait pas obtenu l'adhésion de M. Georges Rency, la propagande diplomatique recevrait de son inspirateur même le coup de grâce que lui souhaitent tous les vrais amis de nos lettres. Laissons donc là cette partie du programme de M. Georges Rency et envisageons plutôt la situation de nos écrivains devant la littérature en général.

Ainsi que le faisait remarquer récemment M. Richard Dupierreux, une littérature est d'abord une langue et, du fait qu'ils écrivent en français, les auteurs belges deviennent tributaires de Paris et de la France, qui leur réserveront comme à leurs propres écrivains le sort dont ils sont dignes. On n'a point d'exemple d'un écrivain de la province française qui, tôt ou tard, s'il fait montre de talent, ne se soit imposé à Paris. Qu'il sorte de Bruxelles, d'Anvers, de Liége ou de Gand, tout bon poète ou tout bon romancier est donc assuré d'y trouver l'accueil que l'on accorde à tout bon poète ou à tout bon romancier venu de Lyon, de Bordeaux, de Lille ou de Marseille. Que si l'on s'avise d'y vouloir imposer avec tout le fracas d'une artillerie bien disciplinée un raté ou un niguedouille, il y a des chances pour que la fête ne dure guère et pas plus que le battage de la grande presse n'a octroyé du génie à Mme Raymonde Machard, la publicité diplomatique prônée par M. Georges Rency ne fera prendre au sérieux, ni à Paris ni ailleurs, tel ou tel de nos barbouilleurs, fût-il dix

fois couronné par l'Académie, lauréat d'un grand prix littéraire et chamarré de tous les ordres de la terre.

Mais la sollicitude de M. Georges Rency ne se borne pas aux livres. Elle s'attache également au destin de nos jeunes revues qui, selon la tradition de toutes les jeunes revues, surgissent un beau soir des enthousiasmes conjugués de quelques jouvenceaux et disparaissent après quelques numéros, avec les enthousiasmes qui les avaient fait naître. Sur elles aussi, M. Georges Rency voudrait voir tomber la manne gouvernementale, susceptible à son avis, sinon de les rendre plus intéressantes, du moins de prolonger leurs jours. Tout en reconnaissant la nécessité de ces volcans d'idées et l'importance de leur rôle dans la littérature, on peut cependant faire observer à M. Rency que leur raison d'être réside principalement dans l'insurrection et qu'outre la révélation des talents nouveaux, elles ont principalement pour mission d'entretenir parmi la jeunesse l'esprit de fronde sans lequel toute littérature, fût-elle la plus belle du monde, est condamnée à périr. Celles qui ont leur mot à dire en Belgique résistent à vents et marées, et nous en comptons quelques-unes comme *La Nouvelle Equipe, Anthologie* et *la Revue sincère,* pour ne citer que celles-là, qui en dépit de graves difficultés toujours surmontées jusqu'ici, et parce qu'elles possèdent un programme vivant, continuent, Dieu merci, sans subside gouvernemental, à nasarder bravement les maîtres du jour.

Cela dit, malgré toutes les parties discutables de son projet, il faut rendre hommage à M. Georges Rency dont le généreux article du *Soir* a touché, si on peut dire, quelques points vifs de la plaie ouverte au flanc de nos lettres françaises.

Il est certain, par exemple, comme le remarque M. Rency, qu'à part quelques prix officiels de valeur relative, et d'intermittentes pluies de décorations plus ou moins judicieusement réparties, le gouvernement belge ne prête guère attention à l'effort de nos écrivains.

M. Louis Piérard avait proposé naguère au Parlement la création d'un *Fonds national des Lettres* destiné à faciliter les débuts des jeunes auteurs de talent et à récompenser d'une pension discrète les vieux écrivains malades ou besogneux.

Bien que de telles institutions existent pour les sciences, la Musique et même l'Egyptologie, auxquelles elles rendent, paraît-il, de considérables services, le gouvernement belge n'a point encore donné suite à cet intéressant projet. Sans doute attend-il que, suivant l'exemple tragique de Georges Eekhoud et d'Albert Giraud, un de nos bons poètes ou de nos bons romanciers meure prochainement dans une chambre déserte, avec pour seul trésor ses manuscrits, ses livres, sa décoration et quelques lettres d'amis.

MÉMENTO. — Quelques artistes groupés sous l'enseigne du *Théâtre des Deux-Roses* se proposent de monter au cours de la saison 1930-1931 six spectacles choisis parmi l'œuvre de Shakespeare, d'Oscar Wilde, de Mérimée et de deux auteurs dont le nom n'est pas encore désigné. C'est par *Pan*, de Charles Van Lerberghe, que cette jeune troupe nous a fait part de son zèle et de sa bonne volonté.

GEORGES MARLOW.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

RUBEN DARIO. — Max Henriquez Ureña : *Rodo y Ruben Dario*, « Cuba Contemporanea », La Havane. — C. Aleman Bolaños : *La Juventud de Ruben Dario*, Sanchez y de Guise, Guatemala. — Ruben Dario : *Obras de Juventud*, Nascimento, Santiago (Chili). — Francisco Hueso : *Los ultimos dias de Ruben Dario*, « Renacimiento », Managua. — Regino Boti : *Hipsipilas, El Arbol del Rey David, Para Hipsipilas*, Imp. « El Siglo XX », La Havane; *Hermas Viales*, Imprimerie « La Voz del Pueblo », Guantanamo (Cuba). — Ruben Dario : *Obras Completas*, Editions du « Mundo Latino », « Renacimiento », Madrid, et de la « Biblioteca Ruben Dario », Villarejo del Valle (España). — Mémento.

Depuis la mort de Ruben Dario, divers critiques lui ont consacré des études d'ensemble ou partielles, études rapides qui renferment de nombreuses lacunes, mais qui donnent beaucoup de lumières sur l'œuvre et sur la vie du grand poète hispano-américain. Max Henriquez Ureña, le critique de la République Dominicaine bien connu, nous a donné, dans son livre **Rodo y Ruben Dario**, une étude brève mais substantielle, qui a été le premier travail méthodique et plus ou moins fidèle sur le grand innovateur et sur le mouvement qu'il a déclanché dans les lettres d'Amérique et d'Espagne. Certes, ce n'est pas une étude définitive. Dans les pages consacrées au Modernisme, notre critique s'égare parfois, et, dans le commentaire de l'œuvre du maître, il dit certaines inexactitudes,

ne connaissant pas les diverses éditions de ses livres. De même dans la biographie et la bibliographie, il commet quelques erreurs, disant par exemple que les écrivains français offrirent à Ruben Dario un banquet et que son livre *A. de Gilbert* parut à Santiago du Chili. Mais avant quiconque, il a signalé tous les initiateurs du modernisme, il a parlé avec un véritable savoir de quelques-uns des livres de Dario, a fixé les grandes lignes de sa vie et de sa bibliographie. Bien que très succincte, son étude est donc fort intéressante.

G. Aleman Bolanos, nicaraguayen, nous a révélé la vie de jeunesse du grand poète, dans un livre rempli de faits et de documents : **La Juventud de Ruben Dario.** C'est le résultat d'une enquête qu'il a menée dans l'Amérique Centrale et dans laquelle les vieux amis du poète lui ont confié les souvenirs qu'ils gardaient de sa vie et de son labeur. Tranquilino Chacon, qui était rédacteur en chef d'un journal fondé par Dario à San Salvador, se distingue par l'intérêt et la minutie de ses souvenirs. Mais l'auteur nous donne aussi le fruit de ses recherches dans la presse de l'Amérique Centrale de cette époque; et il ajoute, en guise d'appendice, des proses et des poèmes de Ruben Dario, inconnus pour la plupart. Ce livre a donc une grande importance à cause de la clarté qu'il répand sur les années que notre poète a passées à San Salvador, Guatémala et Costa-Rica (1899-1902), et dont on savait peu de chose. Aleman Bolanos, qui est également un lyrique, a publié dernièrement un recueil de poèmes dont l'un, très vigoureux, est consacré à Ruben Dario : *Poemas fuertes,* et, en outre, un recueil d'articles dont quelques-uns se rapportent au maître : *Cartas concluyentes.*

De son côté, Armando Donoso, chilien, s'est occupé de l'adolescence et de la prime-jeunesse de notre poète en une étude, *Ruben Dario en Chile,* publiée d'abord dans *Nosotros* de Buenos-Ayres, et placée ensuite, comme introduction, dans une édition des **Obras de Juventud** de Ruben Dario, publiée par le même Donoso. C'est un travail plein d'anecdotes et de toutes sortes de renseignements, particulièrement en ce qui se rapporte aux années que le grand poète vécut au Chili. Malheureusement, Donoso n'a pas corrigé, dans la seconde

version, les erreurs que renferme la première. Ainsi, il nous dit (p. 13), que le père adoptif de Dario était le général Maximo Jerez, et deux pages plus loin, il reconnaît que celui-ci était le colonel Félix Ramirez; il affirme qu'à l'apparition d'*Azul*... le *Traité du Verbe* de René Ghil « n'était pas écrit » encore, et pourtant Eduardo de la Barra en parle dans la préface de ce livre, et il s'obstine à affirmer que dans *Emelina*, roman en collaboration avec Eduardo Poirier, Dario ne doit pas avoir écrit plus de « deux chapitres », sans prendre en considération mon étude sur ce livre (1), dans laquelle j'ai démontré que, à l'exception des trois premiers chapitres, tout a été écrit par notre poète, car il y a partout des phrases et des images qui trahissent son style. Néanmoins, cette étude est d'un grand intérêt, car elle nous révèle toutes les péripéties que Dario traversa au Chili, péripéties qui n'étaient pas encore bien élucidées.

Enfin, Francisco Huezo, nicaraguayen, nous a fait le récit des derniers jours du grand poète, de sa maladie, de sa mort et de ses funérailles, en un livre très curieux : **Los ultimos dias de Ruben Dario.** Ce n'est qu'un recueil d'articles écrits au jour le jour, mais l'auteur nous rapporte avec une fidélité incontestable les conversations qu'il eut avec le maître et les scènes lamentables qu'amenèrent sa maladie, son traitement, et sa mort. Parfois, pour des raisons que l'on comprend, il n'ose dire toute sa pensée, mais pour qui sait lire entre les lignes, ce livre est terriblement révélateur. Le grand poète de l'Amérique espagnole a subi toutes sortes d'avanies, même après son décès.

Ruben Dario a laissé de nombreuses pages en vers et en prose éparses dans les journaux et dans les revues de l'Amérique espagnole et de l'Espagne. La plupart de ces poèmes ont été recueillis par Regino Boti en un volume, **Hipsipilas**, et en deux brochures, **Para Hipsipilas, Hermas Viales**, par Teodoro Picado en deux fascicules, **Ruben Dario en Costa Rica**, par les éditeurs des **Obras completas**, édition du « Mundo Latino », en deux tomes, *Sol del Domingo, Lira Postuma*, et

(1) « Ruben Dario y su primera novela », étude préliminaire de la seconde édition de *Emelina*, Agence Mondiale de Librairie, 1927.

par ceux qui ont mis en ordre les mêmes édités par « Renacimiento », dans les trois premiers volumes, et dans *Balados y Canciones*. Beaucoup de ces proses ont été réunies également par Boti dans **El Arbol del Rey David**, par Picado dans les fascicules cités, par Aleman Bolanos dans *La Juventud de Ruben Dario*, par Samuel Glusberg en une plaquette : *Paginas Olvidadas*, et par les éditeurs des *Obras completas*, publiées par « el Mundo Latino », « Renacimiento », et la « Biblioteca Ruben Dario », en divers volumes. Malheureusement, Picado seul a procédé avec un ordre parfait. Boti, qui a mis une grande ferveur dans son effort, discourt dans ses préfaces avec compétence sur les poèmes, mais en ce qui est des proses, il ne parvient à donner que deux dates. Quant à ceux qui ont réuni les *Obras Completas*, ils ont présenté leurs trouvailles avec peu d'ordre, mêlant les œuvres de jeunesse à celles dont la date est plus récente, y faisant entrer des poèmes et des proses qui figurent dans les livres de notre poète, et même un poème de sa première femme, « La Cancion del Invierno », découvert par Aleman Bolanos. En outre, dans presque tous ces recueils, il y a beaucoup et de graves coquilles. Les plus intéressants des poèmes recueillis, parmi ceux de jeunesse, sont trois pièces exhumées par Boti : « Un Soneto para bebé » où notre auteur rétablit le sonnet en vers de huit syllabes, « Del tropico », impression d'après nature de la vie centro-américaine, « Claro de luna » qui aurait pu figurer dans *Prosas profanas*, une autre trouvée par Aleman Bolanos, « Laeticia », qui est une des meilleures créations de notre poète, une suite de piécettes très spirituelles publiées dans les *Obras Completas*, sous le titre de « Arranques », et, parmi les poèmes de la maturité, cinq pièces exhumées par Boti : « Envio de Atalanta », pleine de cette fantaisie merveilleuse, si caractéristique de notre poète, « En las Constelaciones », méditation d'un lyrisme sidéral, « Prosas profanas » délicatement sensuelle et raffinée, « Los Cañones del Marne », superbe hommage à la France pendant la guerre, « Triptico de Nicaragua », expression la plus heureuse de l'inspiration autochtone de notre auteur, et une pièce insérée dans les *Obras Completas*, d'un accent mystique très élevé

dans sa simplicité : « Salmo ». Quant aux proses recueillies, les plus curieuses, parmi celles de jeunesse, sont deux contes découverts par Boti, qui valent les meilleurs de *Azul...* : Palimpsesto », « El cuento de las tres Reinas Magas », un article fantaisiste trouvé par Picado, où nous écoutons la voix étonnante d'un moine espagnol qui serait Emilio Castelar : « Un sermon », un « Cuento de Navidad », publié dans les *Obras Completas* et une préface pour un recueil de N. Tondreau, fait de souvenirs personnels, exhumé par Donoso ; parmi les proses de la maturité, un article autobiographique, « Mi domingo de Ramos », et trois articles auto-critiques, pleins de renseignements précieux : « Historia de mis libros », insérés dans les *Obras Completas*.

Il reste encore, néanmoins, beaucoup de pages de Ruben Dario à recueillir, et certaines d'une véritable importance, particulièrement en Argentine et au Chili. Quand à l'étude intégrale de son œuvre, elle a été faite enfin par moi-même. Admirateur et ami intime du grand poète, je me suis préoccupé depuis sa mort de réunir les éléments pour écrire un ouvrage sur sa personnalité, et je viens de publier ce livre dans lequel il y a, outre une biographie détaillée, un commentaire minutieux de l'œuvre et une bibliographie complète: **Ruben Dario, su Vida y su Obra** (« Agencia Mundial de Libreria », Barcelone). C'était un hommage dû au maître admiré et à l'ami incomparable.

Mémento. — José Carlos Mariategui, l'écrivain péruvien bien connu, est mort dernièrement à Lima. Sociologue et critique littéraire, il était directeur de la revue *Amauta*, et il a laissé une œuvre importante, dont nous nous occuperons. La revue *1930* de la Havane et *Folha Academica* de Rio de Janeiro lui ont consacré des numéros. — Gustave Valledor, poète chilien très fin, est mort postérieurement à Santiago. Il a été un des champions du Modernisme dans son pays, et il a publié un recueil, *Versos Sencillos*, et un long poème, *En la Colonia*, très délicats. La presse littéraire du Chili n'a consacré aucune étude à ce poète qui était pourtant, chez lui, un maître. — Sous le titre de *Monterrey*, Afonso Reyes a commencé de faire paraître à Rio de Janeiro un périodique littéraire très curieux, qu'il rédige presque en entier. Dans les deux premiers numéros, un article de Reyes, « Proposito », et un autre de

Pedro Henriquez Ureña. « Datos sobre el teatro en la America latina », se font surtout remarquer.

FRANCISCO CONTRERAS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Georges Suarez : *Une nuit chez Cromwell*, les Editions de France.

Le livre de M. G. Suarez, **Une nuit chez Cromwell**, était déjà, avant de paraître, un grand et légitime succès. Grâce à la haute estime de son talent que lui ont acquise ses œuvres antérieures (et en particulier son histoire *De Poincaré à Poincaré*), M. Suarez avait commencé par obtenir que M. Herriot lui communique les procès-verbaux que les notes de l'interprète Camerlynk avaient permis de dresser des entretiens qui eurent lieu entre MM. Herriot et Macdonald aux Chequers [ancien château de Cromwell] les 21 et 22 juin 1924. En possession de cet inestimable document, M. Suarez l'encadra à sa façon; il nota dans les journaux du temps ce qu'ils avaient raconté des circonstances extérieures de l'entrevue; il interviewa aussi certains des personnages qui avaient accompagné M. Herriot; il fondit ensuite cette double série de renseignements en un récit affectant les allures d'un roman et visant à être pittoresque et par moment comique. C'est ainsi qu'il consacre deux pages (95-96) à raconter qu'au commencement de la nuit, M. Bergery, « un pressant besoin le torturant », chercha « une table de chevet » et n'en ayant pas trouvé, « attendit le lendemain!! » Ailleurs, M. Suarez, pour créer une « impression », raconte, comme dans un roman utilisant le surnaturel, que « des corbeaux isolés rasaient la pointe des chênes et une troupe d'étourneaux remontaient vers Londres ». *His non erat hic locus!* M. Suarez composa ainsi 190 pages imprimées en *gros* caractères qu'il soumit à M. Poincaré en lui demandant une préface. L'éminent homme d'Etat fut vivement intéressé par le travail de M. Suarez. « Son talent est la vie même, écrivit-il. Chez lui, l'histoire est vraiment une résurrection... Ceux-là même qui d'aventure ne reconnaissent pas exactement dans un de ses récits ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils ont dit, finissent par douter de leurs propres souvenirs et par donner à la version de M. Suarez ce bel et légitime hommage. »

M. Poincaré y ajouta un « Récit historique » des négociations sur l'indemnité allemande et les dettes antérieurement à l'entrevue des Chequers; imprimé en *petits* caractères, il remplit XCIV pages et répond aux critiques que M. Herriot, le 17 juillet 1929, avait adressées à la politique de M. Poincaré en 1923-1924. On retrouve naturellement dans ce récit toutes les qualités des écrits de M. Poincaré : clarté, haute tenue du style, précision dans les détails. Mais malgré cela, il ne m'a pas convaincu de la justesse de sa thèse. Qu'a en effet reproché M. Herriot à M. Poincaré : d'avoir refusé les offres de M. Bonar Law le 2 janvier 1923; celles-ci consistaient dans l'annulation de la dette anglaise par cession des obligations A (12 milliards de marks-or) à l'Angleterre et dans le remboursement de la dette des Etats-Unis par création d'un fonds commun au moyen des obligations B (38 milliards); on eût annulé les obligations C (82 milliards). L'Allemagne aurait eu un moratorium de 4 ans; elle eût payé 2 milliards par an de la 5ᵉ à la 8ᵉ année, 2 milliards et demi pendant les 9ᵉ et 10ᵉ années, 3 milliards et demi par an (« ou toute somme inférieure, mais ne tombant pas au-dessous de 2 milliards et demi par an, telle qu'elle pourrait être fixée par un tribunal impartial ») pendant les années 11 à 15. Le plan Bonar Law réduisait « les 130 milliards prévus par l'état de paiements à une somme de 20 milliards qui pouvait être amortie en 15 ans ». M. Poincaré le rejeta parce que « la France recevrait théoriquement un maximum de 11 milliards pour ses réparations, mais resterait devoir aux Etats-Unis 14 milliards, et en outre ses charges pour les pensions, les allocations militaires et la reconstitution des régions dévastées, après imputation de ces 11 milliards, atteindraient encore 59 milliards ». Tout cela est vrai, mais combien, malgré les dangers de la Ruhr, aurons-nous reçu par la MICUM et les plans Dawes et Young? Pas grand'chose, si l'on tient compte que jusqu'à leur consolidation, nos dettes envers l'Angleterre et les Etats-Unis ont augmenté de 4 1/2 % par an. L'occupation de la Ruhr a de plus coûté indirectement par les craintes de guerre qu'elle occasionnait. En outre, nous avons prêté à l'Allemagne en souscrivant aux emprunts Dawes et Young. Le remboursera-t-elle?

ce n'est pas sûr, tout en étant moins problématique que la continuation des paiements du plan Young. Une chose était évidente dès les négociations de l'hiver 1918-1919 : l'Allemagne ne paierait qu'après saisie de gages; M. Clemenceau n'a pas compris l'existence de cette première condition. M. Poincaré, lui, n'a pas compris que *la durée de l'occupation dépendait du consentement de l'Angleterre* et que le montant percevable de la dette ne pouvait dépasser le produit des gages pendant la durée de l'occupation. Il s'opposa même, aussi longtemps qu'il put, à ce que l'on fixât un montant de la dette allemande en rapport avec sa capacité de paiement. Par suite des fautes de M. Clemenceau, les espérances financières qu'on avait pu légitimement concevoir avant la publication du traité de Versailles, avaient beaucoup diminué. Mais il restait des résultats politiques. A Cannes, le 10 janvier 1922, M. Lloyd George annonça que « la Grande-Bretagne était disposée à prendre l'engagement que s'il se produisait une agression allemande non provoquée sur le territoire français, le peuple britannique se placerait aux côtés de la France ». C'était M. Briand qui avait obtenu cette offre capitale. « M. Briand, écrit M. Poincaré, se trouvant en désaccord sur certains points avec le gouvernement dont il était le chef et avec le président de la République, donna sa démission. » M. Poincaré, qui lui succéda dans les 24 heures, paraît avoir renoncé volontairement à obtenir la réalisation de l'offre de M. L. George! Pensait-il que nous n'en aurions pas besoin? Il ne pouvait pas y avoir d'illusion plus grande et plus évidente. La France n'est pas comme l'Italie et l'Espagne qui n'ont chacune qu'un voisin et contre lesquelles une coalition est donc impossible. La France a quatre voisins : Allemagne, Italie, Espagne et Angleterre. L'Angleterre offrant de nous garantir contre l'Allemagne, la coalition contre nous devenait impossible. Elle restait impossible aussi tant que l'occupation rhénane subsistait, car il y avait alliance *de fait* entre les occupants. Par l'occupation de la Ruhr, M. Poincaré mit fin à l'alliance de fait avec les Etats-Unis qui retirèrent aussitôt leurs troupes du Rhin. Les Anglais restèrent, mais on ne savait plus par moments si c'était comme amis ou comme ennemis. Mussolini en

tira la conclusion et c'est probablement vers cette époque qu'il annonça qu'il allait occuper la Tunisie. Cette opération devait s'effectuer au jour de la rupture franco-anglaise ou franco-allemande. Ni l'une ni l'autre n'eurent lieu : en acceptant la conférence des experts, M. Poincaré força Mussolini à ajourner l'exécution de son plan. Mais peu à peu (peut-être sous l'influence de l'or italien), la presse anglaise (et à sa suite l'opinion publique anglaise) devinrent de plus en plus hostiles à toute garantie donnée à la France. Il fallait donc avant tout chercher à intéresser l'Angleterre à rester avec nous sur le Rhin afin de prolonger ainsi l'*alliance de fait*. Mais quand vint la discussion du plan Young, au lieu de s'entendre *d'abord* avec les Anglais, M. Poincaré annonça solennellement que la France exigerait qu'une somme rondelette lui reste en sus de ce qu'elle devait payer à l'Angleterre et aux Etats-Unis, puis, sans raison sérieuse, refusa à Macdonald de laisser tenir la Conférence à Londres et d'y laisser établir le siège de la Banque des Règlements internationaux. M. Chéron, ensuite, à La Haye, tint un langage tout à fait analogue à celui tenu par M. Poincaré dans son « Récit historique ». Le résultat fut que Macdonald, n'étant pas protégé contre son inclination à appliquer les maximes socialistes, annonça que les Anglais évacueraient la Rhénanie avant la Noël. *L'alliance de fait était rompue.* Quatorze mois se sont écoulés depuis, et les élections allemandes font pressentir ce qu'il faut penser de la valeur du tableau de paiements pour d'infimes détails duquel MM. Poincaré et Chéron *ont isolé la France*. En dépit de la Ruhr, nous n'aurons touché pour les réparations que des sommes relativement peu importantes, mais nous resterons redevables de sommes énormes envers les Etats-Unis et l'Angleterre et nous aurons perdu leur inestimable alliance. ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

Lt-col. d'art. breveté H. M. : *La Vérité sur la guerre 1914-1918*, 2 vol., Albin Michel. — J.-M. Bourget : *Si Napoléon en 1914...*, Lib. Gallimard. — Col. A Cerf : *La guerre aux frontières du Jura*, Payot. — Lt-col. Lestien : *L'action du général Foch à la bataille de la Marne*, Costes. — E. Laloy : *La Guerre mondiale, ses origines et l'après-guerre d'après leurs principaux historiens.*

C'est, à mon avis bien tardivement que le lieutenant-colonel

d'artillerie breveté H. M. s'est décidé d'écrire **La vérité sur la guerre de 1914-18.** Je ne puis admettre ses raisons de ne pas l'avoir fait plus tôt. Aujourd'hui, la légende est solidement maçonnée, et trop d'intérêts sont ligués pour la conserver intacte. Il ne sera pas facile de la détruire. N'importe, c'est un signe des temps, et un témoignage, d'une valeur incontestable, qui vient s'ajouter au réquisitoire que le colonel Herbillon vient de donner, dans le premier volume de son *Journal d'un officier de liaison entre le G. Q. G. et le gouvernement.* C'est le procès, sans ménagements, de notre Haut Commandement pendant la période qui va de 1914 à décembre 1916. Pour la première fois, avec raisons à l'appui, un militaire ose condamner les méthodes inopérantes, l'optimisme béat, les retards inconcevables qui ont abouti, à de longs intervalles, sans tirer de chaque épreuve le bénéfice de l'expérience, aux écrasements successifs de la Belgique, de la Serbie et de la Roumanie, où nous ne sommes arrivés que pour leur conserver un lambeau de territoire... J'ai retrouvé dans ce livre la justification des inquiétudes et des indignations que je m'efforçais de dissimuler, sous un voile d'ironie, dans mes chroniques de guerre. La clairvoyance dont j'ai fait preuve alors était fondée. C'est une satisfaction pour moi. Mais là n'est pas la question. Ce qui importe est de trouver enfin, sous une plume autorisée, une critique débridée de l'imprévoyance, des pratiques absurdes, de l'absence de tout sens militaire, dont a fait preuve le G. Q. G. dans ses opérations en Artois, en Champagne, où la puérilité de la conception la dispute à la légèreté, à l'imprévision apportées dans l'exécution. En opposition à ces tristes constatations, le second volume nous donne la lumineuse épopée de Foch, avec le renversement de toutes les méthodes inopérantes où se cristallisait notre puissance militaire. Des ouvrages récents nous ont fait connaître la pensée, trop souvent déformée, de Foch, ou les tics de l'homme devenu un vieillard. On ne trouvera rien de semblable sous la plume du lieutenant-colonel H. M. C'est le Foch vivant, alerte, de 1918, l'animateur merveilleux, qui galvanisa nos armées.

M. J.-M. Bourget, dans son livre **Si Napoléon en 1914...** em-

prunte la forme du dialogue des morts pour donner à l'Empereur et au maréchal Foch, qui se rencontrent aux Champs-Elysées, l'occasion d'épiloguer sur les points sensibles de la Grande Guerre. Artifice littéraire qui permettrait d'atteindre au pathétique, les morts ayant le redoutable privilège de dire toute la vérité, si l'auteur était lui-même libéré de toutes préventions. Il ne semble pas que ce soit le cas de l'éminent critique militaire des *Débats,* assez porté à ménager des personnages qui n'appartiennent pas encore au royaume des ombres. Cependant, je cite avec plaisir ce court passage du dialogue, qui en donne assez bien le ton :

FOCH : Le général en chef m'avait nommé son adjoint et chargé de coordonner l'action des armées alliées dans le Nord. (La Course à la mer.)

NAPOLÉON : Curieuse manière de commander. Expliquez-moi cela. Car, à ce moment, on ne se battait guère ailleurs que dans le Nord. C'était à votre commandant en chef d'aller là-bas, en nommant, s'il le fallait, un adjoint chargé des autres armées. Je ne comprends pas.

La guerre aux frontières du Jura, de M. le colonel A. Cerf, est, à notre connaissance, la première étude de détail consacrée aux deux expéditions conduites successivement par le général Bonneau et le général Pau, pour nous emparer de la Haute-Alsace en août 1914. La qualité de l'auteur, qui appartient à l'armée suisse, est une garantie de son impartialité. Il n'a négligé ni les documents officiels allemands et français, ni les témoignages des nombreux combattants des deux partis, qui ont écrit à ce sujet. Son étude a un triple caractère d'objectivité, de recherche consciencieuse et d'indépendance intellectuelle. Il condamne nettement la conception de ces deux malencontreuses expéditions, dont il conteste l'utilité et dont il expose le péril, au cas, ce qui s'est produit, où nos troupes devraient se retirer, après avoir fait naître de faux espoirs dans le cœur des populations. On peut se demander, écrit le colonel Cerf, les raisons de cette persistance du général Joffre à prendre l'offensive en Haute-Alsace, « alors qu'un redoutable danger d'enveloppement le menaçait au Nord ».

Il réhabilite le général Bonneau, le commandant du 7e corps,

disgrâcié, qui, malgré tout, avait atteint Mulhouse en quelques heures, alors que le général Pau, avec des forces plus importantes, mit cinq jours pour y arriver. Le général Bonneau, qui est Alsacien, devait, mieux que tout autre, sentir le péril que comportait une opération en Haute-Alsace avec des forces ridiculement insuffisantes. Il continue à vivre, aujourd'hui, dans sa disgrâce, avec une parfaite dignité.

Une remarquable étude du lieutenant-colonel Lestien, **L'action du général Foch à la bataille de la Marne**, permet de se rendre compte du véritable rôle, dégagé de la légende, joué par Foch, au point sensible de la bataille.

M. E. Laloy a fait œuvre grandement utile en réunissant en volume, sous le titre :

La guerre mondiale, ses origines et l'après-guerre d'après leurs principaux historiens, ses chroniques bibliographiques, parues dans le *Mercure*. En particulier, le grand nombre d'ouvrages étrangers, qui s'y trouvent analysés, le plus souvent d'une manière très détaillée, mérite d'attirer l'attention des travailleurs.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Linguistique

A. Meillet : *Esquisse d'une histoire de la langue latine;* Hachette. 25 »

Littérature

Jean Blavet : *L'heure de Mistral.* Préface de Frédéric Mistral neveu; Redier. 10 »

Marcel Coulon : *Dans l'univers de Mistral;* Nouv. Revue franç. 15 »

René-Louis Doyon : *L'épopée de Bolitho;* La Connaissance. 25 »

Carlos d'Eschavannes : *La vie d'Ambroise Paré père de la chirurgie, 1510-1590.* Préface du professeur J.-L. Faure; Nouv. Revue franç. 15 »

Oscar-Marie Graf : *Nous sommes prisonniers,* traduit de l'allemand par Jean Ably; Nouv. Revue franç. 15 »

Joseph Le Gras et Raoul Vèze : *Casanova.* Avec un portrait. (Coll. *Les grandes vies aventureuses*); Berger-Levrault. 10 »

Marcel Proust : *Lettres à René Blum, Bernard Grasset et Louis Brun.* Introduction et commentaires par Léon Pierre-Quint; Kra. » »

Gustave Rivet : *Clemenceau;* Conard. » »

Louis de Robert : *De l'amour à la sagesse*, suivi de *Réflexions sur Marcel Proust;* Figuière. 6 »

Swift : *Voyages de Gulliver dans les contrées lointaines.* Introduction de Walter Scott. Illust. par J. Touchet. Tome IV; Edit. Kra. » »

Michel Vaucaire : *Toussaint-Louverture.* Avec un portrait; Firmin-Didot » »

Jakob Wassermann : *La vie de Christophe Colomb*, traduit de l'allemand par Lucienne Reiss. Avec un portrait. (Coll. *Vies des Hommes illustres*); Nouv. Revue franç. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Edwin Erich Dwinger : *Mon journal de Sibérie dans les camps de prisonniers*, traduit de l'allemand par M. de La Condamine; Payot. 20 »

Jean Marot : *Belhumeur;* Imp. du Progrès de Saône-et-Loire, Chalon-sur-Saône. 10,75

Commandant Herbert Sauer : *L'enfer sous l'eau. Le sous-marin U. C. 55 dans la guerre mondiale.* Préface de l'amiral Scheer. Traduit de l'allemand par P. Teillac. Avec 14 gravures h. t.; Payot. 18 »

Poésie

Pierre Leroy : *Pêle-Mêle;* Les Jeunes auteurs. » »

Jean Romann : *Lacrymabiliter;* La Jeune Académie. » »

Politique

Lodas Nitkevicius : *Aspect politique et juridique du Différend polono-lithuanien;* Libr. de Jurisprudence ancienne et moderne. 60 »

E.-L. Roy : *L'autre Allemagne*, récit de missions spéciales; Berger-Levrault. 12 »

Préhistoire

G.-H. Luquet : *L'art primitif.* Avec 142 fig.; Doin. 30 »

Questions militaires et maritimes

De Dompierre d'Hornoy : *Après la conquête d'Alger.* Préface de Paul Chack; Soc. parisienne d'édition. 15 »

Questions religieuses

Abbé R. Aigrain et divers : *Liturgia.* Encyclopédie populaire des connaissances liturgiques; Bloud et Gay. 57 »

Roman

Marcel Allain : *Fatale partie!* Férenczi. 2 »

Camille Blot : *Le détour romanesque;* Figuière. 12 »

Francis Carco : *La rue;* Albin Michel. 15 »

Julien Callé : *Sainte Guillotine.* Préface de Pierre Mac Orlan; Edit. du Tambourin. » »

Albert Cohen : *Solal;* Nouv. Revue franç. 15 »

Doughmani : *Projections nocturnes;* Fast.

Marcel Fromenteau : *Le pardon dans les blés;* Le Rouge et le Noir. 15 »

Léo Gaubert : *Sainte Pauline;* Renaissance du Livre. 12 »

Max-René Hesse : *Partenau*, traduit de l'allemand par Raymond Henry; Albin Michel. 15 »

A.-L. Lally : *Hakkini Bougouri, nomadisme;* Figuière. 12 »

Pierre Laussel : *Le château des*

Brûlais; Nouv. Revue franç. 15 »

T. Lund : *Pistes blanches*, traduit de l'anglais par Suzanne Flour; Firmin-Didot. 15 »

G. de Raulin : *Aventures d'un enfant trouvé;* Redier. 12 »

Claude Valmont : *Filles d'amour;* Paris-Edition. 15 »

Sciences

A. S. Eddington; *Etoiles et atomes*, traduction de J. Rossignol; Hermann. 35 »

A. N. Whitehead : *La science et le monde moderne*, traduit de l'anglais par A. d'Ivéry et P. Hollard; Payot. 25 »

Varia

F.-C. Endres : *Le secret du franc-maçon*, traduction Henri-Jean Belle; Dorbon aîné.

ÉCHOS

Le prix Moréas. — Le secrétaire de Raspoutine. — Les Souvenirs de Mme de Caylus, Voltaire et M. Funck-Brentano. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Le Prix Moréas pour l'année 1930 est, comme les précédents, de cinq mille francs. Il sera décerné à un recueil de vers en langue française paru en librairie dans le courant de 1929 ou avant le 1er novembre 1930.

Les candidats doivent envoyer un exemplaire de leur livre *avant la date du premier novembre,* dernier délai, à chacun des membres du jury.

L'envoi doit être fait directement par le candidat et non par l'intermédiaire du président ou du secrétaire du jury.

Rappelons que le jury est ainsi composé :

MM. Henri de Régnier, président, 24, rue Boissière (16e).
Marcel Coulon, secrétaire, 2, place de la Calade, Nîmes (Gard).
André Dumas, 43, avenue de Saint-Mandé (12e).
André Fontainas, 21, avenue Mozart (16e).
Paul Fort, 34, rue Gay-Lussac (5e).
Sébastien-Charles Leconte, 10, rue Copernic (16e).
Alfred Poizat, 10, square Delambre (14e).
Ernest Raynaud, 14, villa Collet (14e).
Paul Valéry, 40, rue de Villejust (16e).

§

Le secrétaire de Raspoutine. — Rendant compte, dans le dernier *Mercure,* du livre de Simanovitch sur Raspoutine, M. J. W. Bienstock semble mettre en doute la qualité de secrétaire de Raspoutine que se donnait ce singulier personnage. Il s'appuie pour

cela sur deux passages du petit livre que Mme Soloviéva, fille de Raspoutine, a consacré à son père. Simanovitch, dit Mme Soloviéva, « se faisait passer pour son secrétaire, ce qui n'était qu'une fable ». Elle déclare plus loin que son père « n'a jamais eu de secrétaire et n'a jamais voulu en avoir ». Il est vrai que M. Bienstock ajoute que c'est peut-être là jouer sur les mots et que si Simanovitch n'était pas le « secrétaire » de Raspoutine, il était en tout cas son homme de confiance. Mme Soloviéva, en effet, ment, comme mentent la plupart des Russes qui écrivent leurs souvenirs, généralement pour plaider en leur faveur, se disculper des fautes qu'ils ont commises ou se décharger des responsabilités qu'ils ont encourues. Comme le dit avec raison M. Bienstock, il n'existe dans ce domaine qu'un seul document sincère, ce sont les lettres de l'impératrice. N'étant pas destinées à la publication, la tsarine ne cherche naturellement pas, dans cette correspondance, à tromper les autres; elle ne fait que se tromper elle-même, en trompant, par surcroît, ce qui était plus grave, son lamentable époux, qui, pour son malheur, ne voyait que par les yeux de cette folle. Ne parlons pas du pauvre Journal de Nicolas II, sincère aussi, mais tellement niais qu'il n'y a vraiment rien à en retenir que le fait même de l'effarante puérilité de cet autocrate de toutes les Russies.

Quoi qu'en dise Mme Soloviéva, Simanovitch était parfaitement le secrétaire, l'homme d'affaires, le confident et l'ami intime de Raspoutine. Lors de l'assassinat du starets, une des premières dépositions recueillies par le juge d'instruction fut celle de « A. S. Simanovitch, secrétaire de Raspoutine ». Biéletsky, ancien sous- secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur, dans son interrogatoire devant la commission extraordinaire instituée par le Gouvernement provisoire, le général Batiouchine dans son enquête sur l'affaire Rubinstein, le juge d'instruction Sokoloff dans l'enquête dont il avait été chargé par l'amiral Koltchak sur le massacre de la famille impériale, parlent tous trois plus ou moins longuement de Simanovitch et de l'influence qu'il avait su prendre sur Raspoutine. Bien mieux, Sokolof ajoute ceci :

> Le 29 décembre 1919, j'ai pu, à Tchita, dans les bagages de la fille de Raspoutine, Matriona [Mme Soloviéva], saisir le journal de celle-ci. Elle y parle avec chaleur de Simanovitch qu'elle appelle tendrement « Simotchka ». On voit qu'il était chez lui dans la maison de Raspoutine, où l'on agissait fréquemment au nom de celui-ci, sans même l'en informer.

Mais si Matriona Soloviéva ment, Simotchka n'est pas moins menteur qu'elle, et, comme M. Bienstock le fait entendre, il ne

faut prendre qu'avec d'extrêmes précautions ce qu'il raconte. Il se donne comme le grand manœuvrier de Raspoutine et l'inspirateur de toutes ses actions. Non. Celui qui manœuvrait et inspirait Raspoutine, par l'intermédiaire, il est vrai, de Simanovitch, c'était le banquier Manus. Voici ce que dit de cet important personnage sous la date du 21 octobre 1916, M. Paléologue, ambassadeur de France, dans son magistral ouvrage *La Russie des Tsars pendant la Grande Guerre* :

Depuis le début de la guerre, il mène campagne pour une prompte réconciliation de la Russie avec les puissances germaniques. On l'écoute beaucoup dans le monde de la finance et il s'est créé des attaches dans la plupart des journaux. Il est en relations constantes avec Stockholm, c'est-à-dire avec Berlin. Je le soupçonne fort d'être le principal distributeur des subsides allemands.

Il offre chaque mercredi un dîner à Raspoutine. L'amiral Nilof, aide de camp général de l'empereur, et attaché à son service intime, est invité, par principe, en raison de sa magnifique tenue sous le vin. Un autre convive de fondation est l'ancien directeur du département de la Police, le redoutable Biéletsky, aujourd'hui sénateur, mais qui a gardé toute son influence à l'Okhrana et qui entretient, par Mme Vyroubof, des rapports constants avec l'impératrice. Naturellement, il y a aussi quelques femmes agréables pour égayer le festin. Parmi les habituées est une ravissante Géorgienne, Mme E..., souple, insinuante et enjôleuse comme une sirène. On boit toute la nuit. Raspoutine est vite soûl; il bavarde alors intarissablement. Je ne doute pas qu'un récit détaillé de ces orgies ne soit expédié, le lendemain, à Berlin, avec commentaires et précisions à l'appui.

Mais ce qui se cuisinait surtout dans ces « orgies », c'était la paix séparée, désirée par l'Allemagne. On espérait l'imposer au tsar par le moyen de l'impératrice, dominée par Raspoutine. On fut bien près de réussir. Est-ce peut-être parce que Nicolas II fut le dernier obstacle au succès de cette belle conspiration que Simanovitch l'abîme tellement dans son livre? — LOUIS DUMUR.

§

Les Souvenirs de Mme de Caylus, Voltaire et M. Funck-Brentano. — Les journaux ont annoncé à plusieurs reprises que M. Funck-Brentano devait faire lecture, à la séance publique du 25 octobre, à l'Académie des sciences morales, d'une étude sur les *Souvenirs* de Mme de Caylus, qu'il croit devoir attribuer à Voltaire.

Nous ignorons sur quels arguments le savant historien se base pour défendre sa thèse au moins imprévue.

Toujours est-il que, dans l'édition des *Souvenirs*, donnée par l'éditeur Renouard en 1806, celui-ci imprima deux lettres de Marin, ancien secrétaire général de la Librairie, immortalisé par

Beaumarchais, et secrétaire du comte de Caylus, fils de la mémorialiste; dans l'une de ces lettres, on lit que Diderot (que Marin ne nomme pas) s'étant fait communiquer par le comte le manuscrit de sa mère, en fit prendre copie en vingt-quatre heures, et se trouva en mesure de le publier « quelques mois plus tard », en même temps que Voltaire faisait paraître son édition. « Je sais, dit Marin, que le manuscrit avait été vendu pour vingt-cinq louis à un libraire de Hollande; j'appris de plus, par un ouvrier de l'imprimerie chargé des ouvrages de la personne en question (Diderot) que cet ouvrier et deux autres scribes, après avoir détaché les feuillets, et copiant l'un le folio *recto* et l'autre le *verso*, avaient transcrit dans la journée le manuscrit qui est grand in-folio, que j'ai actuellement sous les yeux et qui fut rendu exactement à l'heure indiquée ».

A part que le volume publié par les soins de Voltaire s'imprima pendant les derniers mois de 1769, et que M. de Caylus, étant mort depuis quatre ans alors, ne put être témoin de la contrefaçon de Diderot (qui parut en même temps, début de 1770), les dires du censeur Marin paraissent acceptables; et le fait que l'édition contrefaite parut en même temps que l'autre indique simplement que des copies avaient été prises, avant ou après la mort du comte, sur le manuscrit original. Voltaire s'en procura une, et Diderot de même. Le fait était courant à l'époque.

Maintenant attendons les arguments et la critique « interne » de l'érudit académicien. Si Voltaire n'y gagne pas beaucoup, en tout cas il n'a pas à y perdre. — J. G. P.

§

Erratum. — Dans les Notes et documents d'histoire du n° du 1er septembre, article de M. Heymans, p. 470, il faut remplacer la 5e ligne par celle-ci : « trouvait parmi le public, se leva et ».

§

Le Sottisier universel.

Monsieur Gaston Chérau, de l'Académie Française, est à Bélâbre (Indre). — *L'Intransigeant*, 23 septembre.

LA MARQUISE DE NOAILLES ET M. DOUMERGUE CHEZ LES ANCIENS COMBATTANTS. — La marquise, pas la duchesse comme l'ont dit beaucoup de nos confrères. Non que l'illustre poétesse ne fasse dans son « cœur innombrable » une place de choix aux anciens poilus; mais il faut rendre à César ce qui lui appartient. — *Paris-Midi*, 8 septembre.

Suivant ses volontés dernières, Georges de Porto-Riche a été incinéré, hier matin, au Columbarium du Père-Lachaise, en présence de la famille et de quelques amis. — *L'Œuvre*, 10 septembre.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL DONNE DES COURS D'ÉDUCATION ÉQUIVOQUE A TRAVERS LE PAYS. — M. Tardieu poursuit à travers le pays son cours d'éducation civique et cela seul suffit à lui marquer une place parmi nos chefs de gouvernement. — *L'Algérie*, 13 août.

Elle [l'expression « c'est un sale coup pour la fanfare »] remonte à cinq ou six siècles, au temps où, dans les anciennes formations de combat de l'infanterie, les musiciens qui remplissaient l'office de brancardiers, se tenaient à l'arrière des troupes pendant l'action, de sorte que, lorsqu'un obus passait par-dessus le régiment pour aller éclater en arrière, tous les soldats de l'avant s'écriaient instinctivement : « C'est un sale coup pour la fanfare! » — *Excelsior*, 30 août.

La salle des incunables, attenant à la salle égyptienne, montre le passage de l'art archaïque à l'art classique : les gestes sont raides encore, mais les figures ont plus d'expression, de variété, d'ironie... — *Le Temps*, 24 septembre.

Demain, sur nos tombeaux,
Les prés seront plus beaux.

La Corse, 1er août.

Dès huit heures, je sors et vais chez Q... et G..., que je trouve hors de chez eux. — Journal inédit de DUMONT D'URVILLE, *Revue de France*, 15 juin.

La porte de l'armoire a été fracturée et à l'intérieur le voleur s'est emparé d'un sac de voyage en cuir et d'un coffret en métal contenant 50 bons de 500 francs du Crédit National 6 % 1924, une somme de 2.300 francs en billets de banque de 1.000 francs, une chaine de montre en or et deux bagues chevalières en or jaune. — *L'Algérie*, 14 août.

Plainte a été déposée par M. Boulongue, propriétaire d'un terrain sis 18, rue Martial-Boudet, pour dépravations commises sur la clôture de ce terrain. L'enquête a établi que ces dépravations auraient été commises par des enfants du voisinage, qui viennent jouer sur ce terrain, et dont les parents seront rendus civilement responsables. — *L'Echo de Versailles*, 26 août.

LES RESTES DE L'EXPÉDITION ANDRÉE. NOUVELLES DÉCOUVERTES. — On a également découvert de nombreuses pièces d'argent, entre autres 80 dollars en or et des pièces russes de la valeur de 160 roubles. — *Le Nouvelliste de Lyon*, 18 septembre.

« Judas! Vendu! Traitre! » ces noms d'oiseaux voltigent dans la salle. — *Le Soir*, 26 septembre.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1930.